

Gabriel-Pierre Ouellette

LE VOYAGE DU NORD - I

LES CROIX ET L'ÉCORCE
1686

Thomas Savage, d'Iberville et l'Algonquine
(le fils, son dieu et sa mère)

roman

Montréal, mars 2017
format PDF

ISBN 978-2-9816617-4-6
© gabriel-pierre ouellette

note

J'ai retrouvé une note de 1998, où il est question d'une pièce de théâtre que je voulais écrire, un jour, sur d'Iberville. Mais à travers les années, un texte dramatique m'est apparu de moins en moins idéal pour mettre en forme les conquêtes de ce personnage historique, à moins de refaire du Dumas.

Aujourd'hui, le 5 mars 2017, j'en lis une autre qui date du 5 octobre 1964, à Paris, durant mes recherches sur l'*Orestie* d'Eschyle. À la page 132 de *l'Évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide*, un livre de ma directrice de thèse, Jacqueline de Romilly, elle écrit qu'*Euripide s'est d'abord détourné de l'acte, pour s'attacher à son contre-coup psychologique...* Cette phrase correspondait à mes questions de l'époque, à savoir comment représenter au théâtre des combats navals, des attaques de fort, sans avoir recours, entre autres, aux messagers. Et je notais en style télégraphique : *Avant le combat de la baie d'Hudson / Maquettes des vaisseaux devant prendre part au combat / Scène : sur le bateau - pont - intérieur / Conflits psychologiques calqués (!) sur les différents plans de combat suggérés, ou sur le plan de combat qui prend forme / Pourquoi le combat / Issues possibles / Effets des issues possibles /*

Et j'ajoutais entre parenthèses : *ce serait passionnant*, avant de signer cette feuille, comme s'il s'agissait d'un document « officiel », définitif !

J'avais autre chose à faire, à cette époque, il faut le dire, mais rien de passionnant ne s'est concrétisé, au sujet d'Iberville. Mais je ne résiste pas à citer une autre note de la même année : *Une voix off dirait souvent « Nous sommes sur la mer », au lieu de monter un décor.* Et encore une : *On commence les répétitions de la pièce, Iberville, le comédien qui le personnifie, seul en scène, discute avec le metteur en scène qu'on n'entend, ni ne voit. Peu à peu, les autres comédiens arrivent, et les costumes (par la suite) s'ajoutent; à la fin, il faudrait (?) trouver un épisode où les costumes pourraient être oubliés...* Je ne pensais pas, alors, à une scène de nudités, mais sans doute à un épisode où les costumes du XVIIe siècle disparaîtraient, pour signifier que l'action en cours renverrait tout aussi bien aux temps actuels. Petite réflexion narcissique : j'ai lu, quelques années plus tard, des réflexions de metteurs en scène célèbres, comme Otomar Krejca, ou des critiques, qui privilégiaient de telles idées; je pense aussi à Jean Vilar qui, lui, ne rejetait pas les costumes, mais

croyait à l'absence du décor et faisait du « vrai » (!) théâtre, avec des rideaux noirs; il ne restait que la voix et le corps du comédien, et on s'en rappelait longtemps. Tout cela n'est pas à prendre au sérieux, bien sûr. Mais le théâtre n'est jamais absent de mon esprit; d'ailleurs, ma première « vocation », quand je faisais mon cours classique à Mont-Laurier, c'était de devenir comédien. Mais je ne vais presque plus au théâtre, entre autres, parce que les comédiens, sur scène, emploient en général une voix que j'appelle « de tête », et ils donnent l'impression de parler pour les gens qui seraient au bout d'une rue, par grand vent... Il faut que la voix se fonde sur le corps, et non dans la tête. J'y vois l'influence du cinéma ou de la télévision : on se croit obligé de changer sa façon de parler. À moins qu'on n'ait plus les techniques, ou l'énergie, pour parler sur scène.

J'ai retrouvé beaucoup d'autres notes ou fiches, dans un de mes nombreux dossiers sur Iberville, mais elles sont de 1999 et 2000, par exemple sur la langue écrite de Pierre Le Moyne et sur d'autres projets de pièce à son sujet ou à partir de la société *canado-sauvago-française* de son époque.

J'avais donc plus ou moins oublié, en 98, d'écrire une pièce sur d'Iberville. D'ailleurs, je n'avais aucune entrée dans le milieu du théâtre montréalais; les portes se fermaient, plutôt. Il faut ajouter que les pièces basées sur l'histoire du Canada n'avaient pas la cote, surtout après le deuxième référendum, en 1995, où tout le monde a figé sur place et *en esprit* avec la question des « votes ethniques ». En passant, Parizeau ne faisait sûrement pas allusion aux Anglais de la province; oui, on employait quelquefois le mot « ethnique », mais c'était en référence à des groupes d'immigrés qui, **et on le comprenait**, n'avaient pas envie de se trouver dans un pays différent de celui où ils étaient arrivés depuis peu ou depuis longtemps; et cela n'avait rien de péjoratif; on dit maintenant multi-culturel, ce qui rend tout le monde « ethnique »..., et on ne crie pas au racisme. Cependant, on concèdera, j'espère, qu'on pouvait regretter les réticences de plusieurs groupes, lors d'un vote. Parizeau n'a pas dit « les ethnies », il a dit « **vote** ethnique », ce qui indique la source d'un vote, et dans les compilations après des élections, on trouve de telles sources, et personne n'en fait un drame. Mais alors, me direz-vous, à qui s'en prenait-il ? D'abord et avant tout, à l'ARGENT, et c'était, dans sa phrase, la première cause qu'il donnait pour la défaite. On avait donc aussi figé sur place à cause de l'argent répandu pour changer un Oui en Non. Sans trop se l'avouer et surtout, sans oser le dire, on avait vu de nos yeux vu, tout le

Canada nous déclarer son amour, grâce aux sommes d'argent qui avaient permis le déplacement de grandes foules, de Vancouver et Halifax jusqu'à ces pauvres petits du Québec, et on savait, ou devinait, par ailleurs, que le fédéral et ses alliés du secteur privé avaient fait taire bien des gens, et cela aussi, depuis le référendum de 1980, en offrant des places aux militants ou à leurs enfants, pour leur montrer le bon chemin. On aurait même pu devenir gouverneur général, vous savez. Et j'ai écrit tout cela, non, comme malgré moi, mais comme une des preuves que les pièces basées sur l'histoire du Canada n'avaient pas la cote après 1995, et on a fermé la porte - de façon consciente ou non - sur de grands pans de l'histoire française canadienne d'avant 1760. On ne voulait pas peiner les vainqueurs...

En 1999 et 2000, d'Iberville est devenu, dans mes projets d'écriture, le personnage d'une fiction romanesque, à cause de l'une de mes lectures : la relation, par le chevalier de Troyes, de son expédition à la baie d'Hudson, en 1686, pour reprendre trois forts que les Anglais (d'Angleterre) avaient réussi à nous enlever, et cela, dans le cadre du marché de la fourrure.

D'Iberville en faisait partie et passa quelques jours, seul, à la recherche d'un déserteur, sur les rives de l'Outaouais, mais la relation n'en dit pas davantage. J'appelais d'ailleurs, *Outaouais*, le texte que j'ai écrit à partir de novembre 1999 jusqu'en février 2000. D'Iberville a 25 ans et fait la rencontre de Thomas Savage, 22 ans, hollandais par son père et algonquin par sa mère. Il erre dans cette contrée, fasciné par les Blancs et par leur dieu, mort sur la croix de son supplice, incarnant, pour lui, une autre tradition de l'époque, le supplice du feu, même si ce supplice était de moins en moins pratiqué chez les Iroquois, les Hurons ou les Algonquins, à la fin du XVIIe siècle. Ce roman est aussi deux jours et presque deux nuits vécus par deux jeunes hommes, en pleine forêt. Mélange d'admiration et de haine qui ira jusqu'à des tentatives de meurtres, avant que la mère algonquine ne fasse son apparition et ne transforme tout cela en tragédie grecque.

Après ces quatre mois d'écriture et de recherches, j'ai laissé mon texte en plan, je ne sais plus pour quelle raison. Je l'ai repris et corrigé, en juin 2004. En 2004 et 2005, je l'ai envoyé sans succès, sous pseudonyme, à trois éditeurs français et cinq du Québec. L'un d'entre eux aurait même perdu le manuscrit, et me demandait de lui en envoyer un autre

exemplaire. Je n'ai pas obtempéré; c'était cousu de fil blanc; je n'en dis pas plus.

Je l'ai encore corrigé, cette année, et le site que j'ai construit en décembre 2015, où les textes sont gratuits, vous permettra d'en juger.

À la toute fin, en annexe, dans **éléments pour l'histoire de Thomas Savage**, je donne des éléments et une chronologie brève qui pourront mieux faire comprendre l'histoire complexe de Thomas Savage, qui dans le texte apparaît de façon sporadique, dans un langage particulier pour chaque personnage et, de plus, sans respect de la chronologie. En même temps, j'indiquerai quelques sources dont je me suis inspiré, pour donner aux éléments fictifs du roman, un cadre historique.

Les eaux d'une rivière se jettent dans un lac encore couvert de glace. À l'embouchure s'avance une pointe de terre avec des amas de roches, des plaques de neige et quelques pieds de grève.

Trois hommes ont ébranché un pin du haut jusqu'en bas et ils ont raboté à la hache, après l'avoir écorcé, un madrier de cèdre. Un quatrième l'a tiré avec un câble presque au sommet de l'arbre et, arc-bouté sur ses cuisses et ses jambes, il entreprend de l'attacher.

Le quartier de bois lui glisse souvent des mains ou penche d'un côté ou de l'autre, mais peu à peu le cordage de navire est enroulé autour de la traverse et du tronc pour former à la fin plusieurs anneaux qui se croisent en X au milieu des bras de la croix.

Quand la pièce est fixée, il tranche avec son couteau le bout libre du câble qu'il laisse tomber. Une fois redescendu, il relève la tête et avec les trois autres regarde son travail. Ils reprennent leur fusil et, la hache à l'épaule, se dirigent vers la forêt.

À la lisière du bois, des sapins se détachent en plus clair sur des arbres sans feuilles ou contre les branches mortes, grises et rousses, de hautes épinettes dont le vert sombre se fond déjà au crépuscule.

Les hommes chantent que dans le mitan du lit la rivière est profonde, qu'ils y dormiront jusqu'à la fin du monde...

Un autre, aux cheveux noirs, luisants, marche sur la rive du cours d'eau. Il paraît plus jeune que les marins ou les soldats qui se sont enfoncés dans la forêt; son corps est plus mince et il a rattaché sa chevelure sur le dessus du crâne comme le font les Outaouais et les Ojibwés. Il se dirige vers la croix. De la sève brille et bave sur l'écorce de l'arbre. Des odeurs de cèdre et de pin s'engouffrent dans une bourrasque de vent qui traverse l'embouchure de la rivière et frôle les eaux glacées du lac.

Le Sauvage est devenu une ombre plus nette, avant que la nuit ne franchisse le rideau des arbres, ne couvre les rochers et n'envahisse la grève. Près d'une plaque de neige durcie, il s'arrête pour détacher les lanières qui serrent des pièces de cuir plus épais autour de ses mollets. Il enlève ses mocassins et retire les manches étroites d'une longue veste de peau, doublée de fourrure; il garde un pagne qui découvre ses fesses. Il s'approche de la croix et entreprend d'y grimper. Il s'agrippe aux bras du gibet, se hisse plus haut que le noeud de cordage et s'accroche comme il peut au sommet.

Quand la nuit tombe, presque nu, il s'est retourné, il a glissé; ses épaules, ses hanches et ses pieds se sont cherché des appuis sur les noeuds du bois, et il reste suspendu, les bras tordus autour des branches de la croix. Nous ne voyons plus ses mains ni ses doigts qui tendus à l'extrême, comme désarticulés, pendaient de chaque côté de la traverse et de son corps à la fois pantelant et glorieux.

Nous sommes le six avril 1686, au centre du continent américain, dans les marches de la Nouvelle-France, à quelques mois, pensait-on, de la mer de l'ouest qui aurait baigné les côtes de la Chine et du Japon.

Il commence à pleuvoir et le vent nous crache de la pluie dans les yeux comme sur la toile des tentes qu'une centaine de soldats français et d'habitants du Canada ont dressées à la fin de l'après-midi, plus haut, sur les rives de l'Outaouais.

Ils remontent la rivière pour assurer aux marchands de la colonie et de la métropole, tout comme au roi de France, la traite des fourrures en allant reprendre aux Anglais les trois forts de la baie d'Hudson. Au XVIIe siècle, les Sauvages, disait-on, préféraient traiter avec les Français.

Un écrivain du roi, parti en campagne avec ce corps d'expédition, aurait signalé que le sixième jour d'avril, on avait fait élever une croix sur une pointe que l'on découvrait de bien loin, et que le septième, le dimanche des Rameaux, il avait plu toute la journée et fait très grand vent, ce qui les a empêchés de faire la procession; et ce temps a continué le lendemain.

Les hommes de la troupe passent leur temps sous la tente. Nous ne les voyons presque pas.

Du 9 au 11 avril, pendant trois jours de grand froid, la troupe monte et franchit les premiers rapides du Long-Sault. Les uns accostent et, de la rive, sans décharger leurs canots d'écorce, ils les hâlent avec des câbles; d'autres les traînent, comme ils disent, en marchant dans l'eau; et plusieurs par vantardise ou par défi ne débarquent pas, remontent le courant en enfonçant dans le lit de la rivière de longues perches qui servent de pivots et ils l'emportent peu à peu contre la masse bouillonnante des eaux.

Des glaces dérivent. Elles se fracassent au bas des rochers qui surplombent la rivière en son beau milieu ou elles percent l'écorce des canots, qui s'enfoncent. On se jette à la nage et de l'eau jusqu'aux aisselles, jusqu'au cou, on les ramène au rivage en se retenant comme on peut, en glissant, en jurant.

Le douze avril, tous ont franchi les premiers rapides. À l'embouchure du lac des Deux-Montagnes, on a démonté les dernières tentes et on a levé le camp. Les feux sont éteints, enfouis sous des pelletées de neige. Une barrique d'alcool, vide, a été fracassée sur une souche de bouleau. Nous n'avons pas revu le Sauvage suspendu à la croix de pin et de cèdre.

Mais le voici en amont, sur la rive sud de l'Outaouais. Il se faufile à travers les arbres et suit les glaces qui dévalent et se butent, dans un goulot, à un amoncellement de blocs et de monceaux où elles se fracassent, se chevauchent, retombent sur l'embâcle, sur les berges, ou surgissent du lit de la rivière à des hauteurs de 5 ou 6 mètres.

Ces glaces ont-elles vraiment surplombé l'eau comme les châteaux-arrière des navires dominant la surface de la mer ? Nous n'avons pas vu les débâcles américaines des dernières années du XVIIe siècle, avec ce charivari glacial de six mètres au-dessus du lit de l'Outaouais, qu'on appelle aussi rivière des Algommequins ou des Algonquins, mais il faut en croire le chevalier de Troyes, le commandant français de l'expédition, qui écrivait¹ en septembre 1686, une fois revenu à Québec, à partir des notes qu'il avait prises à Carillon, sur l'Outaouais, le ou vers le 12 avril de la même année, que les glaces *tenoient l'espace d'un quart de lieue* (environ 1 km) *dont les fentes estoient si grandes, qu'il fallut faire des ponts pour passer les canots vivres et munitions. Il y en avoit de plus de trois cents pieds* (0.914 km) *de large, sans neantmoins que l'on pust voir l'eau par de si grandes ouvertures, dont la profondeur estoit de plus de vingt pieds* (de 5 à 6 mètres).

Les hommes ne peuvent faire le portage par les abords de la forêt, trop obstrués par la neige. Ils transportent des troncs d'arbre, abattus à la hache, et les jettent d'une arête de glace à une autre, dans un soleil aveuglant, au-dessus de gouffres sans fond où ils ne discernent plus les eaux noires de la rivière. Ils traînent, tirent et portent sur ces ponts de fortune les canots, les bagages, les sacs de vivres, les armes et enfin, de leurs pieds chaussés de mocassins, ils s'agrippent ou se greffent comme par magie à l'écorce rugueuse, aux noeuds des épinettes et des pins qu'ils ont rabattus sur les fractures béantes de ces immenses tables de glace et de neige durcie.

C'est chaque année la déroute de la terre. De larges plaques de mica bleuâtre ou noire s'écroulent tout à coup comme des éboulis de rochers et

en se heurtant resurgissent du fond des eaux brûlantes. Et pourtant, la terre était disparue depuis des lunes sous les vents poudreux et glacés qui tombaient du ciel, et ces ballots, ces ventres blancs, ces morceaux de froid recommençaient la création du monde et redonnaient aux bêtes leur fourrure des premiers temps. Ces chemins d'hiver qu'on traçait sur les glaces mises à nu et ces sentiers de neige, souples sous le pied, dérivent maintenant avec lenteur et s'amoncellent dans les canyons des rivières avec des craquements sourds, des bruits secs qui semblent forcer la terre à leur ouvrir un plus large passage.

Sur le papier, ces brèches, ces précipices mouvants, ces quartiers de glace se déforment et s'effacent à mesure que nous en lisons les phrases, mais derrière son arbre à quoi pense le Sauvage qui regarde ces hommes, ces canots, ces troncs d'arbre bouger sur le blanc, le gris ou le jaune de la neige qui parfois se colore de bleu. Ils avancent et disparaissent derrière un éboulis et resurgissent près de la rive dans une crevasse remplie de soleil.

Deux canots apparaissent là où nous ne les attendions pas.

Au milieu de l'Outaouais, une subite torsion des glaces a dégagé une voie d'eau et des blocs commencent à dériver et même à s'y engouffrer. Les huit ou dix hommes qui y traînaient deux embarcations ont à peine le temps, avant que d'autres morceaux à demi immergés ne fondent sur eux et ne les rattrapent, de prendre leurs pagaies et se jeter dans les canots pour se mettre à *nager*, comme on disait durant le grand siècle de la marine. Ils doivent les contourner pour ne pas sombrer en les frappant de plein fouet, et si une autre paroi de glace cède et s'enfonce sous le poids du courant, ils

seront aspirés dans un entonnoir ou happés par le refoulement, le jaillissement des eaux.

À gauche, plus près de la rive où le Sauvage les observe, le champ de neige, avec ses reflets de mica, se déplace tout à coup. Des tables géantes se fracassent en pyramides tronquées et menacent de se refermer comme un étau sur les deux canots. Les hommes sont prêts à se jeter à l'eau, à débarquer où ils pourront, lorsque la glace s'immobilise. Le bâti des canots a été faussé, mais les ballots, ficelés au fond, ont été épargnés. L'étrave de l'un est écrasée; deux ou trois membrures de l'autre, en cédant, ont percé les bordages d'écorce. Deux hommes commencent à se *poussailer*, à se donner des coups du revers de la main, puis de la paume, avant que le plus grand avec un bonnet rouge bordé de fourrure noire - peut-être de la loutre - ne fasse trébucher le plus gros en lui donnant une *jambette*; un peu plus, il se retrouvait au bas d'un pan de glace coupé en biseau, mais il se redresse, prend au vol une cruche d'alcool lancée par un de ses rameurs, la débouche et, crâneur, la bouche au goulot, fait cul sec; l'autre décroche sa gourde, en prend deux gorgées, puis deux autres. On fait cercle autour d'eux, sauf un soldat qui porte un tricorne noir, des guêtres, et prend sa course vers l'autre rive, mais il est arrêté par une longue bande bleue que nous n'avions pas encore aperçue, une lisière bleu foncé au milieu de la glace et de la neige qui couvrent le reste de la rivière. Il enlève une sorte de manteau grossier et se jette à la nage dans les eaux glaciales du mois d'avril.

Pendant que le Sauvage descend sur l'embâcle, on essaie de séparer les deux guides, mais ils sont déchaînés et devenus, avec leurs canots brisés et les équipages qui les entourent, le centre de l'Outaouais. Ils en sont aux

poings, en bras de chemise, sans gros manteau bleu, sans bonnet. La rage et l'alcool suffisent contre le vent de plus en plus froid.

Nous entendons des coups de fusil, des coups de hache, des ordres étouffés : on monte le campement sur la rive opposée.

L'un des lutteurs renverse l'autre d'un croc-en-jambe et se jette sur lui qui, malgré qu'il est retenu, le dos contre la glace, se dégage une main, gratte avec ses ongles de la neige en grains, friable, coupante, et la frotte contre la gueule de celui qui, au-dessus, lui cache de plus en plus le bleu du ciel, mais qui enfin se roule sur le côté et se relève. On lui tend une gourde; on l'offre aussi à l'autre, resté couché par terre, s'avouant vaincu, sans doute.

Le Sauvage s'est approché. Il s'accroupit non loin des deux canots. Le plus jeune du groupe s'avance avec sa gourde débouchée, tendue, mais il n'en veut pas; le garçon retourne, en glissant ou titubant, vers la scène du combat.

Quelqu'un, sûrement un soldat français parce qu'il prononce un juron qui fait rire les autres, montre du doigt la rive nord et la bande presque violette où nage un canot avec six hommes. Ce sont cinq soldats - ils portent le chapeau noir - et un officier d'allure un peu gauche, l'épée à la main, qui débarquent. Et ce n'est plus une gourde que tient l'homme resté par terre, c'est une arme à feu.

Ces deux-là *aient beu vouloient se tuer*, comme l'écrit le chevalier de Troyes. Et c'est eux qui prennent la parole, une parole en vrac.

- C'est qui, le bel officier que monsieur de Troyes nous a mandaté?
- C'est La Noue. De Ville-Marie.
- Ah! Monsieur de La Noue!

- Oui. Robutel de La Noue! Zacharie, en corps, en esprit et en personne!

- Adoubé par le chevalier de Troyes, il se croit encore sur ses terres de Montréal.

- Que peut donc faire Zacharie en Outaouais?

Le Sauvage s'est relevé et il remonte vers les arbres, pendant que les soldats mettent en joue celui qui vise toujours son homme. Et nous apprenons son nom.

- Lamiot, si tu tires, tu sais ce qui t'attend.

C'est de La Noue qui a parlé.

- De toute façon, dit celui qui est mis en joue par Lamiot - une joue rubiconde -, il n'a jamais su charger un fusil.

- Ni bien viser quand il est saoul, dit un autre.

- Il n'a même pas levé le chien! découvre le jeunot qui voulait boire avec le Sauvage.

Lamiot répare son erreur : nous entendons le dé clic.

Un craquement, puis deux autres. De très loin ou de très profond sous l'embâcle. Il fait trop froid maintenant pour qu'elle cède.

Tout à coup, l'officier tire en l'air. Lamiot se tourne et le vise, mais l'autre, qu'il menaçait de tuer, s'abat sur lui et le désarme, pendant que craque la muraille de glaces.

Personne ne semble le remarquer.

Le Montréalais confisque les fusils, fait décharger les deux canots, renvoie les soldats par où ils sont venus et suit le reste des hommes qui, leurs ballots sur les épaules, contournent la lisière d'eau qui entre-temps est devenue noire. C'est le dernier portage de la journée.

Le Sauvage est disparu. Le ciel est toujours franc bleu et le soleil continue à décliner. Un brouillard couvre peu à peu les eaux fumantes de la rivière.

Un autre canot, plus petit - l doit faire 4 mètres -, se pointe et file vers nous, près des deux embarcations abandonnées. Le pagayeur est nu tête; ses cheveux abondants lui retombent sur les épaules. Malgré le froid humide, il est en bras de chemise. L'étrave du canot n'a pas touché l'embâcle, qu'il est sur ses pieds, le tire de l'eau en moins de deux, le renverse sur ses épaules, le rétablit d'une main, garde sa pagaie dans l'autre et s'avance à grandes enjambées, n'évitant jamais les obstacles, glissant là où la glace est vive, redressant les reins et le cou quand il remonte le flanc d'une faille, la rame jetant une tache claire sur son haut-de-chausses de cuir tanné, presque noir. Il marche sur une terre de neige et d'eau qui lui appartiendrait plus qu'à quiconque, mais il y pose le pied pour à peine l'effleurer, comme s'il était sûr qu'elle se déroulera sans cesse sous son pas vengeur ou conquérant.

Il s'approche toujours, non plus de nous, mais de l'ombre mince et nerveuse du Sauvage qui est revenu sur ses pas. Arrivé à la scène de l'accident, le géant se déleste de son canot qui avait l'allure d'un long bec d'aigle et de sa pagaie qui rythmait la cadence obscure et lumineuse de ses genoux, de ses guêtres et de ses mocassins, d'un cuir plus blond. Quand il redresse la tête, il aperçoit celui qui vient. Il sourit sans presque bouger les lèvres. Il ne sait pas qu'il est resplendissant.

L'autre reste à distance. Ils se regardent comme pour s'entendre sur le rite à observer, mais à la fin chacun se penche sur les canots qui gisent démembrés, percés. Ils se mettent à les palper, les tourner, les retourner,

comme deux loups gris reniflant leur victime pantelante sur la neige piétinée avant de la dépecer, de la dévorer pour y prendre un regain de vie, un surplus de beauté.

Une partie du visage cachée par ses cheveux, la main vérifiant les varangues éclatées et les trous dans le bordé d'écorce, l'homme blanc demande au Cheveux-relevés, qui semble plus jeune que lui, comment il s'appelle. Il l'a fait en français. L'autre ne répond pas. Assis sur un banc de glace, il prend le temps de reposer l'étrave qu'il auscultait, et il le regarde en faisant un mouvement du cou et du menton qui, tout en jouant l'ignorance, l'invite aussi à s'y prendre d'une autre façon pour l'interroger. Alors l'homme rejette ses cheveux d'une main et avec un sourire où cette fois s'ouvrent des lèvres malicieuses, il reprend sa question dans un anglais primitif.

- Name of you ?

Le Sauvage manifeste un étonnement visible, même si le crépuscule commence à brouiller les traits des figures. Il se relève et pose un pied sur le bâti du canot : un craquement le retient de le crever davantage, et il le retourne pour en examiner la quille. La question lui est alors posée dans une langue qui doit être indienne.

- Thomas Savage, répond-il.

Le Cheveux-bouclés, après un moment d'hésitation, tend la main au Cheveux-relevés.

- D'Iberville, dit-il.

- D'Iberville ? reprend Thomas Savage, sans accent étranger.

- Pierre Le Moyne d'Iberville.

Ayant décliné son nom tout du long, il relève le canot au plat-bord gauchi, qui a cédé à deux endroits. Il le fait pivoter sur sa quille et le renverse sur l'autre en disant en français qu'ils sont rompus, qu'il les rapporte au camp pour les rafistoler, et il ajoute qu'ils repartent tôt, le lendemain matin.

Sans un mot, Thomas Savage, dont le nom m'absout presque de l'avoir appelé *le Sauvage*, s'approche du canot dans lequel s'est amené d'Iberville, pose les mains de chaque côté du bâti, le soulève, le hisse au-dessus de sa tête et le rabaisse sur ses épaules. Immobile un moment, il se penche à nouveau et prend la pagaie qui faisait une marque sombre sur la neige; les autres ont été emportées tout à l'heure par les soldats.

D'Iberville l'a déjà devancé avec les deux autres canots qui font plus de 6 mètres. Lui aussi, il a perdu sa tête quand il les a laissés retomber, empilés, sur ses épaules. Quelquefois, il les porte à bout de bras, et il la retrouve...

Presque romanesques, ils s'ouvrent un chemin dans la rose des vents. La vie leur semble facile. Les obstacles qu'ils rencontrent, ne seraient pour eux que des perturbations lointaines, des phénomènes météorologiques, et il leur suffirait de servir le roi et de craindre un dieu, en somme, assez obscur parce que lui aussi, asservi aux desseins du roi.

Nous perdons de vue les portageurs dans la nuit. Une nuit d'avril, sans lune et de plus en plus froide, pendant que les odeurs de l'eau se mêlent à celles de la terre gorgée de la fonte des neiges.

Le champ de glace, blafard et vide, a comme soudé les deux rives pour barrer la route aux canots des marchands et aux éclaireurs des empires.

Après quelque temps, Thomas Savage retransverse l'Outaouais et s'enfonce sous les arbres, en cherchant du pied les pierres les plus lisses, les plus sûres, et les sols les plus fermes pour rejoindre une femme dans une cabane de chasseurs ou se vautrer, seul, sous des peaux d'orignal qu'il aura trouvées, cachées entre des racines ou des buissons, dans un bois de pins où les aiguilles en tombant réveillent d'autres odeurs et où la terre, au pied de ces arbres qui ne sont pas des croix, est plus rousse, plus moelleuse.

La lecture d'un cérémonial est toujours ennuyeuse, et je ne comprends jamais pourquoi les écrivains sérieux nous l'imposent.

Cependant, on ne saura jamais la valeur des forêts d'Amérique au XVIIe siècle, si du moins sur papier on ne s'astreint pas, comme nos ancêtres, aux longues cérémonies qui voulaient, je crois, leur donner un vernis baptismale de civilisation! Et comme on sait, les nouveaux arrivants, où que ce soit, sont toujours prêts à se faire violence, pour démontrer que leurs coutumes, dont eux-mêmes se moquaient avant leurs malheurs, donneront le bonheur à ces humains d'un monde nouveau qui savent sans doute les accueillir avec grâce, mais ne savent pas encore comment éduquer les habitants naïfs des terres perdues, sans foi ni loi qui vaillent.

Des voix d'hommes chantent Vêpres sur la rive nord de l'Outaouais, dans une clairière où coulent deux ruisseaux. La température est assez douce. Le bleu du ciel se distingue à peine des rubans de nuages qui couvrent souvent le soleil au-dessus des arbres, vers l'ouest.

Ce sont les vêpres du temps pascal. Trois alléluias avant chacun des cinq psaumes et dans le dernier, le roi David intime aux hommes et aux peuples de louer le Seigneur.

Laudate Dominum, omnes Gentes;

Laudate eum, omnes populi;

Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus;

Et veritas Domini manet in aeternum.

Le latin accompagne ces hommes, depuis qu'ils sont enfants, dans leurs rites quotidiens et religieux, comme dans les cérémonies militaires. Ils en ont retenu les mots apparentés au français et ils savent ce qu'ils disent quand ils chantent ou ânonnent *Laudate* ou *Te Deum Laudamus*; c'est la même chose que les fanfares et les trompettes de Lully qui ponctuent les victoires du roi; ils savent que la *misericordia* du *domini* est *super nos* et que la *veritas* du *domini* est née pour rester *in aeternum*. D'ailleurs, la nature qui les entoure a le providentiel avantage de gonfler leur foi avec la montée de la sève dans les troncs et les branches des arbres, le vol des oiseaux et les caprices du vent.

Alleluia!

Laudate Dominum omnes Gentes...

Thomas Savage sacrifie-t-il au *Laudate Dominum* ? Ce matin, il a traversé la rivière et se tient à la droite du groupe, à la décharge du ruisseau qui se trouve le plus à l'est, là où la troupe jette ses ordures, ses excréments. Il se pourrait qu'il ait chanté jadis ou chante un beau jour à l'unisson les louanges du dieu miséricordieux, car s'il parle français, il devrait chanter latin, sans compter qu'il manifeste une passion indéniable pour la croix, et de plus il se trouve sur les terres d'un roi catholique dont les sujets, nous le savons tous, ne peuvent être que catholiques selon le droit des gens de l'époque.

La centaine d'hommes, nu-tête, les uns genou en terre, les autres debout, sur un pied ou sur l'autre, chantent à pleine voix, et cela leur semble aussi naturel que de respirer ou tourner la tête quand un *volier*

d'outardes passe au-dessus de l'autre ruisseau, à leur gauche, en bordure des arbres.

Depuis deux nuits et presque deux jours entiers, la forêt s'est transformée en un camp aux allures improvisées, avec des tentes dispersées dans les trouées d'une clairière où ils ont abattu les cèdres pour remplacer les membrures des canots et où ils ont traîné et débité à la hache les arbres qu'on a trouvés écroulés, et beaucoup d'autres pour les feux de cuisine, les feux de garde et le feu de joie de la veille pour fêter la fin du carême. Le sol est devenu de la terre battue. Les herbes sèches et les jeunes pousses, tout comme les buissons et les fougères, ont été couchés, arasés, par les déplacements incessants.

Au milieu de ce désordre, deux épinettes ombragent une table d'autel faite d'un quartier d'orme équarri d'un côté, qu'on a calé à chaque bout entre les branches mères de troncs de bouleau fichés en terre, et qui ont l'air de dresser leurs deux moignons vers le ciel.

Après le chant du Magnificat qui, lui aussi, magnifie un *dominum* ; après ce chant de louange qui le 14 avril 1686, comme aux autres jours, prête à ce seigneur et maître la puissance de disperser les orgueilleux - *dispersit superbos* -, de jeter les puissants à bas de leurs trônes - *deposuit potentes* -, d'élever les humbles - *exaltavit humiles* -, de combler de biens les affamés et, superbe méchanceté, de renvoyer les riches les mains vides; après les quatre alléluias du *Regina coeli* et son *resurrexit sicut dixit* à quatre temps, cette atmosphère presque rebelle trouve un terme plus bon enfant dans une oraison que prononce avec l'accent de Provence un jésuite au visage de loup de mer ou de bûcheron à qui l'on donnerait à peine quarante ans, quand il en a 47.

C'est enfin la fin. Les hommes les plus près de la rivière sont descendus sur la grève. Il faut penser à préparer le souper. L'un d'eux vérifie une ligne dormante, mais un silence soudain les fait se retourner. Un officier, tricorne en tête, a pris la place de l'aumônier pour s'adresser à la troupe.

- Officiers, soldats, et miliciens, il y a déjà un mois que le gouverneur de Montréal, monsieur de Callières, passait notre détachement en revue. C'était le 10 mars.

- Non, le 11, crie un homme à la voix nasillarde.

- Moi, je dis le 12, soutient un autre, avec une voix lente, pâteuse.

- Peu importe! Il neigeait, dit une grosse voix.

Le chevalier de Troyes - ce ne peut être que lui - se tait. Un autre officier et d'Iberville se dirigent vers les groupes d'où viennent les interruptions. On prononce le nom de Lamiot; il dit à l'on ne sait qui, qu'il se fout de son canot en charpie, qu'il embarquera dans un autre.

- Tu veux voyager dans les canots des Français ?

Ça lui a été demandé assez bas; c'était peut-être d'Iberville. Tout le monde se tait.

De Troyes reprend.

- Au milieu de mars, le gouverneur de Montréal passait en revue les trente soldats des troupes de la Marine royale qui se sont portés volontaires; plusieurs ont déjà passé un ou deux hivers au Canada et quelques-uns ont traversé l'océan avec moi, l'été dernier. Une traversée éprouvante, vous le savez. Plus de cinquante sont décédés sur nos deux navires.

Il continue, après quelques secondes de silence embarrassé.

- Monsieur de Callières passait aussi en revue les soixante-dix miliciens canadiens qui se sont portés volontaires, et qui sont venus avec leurs propres canots...

Vous savez tout cela, et vous savez que nous devons être à la rivière Monsoni avant l'été, avant que les navires anglais n'y jettent l'ancre. Et nous devons arriver ensemble à la baie d'Hudson. Pour que nous y arrivions en même temps, il faut que chaque soir tous arrivent en même temps à toutes les étapes, et non pas à trois jours d'intervalle, et cela, même durant des portages difficiles.

Nous ne savons pas si les Iroquois que nous allons rencontrer sont des alliés ou des ennemis, et cela, ce n'est pas le travail des guides. Il faut des éclaireurs en avant-garde; il faut protéger nos arrières, et le reste du groupe doit être réparti de façon à ce que les soldats soient à portée de voix, à portée de vue, presque à portée de main...

Des ricanements ponctuent cette dernière portée et c'est à qui enserme le cou du voisin ou se mette la main où nous pensons. Et de nouveau, le manège des officiers qui lèvent les sourcils, font des signes de la tête ou d'une main pour demander le calme. De Troyes ne voit rien, n'entend rien, ou fait tout comme. Il sort de sa veste d'uniforme des notes, prises sur des morceaux de gros papier.

- ...et cette proximité, c'est pour que le gros de la troupe, au centre de la marche, puisse être alerté d'un danger pour se porter à la rescousse. Je vous divise en trois brigades. Les lieutenants de l'expédition seront à la tête de deux d'entre elles : Jacques Le Moyne à l'avant-garde et Pierre Le Moyne à l'arrière.

Les miliciens canadiens commencent à parler en même temps; l'un d'eux, le bras levé, s'apprête à crier Hourra! D'Iberville, qu'il n'avait pas venu venir, l'arrête dans son élan. Le chevalier de Troyes attend que le calme revienne.

- C'est moi qui dirigerai la première brigade, le corps de bataille.

Un grand silence. Interrompu par le bruit d'une branche ou d'un arbre pourri qui se casse, au loin, dans la forêt, frôle d'autres branches en s'écrasant sur le sol mou ou sur la neige qui couvre le sous-bois.

- Mais, continue de Troyes, je dois être aux avant-postes et aussi voir aux retardataires, aux audacieux qui se retrouvent à la *flotte* ou fracassent leur embarcation.

Il n'ose pas dire, comme il l'écrit dans son journal, qu'il veut *donner par (sa) présence chaleur à toutes choses*. Il se contente de nommer le sergent Duchesny, qui le remplacera à la tête de la première brigade; les soldats le connaissent depuis son arrivée à Québec en août dernier et les miliciens l'ont vu au travail durant les manoeuvres de canotage et de portage, où il assurait la liaison entre eux et les Français. Enfin, de Troyes invite les officiers à faire l'appel de leurs hommes, une trentaine dans chaque brigade.

Des noms ronflants comme Denis-Joseph Juchereau de la Ferté et François de Chavigny de la Chevrotière, qui quelquefois se fait appeler François de Chavigny de la Chevalerie. Mais aussi des noms de manants : Allemand (ou Lallemand), Cognac, La Motte, Lavoie, Leblanc, Pitre, Saint-Germain et Vinet, dit Laliberté.

Ils sont une centaine. Comment se nomment les autres ?

Mais les trois lieutenants, les deux frères Le Moyne et Duchesny, le Français, ont terminé l'appel. A-t-on nommé les hommes qui en 1686, à Montréal, étaient dans la vingtaine? A-t-on appelé Heurtebise, Archambault, Richaume dit Petrus, Descaries dit Le Houx, Aubuchon dit L'Espérance? A-t-on appelé ceux de Longueuil, Laurent Benoist dit Le Livernois, Claude Jodoin, René Denis, Michel Dubuc, Bertrand Lemartre, Nicolas Godé, Charles Patenostre? Nous ne le saurons pas; la majorité des soldats et miliciens de l'expédition ne sont pas cités dans le journal du chevalier.

Il n'empêche que sur la rive nord de l'Outaouais, c'est tout un charivari. Les officiers, avec les soldats, tentent d'inculquer la discipline de l'armée à des gaillards et des balourds qui se croient tout permis au service de Sa Majesté sous le prétexte qu'ils ont toujours fait comme ça, et qu'en plus, ils sont du pays.

- Ici, dans le pays, on fait comme ça!

- Ce sont les ordres, qu'on leur dit. Dans l'armée, on fait comme ci.

- Mais chez les coureurs de bois, c'est comme ça!

- À la guerre, il faut sortir du bois. Désormais, vous ferez comme on vous dit, ceci, et cela.

Ils ne planteront plus les tentes le plus près possible des feux où rôtiennent les viandes ou les poissons, où frémissent dans les chaudières le bouilli ou la pâte de blé d'Inde, l'éternelle sagamité; encore moins sous les empilements de canots pour partir les premiers; ni à l'écart, toujours plus à l'écart, derrière un bouquet de sapins - pour l'odeur! - sur des *amassées* de branches, le plus loin possible des soldats français ou des envieux de

Québec, s'ils sont de ces glorieux de Ville-Marie comme Lamiot ou La Motte qui savent détrousser les jeunots de leur réserve d'alcool.

Non, aujourd'hui, avant que tombe la nuit de la Résurrection de 1686, ils lèvent le camp, ils dressent le camp; ils démontent les tentes, ils remontent les tentes; ils roulent les *couvertes*, ils les déroulent; ils *paquètent* ou *paktent* les havresacs pour après, les dépaqueter. Il faut monter les tentes comme les soldats français, niveler le terrain de façon française, arracher la *fardoche* jusqu'à la racine pour que soient respectées, selon les ordres français de l'intendance, l'érection autant que l'ordonnance rectiligne, longiligne ou curviligne des piquets, des cordages, des montants et des toiles. Et si un gros pin se dresse dans la perspective, ils doivent l'abattre à la hache et avant la nuit, selon le bon plaisir des Français mécontents que la souche ne soit pas déjà disparue!

Ils sont pervers, et lancinants, ces Français, quand il s'agit d'avoir le dessus, disons pour un ou deux ans, sur ces ensauvagés de miliciens canadiens - oui, ils ont entendu ça, le soir, au fond des bois -. Aujourd'hui, les bougres de Français se réjouissent un peu trop de les voir, leur paquetage sur le dos, commis à tel ou tel emplacement désigné et en train de tout dépaqueter et de remonter les tentes que, demain matin, dans douze heures à peine, ils devront re-démonter.

- Ça ne vous fera pas de mal, leur disent les officiers.

Ils s'en trouvent même parmi les natifs du Canada pour retrouver avec plaisir l'alignement au cordeau des petits poteaux du potager de leurs grands parents du Poitou ou de la Charente! Ah! la perspective des bites d'amarrage sur les quais de pierre de Rochefort, de La Rochelle, de Saint-Malo et de Brest! Et que dire de la forêt de colonnes de leurs cathédrales

barbaresques ou gothiques! Il y en a un, à qui l'alignement des tendeurs a rappelé les créneaux qui découpaient le ciel quand à quinze ans sur les chemins de ronde du seigneur, la nuit, il faisait les cent pas!

Nous sommes dos à la rivière et nous apercevons à quelques pieds du ruisseau à notre gauche, et le longeant sur une même ligne droite, les trois tentes des troupes de la marine, plus celle du commandant de Troyes, et à notre droite, mais à une bonne distance du second ruisseau, quatre tentes, elles aussi alignées au cordeau, où passeront la nuit les Canadiens de l'avant-garde et la dizaine de payeurs qui font *nager* les deux canots du commandant, les deux du père Silvy, l'aumônier, et celui de Pierre Allemand, le commissaire aux vivres et géographe de l'expédition - depuis 1682, il en est à son troisième voyage à la baie d'Hudson -; devant nous, franc nord, les trois tentes de l'arrière-garde flanquées, à l'est, par celles de l'aumônier et de Duchesny et, à l'ouest, par les deux tentes des frères Le Moyne. L'autel de ce matin, entre les deux épinettes, se retrouve cachée derrière ces cônes et ces cylindres de toile. Au bord de l'Outaouais, tout contre les quartiers du chevalier de Troyes, une tente toute neuve, toute propre, presque blanche, que le commandant gardait en réserve, dissimulée dans ses canots, sous des ballots : elle est affectée au corps de garde et une sentinelle fait les cent pas entre les deux ruisseaux en longeant les réserves de vivres, les barils de poudre, les pièces de canon et les balles qu'on a remisés sous les canots. Le sort a désigné des Français pour monter la garde, au grand plaisir des Canadiens. Belle occasion pour la France de donner l'exemple aux sauvages de l'Amérique!

Nous faisons encore le compte des tentes qui, au fond, forment le long côté du camp expéditionnaire : oui, il y en a bien sept et soudain, en nous

retournant, nous voyons remonter la rivière, face au soleil couchant, un canot où se profilent le torse, la tête et, qui tournent autour, les bras et la pagaie d'un Sauvage que nous reconnâtrions entre mille.

De Troyes fait de nouveau battre l'appel de la troupe. Et persiste le roulement du tambour dans nos oreilles, comme une angoisse au ventre.

Nos yeux sont ailleurs. Sur le visage de l'homme qui a viré de bord et redescend la rivière. Il se découpe à peine sur la barre sombre et épaisse de l'autre rive. Impossible de dire si le front est dégagé, ou le nez droit. Nous ne voyons qu'un oeil éclairé, parfois, par les reflets du soleil sur l'eau, un oeil pointé droit sur nous, sans que l'étrave du canot ne dévie de sa course.

Le commandant n'a rien vu. Il ne sait rien de cet homme étrange qui n'a que faire, lui non plus, de regarder les soldats former des escouades où sont nommés six sergents, six caporaux et six anspessades (le dernier grade avant le simple soldat), ni de regarder les escouades se ranger en brigades, ni les brigades se mettre en ordre de bataille avec, pour major, l'autre Le Moyne - car il y en a un troisième, deux ans plus jeune que d'Iberville -, Paul, sieur de Maricourt, et comme aide-major, Zacharie Robutel, sieur de La Noüe, ce qui donne un titre à plus de vingt hommes parmi la centaine que compte la troupe.

L'étrange espion s'évanouit dans l'ombre pendant que les lieutenants canadiens lisent tant bien que mal aux soldats, à la lueur d'un fanal, les règlements sur les tours de garde, les bivouacs, la manutention des armes et des vivres, comme sur la marche des canots en conformité avec l'ordre des brigades.

Et la nuit tombe.

On rompt les rangs. On allume des feux. On n'a pas eu le temps d'aller à la chasse. Les lignes dormantes sont relevées : trois ou quatre poissons blancs et une anguille qu'on ajoute à la sagamité. Et ce soir, on aura droit à deux rations d'alcool.

On cherche son paquetage; on bute sur des racines; on invoque le nom de Dieu, *laudamus Dominum...* Les feux ne sont pas encore éteints. Près du corps de garde, on jette dans le brasier deux gros quartiers de chêne. Un coup de clairon malhabile, vite réprimé; on a décidé d'oublier de descendre les couleurs.

Au fond, derrière le long côté des tentes, Thomas Savage se glisse sous la table d'autel en bois d'orme. Accroupi, il s'y plaque les omoplates et lentement la soulève. Quand elle se détache des branches maîtresses des deux boudeaux, il étend ses bras sous son écorce rugueuse et de ses mains cherche à en saisir les extrémités ou l'un des côtés. Quand la pièce est bien calée sur son cou, sur ses épaules et dans ses paumes, il se lève, droit sur ses jambes nues. Mais il ne peut relever la tête : cette traverse trop lourde ou trop large glisserait sur ses reins, lui tomberait sur les talons. Il s'immobilise. Il écarte les pieds, il balance la table vers l'avant et vers l'arrière, puis de gauche à droite, et il se met à tourner en avançant un pied, en reculant l'autre, et ainsi de plus en plus vite jusqu'à ce que ses pieds se rapprochent, que ses jambes et son torse deviennent un pivot où tournoient le quartier d'orme de la table d'autel, et où tournent les bras et la tête... - j'allais écrire, du crucifié ou de l'esclave, mais ces mots évoqueraient autre chose que le mouvement pur, l'image mobile et unique de cet homme se soumettant, s'attachant à ce carcan, à ce fardeau, s'en faisant le moteur, le principe servile et mécanique -. Il fabrique lui-même

le joug sous lequel son esprit... Je cherche le mot juste et pourtant j'en ai l'idée. Y aurait-il des idées qui n'ont pas de mot, ou les mots empêcheraient-ils certaines idées de voir le jour sous un support quelconque ? Jadis, j'ai cru et dit qu'il y avait d'abord la sensation et après, le mot : j'avais tort, car le mot intervient avec la conscience, dit-on. Mais laissons cela. Le mot se retire peut-être quelquefois, comme s'il cherchait à laisser plus de place à l'idée pour qu'elle se développe, qu'elle puisse mieux respirer et quand, l'air vainqueur, le mot apparaît tirant tout sur son passage, on croit que c'est lui qui, sans qu'on le sache, a émis l'idée. Sur ses jambes et son tronc, devenus torsade, tourne le quartier d'orme de la table d'autel. Ce vaincu heureux, ce penseur de Rodin sur un tour de potier, cet Atlas, sans pouvoir porter le monde ou sans l'audace d'une telle présomption, n'en prend pas moins sur ses épaules la part qui lui semble juste. Ce joug enserre comme dans un carcan sa tête et ses mains qui tournent sur le pilori de ses angoisses; il porte un arbre pour défier la sauvagerie silencieuse de la sève qui perce la terre noire et les marécages, et se dresse, dure comme du bois, dans l'air et la lumière qu'elle se réserve à elle seule, en bois debout, pour en nourrir ses racines, ses troncs, ses branches, ses aiguilles, son pollen, ses gommages, ses écorces, ses champignons. Torse d'homme écrasé qui se dompte et se dresse à tourner en rond sous les arbres; torse d'homme qui joue l'écrasement; qui prend le quartier du grand orme à témoin qu'ils sont tous les deux emportés dans la course des astres. Quelle roue domine le Nouveau Monde sinon le mouvement des planètes et des étoiles au-dessus du campement militaire, de la rivière et des forêts ? Face à son manège, se dessinent et se lisent des leçons étranges dont peuvent se nourrir nos

ténèbres. Il tourne tant, qu'il ne songe plus. Le ferait-il pour tout le mica et pour toutes les pierres de couleur au monde ? Il tourne tant dans son vertige, et sa peau collée à l'écorce de l'orme se déchire à un tel point, et ses pieds changent si souvent de points d'appui qu'à la fin il s'empêtre dans les tendeurs des abris de toile.

On se réveille, on crie. Il est tombé, la table d'autel a chaviré. Il se relève. Les sentinelles accourent; des hommes en chemise sortent des tentes; ils demandent qui vient, qui est là. De Troyes, d'Iberville, de Sainte-Hélène, de Maricourt, Duchesny, de la Noüe, Pierre Allemand, le père Silvy se rassemblent.

Pourquoi avoir renversé l'autel ? C'est à l'aurore, dit-on, que les Sauvages attaquent. On ne comprend pas. Seraient-ce des Anglais ? Des Français huguenots ? Que feraient-ils dans ce pays perdu où ne se retrouvent que de justes et dignes marchands de fourrures, de toute race ? On double la garde.

Inutile de continuer : Thomas Savage s'est enfui.

Le froid est excessif, écrit le chevalier de Troyes. Nous sommes le 15 avril 1686.

N'est-il pas aussi excessif de suivre à la trace les événements qu'il note, de développer ses descriptions au risque de les trahir, d'utiliser ou non ses commentaires et surtout, d'y ajouter un personnage aux allures et aux actions étranges ?

Sur l'autre rive, en ce lundi de Pâques, Thomas Savage suit encore des yeux les hommes du détachement qui franchissent en canot les derniers rapides du Long-Sault. À cet endroit, la forêt est impraticable pour qui veut porter à bout de bras ou sur les épaules ces embarras de six ou sept mètres de long qui, une fois renversés sur la tête, permettent à peine de voir les obstacles à ses pieds et bouchent la vue à hauteur des yeux. Il faut donc les confier à la rivière, surtout que des pièces d'artillerie y sont calées, bien ficelées tout le long du bâti. On doit leur faire franchir les rapides. Qu'ils passent ou qu'ils cassent!

Vers les six heures du matin, ils ont mis à l'eau la moitié des embarcations, une vingtaine, toujours chargées à ras bord. D'habitude, quatre ou cinq hommes trouvent de la place parmi les ballots pour y glisser un pied, en gardant la jambe pliée, et pour mettre l'autre genou entre les membrures du fond, que certains rembourrent avec des étoffes ou une peau de bête. Aujourd'hui ils sont deux par canot, car il faut avoir la main sûre pour les monter à la perche et savoir se jouer de ces poussées subites du courant que même un oeil vif ne peut toujours prévoir.

Ils commencent d'abord par les percher en zigzaguant d'une rive à l'autre. Mais peu y arrivent. Thomas Savage est avec eux, dans l'eau jusqu'au cou; il les aide à les traîner d'une chute jusqu'à un plateau rocheux et du plateau à une autre falaise d'où la rivière tombe en cataracte. D'autres rembarquent et essaient de contourner les chutes dans ces sortes d'angle ou de temps mort qui se forment au milieu du courant ou dans ces étangs qui bougent à peine au bas ou à la tête des cascades, à la périphérie des gros bouillons; certains tentent de suivre la ligne fragile et mouvante où le flot se jette à la fois de deux côtés dans le gouffre que l'on sait béant à l'arrière... Des imbéciles de marins d'eau douce qui font les Matamores et les Don Quichotte en voulant remonter les rivières au lieu de les descendre comme tout le monde.

Deux autres Sauvages sont dans la rivière et regardent en aval. Quatre canots montés chacun par un seul homme avancent sur un boyau d'eau qui file sous leur coque et contre elle; de grosses pierres en surplomb forment des remblais où l'eau brunit, jaunit, avant de cascader de dalle en dalle; les pagaieurs, à l'arrière de ces longs paniers d'écorce, chargés de ballots et de barils ou de barriques, se coulent sur ce passage qui bouge et les repousse; ils lèvent et rabaissent sans arrêt tantôt à gauche du plat-bord tantôt à droite le manche de leur pagaie, comme le bras dément d'une pompe actionnée par un possédé, une main fermée sur le haut bout et l'autre l'empoignant près de la pelle qui brille dans le soleil, qui brille contre le bordage et qui se brise en reflets sous les tourbillons entourant le canot.

À un moment, le couloir a assez d'emprise pour que les quatre quilles remontent la rivière de front, mais quand cet écheveau de caramel blond se

rétrécit pour contourner à leur droite une cascade où le courant se brise et s'engouffre dans presque toute sa largeur, Jacques Le Moyne les devance et commence à percher le long de la rive nord, suivi de d'Iberville. Les plus jeunes, Paul Le Moyne de Maricourt, vingt-deux ans, et Zacharie Robutel de La Noüe, vingt ans, les serrent de près pour les doubler en frôlant la chute d'eau à leur gauche. Pour éviter la pointe d'un rocher, là, à un tournant, au-dessus de la proue de leurs canots, ils doivent céder, redonner prise au courant qui les fait dévier, pivoter, et pour ne pas être emportés ils cherchent à caler leur pagaie du côté où ils dérivent, mais une vague les soulève et ils retombent sous le rocher qu'ils voulaient éviter, et enfin sur une roche à fleur d'eau où les canots se brisent par le milieu.

Cela coupe court à l'admiration ou à l'envie, sinon à l'indifférence des trois Sauvages, trop loin pour leur prêter main forte. D'ailleurs Robutel et le jeune Le Moyne ont repris pied et, de l'eau jusque sous les bras, ils traînent le naufrage de leurs canots vers la rive, résistant sur des fonds glissants à des courants qui prennent d'autant plus de vitesse qu'ils sortent de goulots étroits. La Mothe se porte à leur secours, mais le voilà qui se noie, et d'autres se jettent à l'eau. Comme l'écrit le chevalier de Troyes, *il se seroit infaliblement noyé, sans le promp secours de nos gens, qui les ramenerent tous trois avec des fatigues incroyables a terre, ou ils déchargèrent leurs canots pour les racommoder et secher ce qui estoit dedans.*

D'Iberville et Sainte-Hélène, avec quelques autres, ont franchi les rapides sans encombre. Ils abordent au nouveau campement que sont en train de dresser ceux qu'on trouvait *inutiles au service des canots*. Leurs ballots sur le dos ou sur la tête, ils avaient suivi de Troyes et l'aumônier

par voie de terre avec bien de la difficulté, au travers des bois affreux par leur solitude et incommodes, à cause d'une quantité prodigieuse de roches renversées ou pour mieux dire eboulées, et de bois abatu, le tout entremeslé d'épaisses fredoches, qui rendent la route extrêmement laborieuse.

Il serait bon et juste que Thomas Savage, dans la fable - car nous fabulons, non ? -, aperçoive d'Iberville et lui parle, mais il semble que les affaires de Dieu, celles de l'État et celles des corps expéditionnaires, sans oublier les marchands de fourrures, empêchent les hommes de bonne ou mauvaise volonté de se rencontrer assez longtemps pour deviser.

Quand donc aura lieu la rencontre décisive de Thomas Savage et de Pierre Le Moyne d'Iberville ?

Nous savons déjà que les habitants de la Nouvelle-France, ses marchands, ses coureurs de bois et les soldats de Sa Majesté, tout comme les Anglais qui en 1686 ont réglé leur compte par deux fois, en 1664 et en 1674, aux Hollandais de la New Amsterdam, se répandent depuis assez longtemps, au coeur de l'Outaouais, à travers les cabanes des tribus sauvages. Ils pagaient avec eux sur leurs rivières; ils franchissent les rapides avec eux; ils trappent les animaux à fourrure avec eux; ils fument avec eux les calumets de paix, comme les calumets d'indifférence ou de trahison, tout en se brûlant les poumons; ils partagent l'écorce des mêmes arbres pour naviguer, les mêmes branches pour dormir, les mêmes bûches pour se chauffer, les mêmes billots pour se bâtir maison ou franchir torrents, marécages, sables mouvants ou failles dans les glaces... Nous savons ce que les Blancs et les Sauvages font ensemble, ce qu'ils signent de leurs paraphes et du dessin de leurs totems, ce qu'ils tuent, ce qu'ils

mangent, ce qu'ils échangent, ce qu'ils construisent, ce qu'ils brûlent; nous savons les gens qu'ils rencontrent, avec leurs noms, leurs antécédents; et cependant, dans l'Histoire et ses documents, nous n'apprenons pas ce qu'ils se disent quand ils passent ensemble leurs journées et leurs nuits. Que se disaient-ils donc ?

Quatre jours plus tard, le 19 avril 1686, des Iroquois sont groupés à l'embouchure de la rivière du Lièvre. Ils regardent un des guides canadiens tirer de sous un pan de roc quelques branchages, puis un canot d'écorce; des voyageurs lui ont dit qu'ils l'avaient caché à cet endroit en redescendant du nord, l'automne dernier. Il se met à le gratter pour le re-gommer, pendant que des miliciens du détachement raccommoient les leurs.

Nous cherchons des yeux Thomas Savage, pour converser avec lui, à bâtons rompus. Il se pourrait qu'il soit parmi les Iroquois. Si son prénom laisse présager qu'il est né de parents français, ou même anglais comme son patronyme le laisse aussi entendre, le nom de Savage a tout pour indiquer une origine indienne. Il ne serait pas le premier Indien d'Amérique que des colons auraient adopté.

Mais s'il est iroquois, ce garçon qui hante les croix et pirouette, des tables d'autel sur le dos, voudrait-il comme ses semblables festoyer avec les Blancs ? Leur offrirait-il des quartiers de viande ou d'aller chasser pour eux ? À moins qu'il leur demande, comme le font les *mieux faits d'entre eux*, pour l'aventure, ou la solde, ou l'alcool, ou encore pour... parler, de les accompagner à la baie d'Hudson.

C'est de Troyes qui écrit les *mieux faits d'entre eux*. *Bien fait* et *mieux fait* se retrouvent souvent dans les écrits des Blancs. À notre époque, nous dirions musclés, bien proportionnés, les plus forts et peut-être les plus beaux. Est-il singulier qu'un auteur du XVIIe siècle fasse une telle

remarque sur des hommes dans un document qui sera lu par les gouverneurs de la colonie et même à Versailles par le secrétaire de la Marine ? Il serait trop facile, et condescendant, d'y voir un racisme inconscient qui louerait le corps pour mieux nier l'esprit.

La seule description du corps de don Juan que Molière nous ait laissée dans sa comédie se trouve dans la bouche de la paysanne Charlotte. Elle reprend un terme qu'aurait employé Pierrot, son fiancé, quand, après avoir sauvé ce grand personnage d'un naufrage, il le décrit en train de se sécher, tout nu.

- Ne m'as-tu pas dit, *Piarrot*, dit-elle, qu'*il y en a un qu'est bien pus mieux fait que les autres?*

- *Oui, c'est le maître*, dit-il

C'est là, du moins en 1665, vingt ans auparavant, et selon Molière, la façon dont des paysans rapportaient l'effet plus ou moins grand que pouvait créer un corps nu ou, plus simplement, sa plus ou moins grande beauté. Il se peut que la réflexion de Pierrot traduise un regard purement objectif sur la musculature ou sur l'anatomie générale de don Juan, mais Charlotte ne chicane pas l'emploi qu'il a fait de cette expression; elle semble même satisfaite de la répéter, en sachant fort bien qu'elle se rapporte à la nudité du naufragé qui, n'est-ce pas, se séchait tout nu.

Dans sa relation, le chevalier de Troyes écrit, en somme, ce que Charlotte et Pierrot auraient dit, s'ils avaient pu les voir dans leur nudité, tout en laissant entendre que *les mieux faits* de ces Iroquois, tout comme don Juan, étaient particulièrement beaux. Cela ne trahit-il pas un certain trouble admiratif ? Mais le trouble de qui ? Du lecteur que je suis, ou de l'auteur du journal ?

Ne laissons pas de nous représenter, cependant, que ces Iroquois sont nus, en pleine forêt, sans s'inquiéter le moins du monde des regards d'une centaine d'hommes. En avril ? Oui, en avril, où il fait souvent, tout à coup, au milieu du jour, plus chaud qu'au mois de mai, en Amérique du nord. Et durant les mêmes années, dans la colonie, les représentants des bonnes moeurs se plaignaient que les Canadiens se gambadaient nus, à la chasse, en forêt, avec les Sauvages...

De toute façon, cette digression était inutile. Thomas Savage ne se trouve pas parmi les mieux faits des Iroquois. Serait-il donc, ce que signalaient déjà ses cheveux relevés, de la famille des Algonquins? Un Outaouais ou un Ojibwé de la région des Grands Lacs, qui descendrait sa rivière vers les comptoirs de traite?

Il nous reste une seule évidence, qui tranche sur cette ambiance de soupçon. Durant la nuit de ce 19 avril 1686, *il fist fort mauvais temps*.

Dans le camp de toile, dressé à l'embouchure de la rivière Blanche, en respectant plus ou moins le carré réglementaire, les miliciens, les soldats et leurs officiers restent sous la tente, couchés sur des tas de sapinage, enveloppés tout habillés dans leur couverture, la tête sur leur havresac ou un baluchon, le nez piqué, quelquefois, par les aiguilles du bout d'une branche qui se détend dans l'humidité. La pluie tombe sans arrêt sur la forêt autour d'eux, et sur la grosse toile de la tente. Il arrive que la même branche de sapin s'assouplisse encore plus et que, si bouge le corps du dormeur, elle se rapproche du visage dont elle a piqué le nez, et qu'il éternue; d'autre fois, elle touche la main de qui retient le coin de la couverture sous son menton ou elle égratigne les pieds de ceux qui se sont déchaussés, n'en pouvant plus de porter leurs mocassins qui

commençaient, avec ces nippes dont ils les bourrent pour être plus au chaud, à leur serrer la cheville ou le coup de pied et même les orteils, surtout qu'ils n'ont jamais le temps de les faire sécher depuis les pluies qui ont précédé le jour de Pâques et après toutes ces heures passées dans les eaux des rapides.

Une sentinelle affronte la pluie et de temps en temps se met à l'abri sous un canot que son escouade et elle ont renversé et perché, à hauteur d'homme, entre les branches de deux sapins.

Quelle *sotise* (sic) un milicien canadien a-t-il pu dire en plein bois, le 20 avril 1686, pour se retrouver attaché à un arbre ?

Il pleut. De grands coups de vent transportent des murailles de pluie, des rideaux de pluie, des jupes de pluie de bord en bord de l'Outaouais, d'un côté à l'autre du camp, d'ouest en est, des tentes des Français à celles de l'avant-garde. Elle continue de tomber en suivant son temps qui n'est ni celui du jour ni celui de la nuit, mais le temps des rivières et des fleuves qui, redressés jusqu'au ciel, retombent et pressent la terre et ses forêts contre leurs immenses corps, leurs jambes, leurs seins et leurs cheveux défaits. La pluie rive l'oeil sur le sol; l'horizon entoure et touche nos épaules; l'herbe, le foin, la boue s'entrouvrent comme des sexes, comme des bouches. Les eaux du ciel tombent si dru qu'on n'a pas le temps de voir s'anéantir l'idée d'un lendemain où |régneraient la chaleur et la lumière du soleil. On est plaqué comme des sangsues contre la pierre liquide et contre des eaux qui fument déjà, et pourquoi pas, sur la dalle de nos tombes.

Un homme, appelons-le Pierre Heurtebise, sort d'une tente en courant. Il est en chemise, nu-pieds; il passe devant le poste de commandement; il bute sur une racine, il tombe et dit *Nom de Dieu!* ou *Corps de dieu de mort de dieu!* De Troyes l'entend, se fâche et surgit au milieu de toute cette eau, en long caleçon, sans tricorne. Avec sa voix des grands jours, les cheveux collés au front, il exhorte le pauvre pécheur à se repentir, lui remet en

mémoire le deuxième commandement de Dieu et, pour l'exemple, le fait ligoter au tronc d'un arbre mort, sous la pluie.

Et ce n'est pas pour deux ou trois heures. Invoquer en vain le nom de Dieu vous cloue au pilori le reste du jour et toute la nuit jusqu'à la relève de la garde au petit matin. Si Louis XIV ne tolère plus dans son royaume les protestants huguenots, qui pourtant disent croire à Dieu, - c'est l'an dernier qu'il révoquait l'édit de Nantes - et s'il craint avec Ses Seigneurs les Évêques que ces renégats réformés s'infiltrèrent Dieu sait où et jusque dans les paradis des colonies, avec quelle sévérité un officier du roi se doit-il alors de châtier un jeune Canadien insubordonné pour des paroles qui profanent le nom de Dieu ou propagent la nouvelle de sa mort!

Je fabule, car le chevalier de Troyes n'a pas écrit la *sotise* qu'il avait dite. Pour s'être retenu d'en dévoiler la nature dans son rapport officiel, deux raisons possibles : il se refuse d'entacher la réputation d'un milicien qui a contribué à la reprise victorieuse des forts de la baie d'Hudson, ou bien il s'agissait d'une insulte à un officier ou d'un commentaire désobligeant sur l'expédition, une affaire de gros sous pour les Français et les richards de marchands, et alors, il suffisait de noter qu'on a sévi.

Mais fallait-il prendre des filins pour lui lier les poignets et les chevilles, et l'adossant brutalement à l'arbre l'y attacher par la taille, les épaules ou le cou! Les Canadiens ont tenté de se révolter : *quelques mutins voulurent a ce sujet exciter une sedition, mais je les ai ramenés en peu à leur devoir. Le P. Silvie m'y aida beaucoup, et je connus dans cette occasion le caractère des canadiens, dont le naturel ne s'accorde guère avec la subordination.* Ce beau naturel, toutefois, a été arraisonné, et on a dû laisser Heurtebise à son sort.

Si ce n'est qu'à la fin de la nuit, lorsqu'une sentinelle s'approche pour le débarrasser de ses liens, le délinquant a disparu. Se serait-elle trompée de tronc ? Elle regarde aux alentours. Toujours pas de Heurtebise. Elle hésite, ne sait plus sur quel arbre donner de la tête. Elle revient vers le tronc mort, se penche et trouve les deux filins. Elle réfléchit un moment, et les accroche bien en vue à la crosse de son fusil. Si l'autre s'est évadé, elle aura du moins accompli son devoir, qui était de délivrer l'homme de ses liens, tout guéri qu'il devait être, enfin, de sa sottise. Et elle retourne avec son trophée faire le pied de grue près de la rivière qui ronchonne.

Qui donc a pu libérer, avant l'heure dite, le dénommé Pierre Heurtebise ? Nul autre qu'un être sans foi ni loi... Dans combien de jours le reverrons-nous ?

Six jours passent. C'est long six jours, surtout quand il faut dresser le camp, le démonter et décamper. Le terrain n'est pas toujours idéal et même les Français ne respectent plus la plantation du décor, que nous leur avons pourtant indiquée, et répétée, et fait répéter. Ils ne veulent plus entendre parler de terrassement. Ils sont harassés par les portages incessants. Ils ont les bras et les épaules brisés par cette pagaie qu'ils plongent dans des eaux qui bondissent, qui les aspirent en aval, et sur qui pourtant ils doivent s'arc-bouter. Il faut prendre le courant de vitesse, le repousser plus vite qu'il ne les entraîne s'ils veulent remonter cette rivière qui ne laisse de fuir à toute allure derrière le canot. Il faut tirer cette pagaie hors de l'eau, et assez haut, avant de la rentrer à nouveau avec une force et une pression efficaces, mais sans trop tarder, parce que leur course serait ralentie et qui sait ? ils n'auraient alors pour tout désir, épuisés, de s'abandonner à la rivière qui coule jusqu'au fleuve et de là, jusqu'au golfe et vers la mer. Tout cela, sans compter le temps pour raccommoder les canots qu'il a fallu décharger, qu'il faudra recharger une fois que l'écorce sera étanche et que les ballots de vivres et de munitions auront séché. Sans oublier Lavoie qui se brûle une main, et un autre qui se coupe *le doigt d'un coup de hache*. Sans négliger *une partie de la rivière qui tombe parmi une confusion affreuse de rochers, se jette dans un trou d'une de ces roches faite en forme de chaudière dont l'eau s'écoule par dessus*.

Et pourtant, six jours sont déjà passés. Le 26 avril, la vie semble belle. Écoutez le balancement de la phrase de cet écrivain méconnu du XVIIe

siècle. *Le vingt-sixiesme, je partis de bon matin le temps estoit assez beau, et comme il faisoit un petit vent d'est je fis porter la voile à nos canots, qui nous rendirent a l'entrée des isles des Calumet.* Dans ces lignes, les canots portent la voile comme des religieuses arborent le voile et Blaise Cendrars ou les poètes paresseux d'aujourd'hui n'auraient qu'à les découper en sept morceaux.

Le vingt-sixième

Je partis de bon matin

Le temps était assez beau

Et comme il faisait un petit vent d'est

Je fis porter la voile à nos canots

Qui nous rendirent à l'entrée

Des îles de Calumet...

Où se cachent ceux et celles d'entre nous qui soutenaient, dur comme fer, qu'on n'apporte pas de si nombreux bagages en forêt ou sur les rivières du nord? Qu'on ne s'y embarrasse pas de tentes, de discipline et de quelques douceurs civilisatrices ? Les explorateurs militaires du grand Roi sortent maintenant de leurs sacs à malices des mâts portatifs et des voiles en réserve! C'est le vent qui les emporte à la baie d'Hudson, et ils voudraient nous faire croire que ce pays, ils l'ont toujours marché, nagé et campé! Ah! les plaignards. Et malhonnêtes, en plus!

Mais honte sur nous! Ce 26 avril, des Canadiens, debout près des canots qu'ils ont renversés sur leurs charges et rangés sur la grève, regardent de l'autre côté de la rivière. Sur l'île du grand Calumet, se distingue une tombe avec une croix aux dimensions assez imposantes. Tout à l'heure, avant d'accoster pour l'étape du soir, ils l'ont aperçue

d'assez loin. Les plus vieux racontent qu'elle a déjà passé deux ou trois hivers, sans broncher, sans pourrir; on a trouvé à cet endroit le cadavre d'un voyageur qui en traînant son canot dans un rapide, beaucoup plus haut, s'est noyé, engouffré par l'Outaouais; il s'appelait Dargy; les chutes qui ont causé sa mort portent aujourd'hui son nom.

D'Iberville sort alors de sa tente, traverse la place où on prépare un grand feu avec les branches et les troncs d'arbres qu'on a coupés en dressant le camp. Malgré cette tombe fatidique, et sans trop dire pourquoi, on se prépare à fêter l'exaltation de ce beau voyage à la voile sur une large rivière au milieu de forêts où les bourgeons vont bientôt éclater sous le soleil de mai. Il y a des pousses vertes au bout des branches qui se hissent toutes raides dans le ciel bleu.

Les Canadiens parlent de se baigner, mais l'eau est trop froide, et le soleil descend contre le sommet des arbres : ils n'auraient pas le temps de se sécher. D'Iberville, qui les a entendus, se moque de leurs peurs de jeunes filles. En moins de deux il se retrouve dans la rivière, lancé par deux gaillards qui ont dû passer leur jeunesse avec lui, à Montréal, au large des rapides de Lachine. Et c'est tout. On est content. Il ressort de l'eau, se déshabille, tord ses chausses, ses mocassins, sa chemise. Il n'a plus qu'un caleçon en cuir. Il l'enlève et par bravade retourne dans le courant où il s'agite comme un poisson qui aurait la gueule prise à l'hameçon. Quelqu'un est allé chercher une couverture. Les serviettes de bain ne courent pas les rivières.

De plus loin, on les appelle à la sagamité. Le groupe se disperse. D'Iberville se sèche, se frotte le corps avec la laine; il est seul sur la rive. Il lève la tête vers le soleil qui se couche de l'autre côté des arbres, dans

l'île, au milieu de l'Outaouais. Un canot accoste devant la tombe de Dargy. Un Sauvage en descend. Ses cheveux noirs sont relevés sur le dessus de son crâne. Il avance dans la pénombre que jettent les arbres. Il s'approche de la croix et la contourne. D'un saut, il en agrippe un bras et se hisse pour l'enjamber. Sa tête noire apparaît tout à coup flamboyante, frappée par le reflet du soleil sur l'eau. D'Iberville lève un bras. L'homme sur la croix ne bouge pas. L'éclat rougeâtre, à travers les branches, s'éteint. Il n'y a plus que l'odeur de l'eau noire qui coule entre deux ombres qui se fixent des yeux, entre deux rives, dans un léger brouillard. Dans l'attente de la nuit.

Le 28 avril, la troupe contourne par l'est l'île du Grand Calumet. C'est le deuxième jour de portage, le long de ce bras de l'Outaouais, et une chanson, même avec deux ou trois gorgées d'alcool, ne servirait de rien pour encourager les hommes. Ils se taisent, la rage au ventre. Les mains accrochées au canot ou aux ballots qu'ils portent sur les épaules, ils marchent *parmi des montagnes et des fondrières plaines de bois renversez qui rendent l'accez extrêmement difficile* et quelques-uns ne peuvent les traverser le jour même. Le lendemain, de Troyes doit séjourner au-dessus des rapides pour les attendre.

À la brunante, dans une partie de la rivière où persiste la clarté du crépuscule, un autre canot la descend. Nous ne l'avons pas vu surgir. Un seul homme le fait *nager*, à toute vitesse. Nous avons la même idée : c'est lui. Mais de quelle tribu, de quelle contrée, de quel lac ou de quelle rivière se réclame Thomas Savage ?

Le 30 avril, au point du jour, nous le revoyons au moment où les canots, les uns après les autres, sont mis à l'eau, vacillent sous le poids des ballots qu'on y charge et des hommes qui s'y embarquent, une main sur le plat-bord, un genou au fond, l'autre relevé, et ils y posent un moment le bras qui tient la pagaie, avant de commencer, à la file indienne, à contrer le courant.

Lui, sur l'autre rive, il épie toujours.

Trois embarcations, avec une dizaine de Canadiens, sont restées à terre. On se demande s'il vaut la peine d'attendre Lamiot qui, la veille, n'a

pas répondu à l'appel; on a dit qu'il s'était égaré en poursuivant un orignal. On ne croit pas cette histoire, mais les ordres sont de patienter encore une journée.

C'est encore Thomas Savage que nous apercevons à l'affût, nous en sommes sûrs. Mais hier soir, était-ce Lamiot qui s'enfuyait à la nuit tombante ? Sur l'Outaouais, on s'y promène comme sur le pont d'Avignon!

Ce jour-là, pour la petite armada, c'est encore un bonheur presque parfait. Ils ont *assez beau temps*, écrit le chevalier. Le vent du sud gonfle leurs voiles pendant la plus grande partie du voyage.

Le gros de la troupe rencontre un campement, une *cabane* d'Iroquois. Ce sont des alliés, qui ont sans doute été baptisés; ils descendent à Montréal et le commandant leur confie un message qui donne de ses nouvelles aux gens d'en-bas.

Thomas attend-il en aval pour faire route avec eux ? Dites-moi, en quelle tribu, en quelle contrée, sur quel lac ou sur quelle rivière, Thomas Savage a-t-il vu le jour ?

Sur le soir (...) un orage accompagné de pluie et un gros vent.

On ne lève pas le camp. On restera une journée de plus sur cette pointe que la veille, après un chapelet de grosses îles, on a vu se profiler au milieu de l'Outaouais. Le temps n'est plus à l'orage, mais les bourrasques de vent et la pluie n'ont pas cessé. Et c'est le premier mai.

Le premier mai, on plante le **mai**! Les plus délurés ont abattu trois sapins qu'ils ont ébranchés jusqu'à deux ou trois pieds du sommet et calés avec des roches devant les tentes du commandant et de ses deux lieutenants, Sainte-Hélène et d'Iberville. De Troyes est souriant comme jamais et les deux Le Moyne sont plus embêtés qu'autre chose. Les Canadiens font grimper les plus petits des Français sur les troncs où il reste assez de chicots, pour qu'ils s'y accrochent, pendant que les hommes, avec les cordages qu'ils y ont attachés, tirent les **mais** à hue et à dia. Après avoir traversé le bouquet épineux, tout en haut, les jeunes soldats doivent faire tourner avec le bout d'une perche des plaques effilées de métal qu'on a fichées sur une boule à la tête de l'arbre.

C'est Cognac qui a découpé ces girouettes dans une lame d'épée rouillée, trouvée avec le vieux canot à l'embouchure de la Lièvre, et Noël Leblanc, le charpentier, a taillé les boules de bois qu'on a peintes en rouge avec du vermillon troqué la veille avec les Iroquois contre des rasades d'alcool. Tout ça, c'est du passé.

Arrivé au sommet de son **mai** branlant, chacun des trois crie Vive le roi. Et que vive le commandant! Et que vivent Sainte-Hélène et d'Iberville! Ils doivent redescendre et sauter au plus vite, parce que les

officiers et la troupe se sont mis à faire le coup de feu sur les **mais**. Il faut les percer du plus grand nombre de trous possible et, à force d'y faire ricocher des balles, les noircir de poudre.

Le reste de la journée, les sapins restent là comme des pantins qui n'ont plus que les os et des cheveux ébouriffés, tout verts, où grince quelquefois une girouette sous la boule rouge.

N'y a-t-il rien d'autre à faire sur l'Outaouais?

Comme à point nommé, à la tombée de la nuit, quatre canots apparaissent en amont. La sentinelle, méfiante, entre dans la tente du corps de garde et en ressort avec deux soldats armés. Un Canadien, qui lavait un chaudron dans la rivière, s'arrête, le pose à côté de lui, s'assoit sur ses talons et ne bouge plus. Plusieurs qui fumaient la pipe autour des **mais** s'approchent à peine du rivage, quand quelqu'un reconnaît les survenants et crie qu'il les attendait, qu'ils arrivent du Témiscamingue.

Ils accostent, l'air imperturbable. Ils rangent leur pagaie, débarquent les uns après les autres, tirent les canots sur la grève. Groupés dans une masse compacte, ils viennent saluer, embrasser ou entourer celui qu'ils appellent Saint-Germain. Ils s'agitent, parlent tous ensemble. Quelques-uns ont les cheveux relevés, mais pas comme ceux de Thomas Savage, et même s'il fait presque noir, des dessins rouge et noir attirent l'oeil sur la bordée de leurs canots.

Et voilà que d'autres canots - c'est toujours le pont d'Avignon! - arrivent du sud, en aval. Ce sont les miliciens qui plus bas ont passé la journée de la veille à attendre Lamiot. Ils reviennent sans lui. Ils ont pagayé toute la journée, même le matin durant les coups de vent et la pluie. Ils ont rencontré les Iroquois à qui on avait laissé un message, mais

pas de Lamiot à l'horizon. Les Algonquins du Témiscamingue ne l'ont pas croisé plus haut. Ce qui n'étonne pas Pierre d'Iberville. Il le connaît, Lamiot. Il aime à courir les bois, mais dans ceux qu'il connaît. Il se méfie de l'inconnu; il ne se risquerait jamais à devancer la troupe; c'est impensable.

Les Algonquins n'écoutent plus; ça fait vingt jours qu'ils pagaient. Avec les frères Le Moyne, ils veulent parler de la compagnie du Nord et aussi des Français installés au lac Témiscamingue.

De Troyes a pris l'air absent; il s'approche de d'Iberville. Il faut discuter du cas Lamiot, le laisser tomber ou l'attendre. S'est-il perdu, ou s'il a déserté ?

D'où s'enfuit-on quand on voyage en pleine forêt ? Lamiot a plutôt fui ce genre d'hommes qui moins de vingt-quatre heures après avoir dressé un campement se sentent déjà chez eux. Ils ont créé des sentiers; ils ont marché seuls ou plusieurs, sans but, dans le sous-bois et sur les berges de la rivière; ils connaissent l'éclaircie où un tel va fumer, le ravin où un autre va pisser ou se libérer de la merde liquide que leur vaut la bouillie de maïs; on a appris aujourd'hui qu'un des Français vient du Poitou, qu'un autre est le neveu d'un aubergiste de Saint-Malo chez qui le père d'un autre, il y a trente ou quarante ans, a mangé et couché pendant deux jours avant de prendre le bateau pour Québec.

La pluie n'est plus qu'une bruine ou un souvenir. Ils séjournent sur une grève d'Amérique qui prend l'allure d'un port de mer où les canots, remontant ou descendant l'Outaouais, se pointent, avancent et accostent comme les bateaux dans les ports de mer.

Le lendemain, un vent d'ouest balaie tout sur son passage. On croit qu'il n'y aura plus de poussière. La terre sera propre jusqu'à nos fins dernières.

Un seul des **mais** résiste à ces tourbillons d'air qui ont presque emporté, au matin, les tentes des Français et celle de l'avant-garde. Plusieurs tendeurs ont sauté; les pans de toile se soulevaient et le soleil, qui entraît à flots, les a réveillés pour de bon.

La dizaine d'Algonquins du Témiscamingue avaient dormi sous les tentes de d'Iberville et de sa brigade; ils sont déjà au bord de la rivière. Malgré les fortes vagues, ils auraient bon vent dans leur descente vers Montréal, mais pas pour longtemps à cause des portages. Quand ils apprennent que les Français vont camper un jour de plus à cause des mêmes vents, mais qui leur seraient contraires, ils vident un canot de ses fourrures et se mettent à le raccommoder : il y a une légère boursouffure près du plat-bord et comme une entaille qui va d'un bout à l'autre du canot. Des Français s'approchent. Ils n'osent pas dire un mot. Il est à craindre qu'ils se demandent pourquoi les Indiens ont tenu à prolonger leur séjour dans les parages, à moins qu'on ait d'étranges pensées sur ces travaux de l'écorce, ce qui serait très français...

Après avoir frotté les endroits endommagés, il faudra gommer et re-gommer l'écorce, et parfois avec des pierres rougies au feu décoller les lanières qui s'effilochent dans l'épaisseur de la bordée. Les soldats ont l'air en colère. Ils interrogent des yeux ces Algonquins, peut-être plus

impénétrables pour eux que pour les Canadiens qui savent au moins quelques mots de leur langue, les ayant entendus ici ou là. Ces Sauvages écorchent vivant les arbres - ce n'est pas un jeu - et de cette peau, ils font une enveloppe, un berceau pour se couler sur l'eau et se jeter dans les rapides. C'est leur *machine à voyage*. De la même façon, ils tirent leur chaleur de la pelisse des animaux et remportent leurs trophées de guerre en scalpant le crâne des vaincus... Les soldats français, en effet, se sont mis à cogiter. Du moins, quelques-uns d'entre eux. Ce ne sont pas tous les Sauvages, peut-on se dire, qui arrachent la peau du crâne à leurs ennemis, et ceux dont c'est la coutume ne le font pas toujours, mais les bûchers de l'inquisition disparaissent-ils parce qu'on les éteint, et quand on parle des autodafés, est-ce qu'on précise le pourcentage de ceux qui y participaient? Pourquoi les peuples d'Amérique, quelque détroit qu'ils aient traversé, retrouveraient-ils leur virginité dès qu'un Blanc - terme raciste, d'ailleurs - trace, tape ou imprime des lettres sur une feuille de papier? Toutefois, l'étonnement dans les yeux des soldats, blancs de peau, n'est rien, comparé aux agissements, aux situations qui le provoquent : découper et arracher l'enveloppe des êtres vivants, celle des arbres, des animaux et des humains, la porter à sa ceinture, s'en couvrir ou s'y embarquer pour trancher la surface des eaux, n'est-ce pas un résumé de l'humanité? Son pouvoir d'invention trouve sa source, de façon violente, dans l'univers qui l'entoure. C'est lutter contre l'angoisse d'avoir vécu sans le savoir neuf lunes dans le ventre de sa mère. La peau des autres, ils l'arrachent parce que la vie les a forcés à se cacher dans celle des autres pour naître et survivre.

- Ils n'arrachent que les cheveux, pense le plus jeune des soldats à qui on a parlé des Iroquois et des menaces qu'ils font peser, depuis plus de cinquante ans, au moins depuis les années 30, sur les sentiers des chasseurs, qu'ils soient des peaux-blanches ou des peaux-rouges.

- Non. Sous le tranchant aiguisé de la pierre, la peau du crâne vient avec les cheveux. Pour des hommes à la peau lisse, les cheveux ne sont que le panache du trophée. L'honneur lui-même est d'avoir arraché le cuir sanguinolent qui recouvrait ce qui doit rester caché. Si la faiblesse de l'ennemi t'en offre l'occasion, pourquoi ne pas regarder ce qui se trouve sous la peau de leur crâne ?

Au moment où, entre les lignes du texte, les bonnes âmes me bondissent à la gorge, prêtes à tuer pour défendre l'innocence de leurs paradis sauvages, le canot des Algonquins est re-gommé, remis à neuf ou *recommodé* comme on l'écrit parfois en Canada, au XVIIe siècle.

Mais nous devons assister à la messe. Personne ne s'étonne qu'on déballe les vases sacrés sur une roche. Rien d'incongru à ce que le jésuite revête en plein vent de riches vêtements, sortis avec précaution d'un coffret et dépliés de façon presque liturgique par le plus jeune soldat, encore lui, le plus mignon ou le plus humble, qui en a la garde durant les campements, les portages, les aléas de la navigation. Le pauvre respire mieux chaque fois qu'il réussit à sauver des eaux les hardes saintes du missionnaire, cet amict amidonné, ce triangle ou rectangle de toile fine que le père Silvy dépose sur ses épaules de bûcheron-canoteur, avant de se revêtir de l'aube immaculée, robe de pardon et de purification, ceinte du cordon en fil de soie, avant d'être ornée du manipule et de l'étole, pour enfin être parachevée par la chasuble émeraude.

Que signifient ces tissus qui recouvrent en partie le corps et toute la robe noire d'un Blanc quand il s'agenouille, élève les mains, se courbe, se touche le front, la poitrine et les épaules avec la main droite, tout en découvrant des plats, des écuelles plus brillantes que les pierres des colliers ou la graisse d'animal appliquée sur la peau dorée d'un dos aimé, ou ses cuisses ou sa poitrine ? Et c'est pour y verser de l'eau-de-vie ou en sortir des petits morceaux ronds qui contiennent, dit le livre noir, la chair et le sang de leur supplicié sur un poteau croisé par un autre où ils lui ont tendu et cloué les mains au lieu de les attacher dans son dos ou le long du corps. Une chair et un sang qui ne sentent rien, qui ne tombent pas en charpie, ni à flot, ni sous la forme de gouttes rouges dans l'esprit d'un Algonquin qui n'a pas voulu que la robe noire lui fasse couler de l'eau sur le front, comme si l'eau qui traverse les forêts et inonde la terre pour y loger les poissons, lui assurerait l'abondance chez les morts qu'il ne voit que la nuit sous ses paupières, ou lui procurerait une abondance de chairs à chasser, de chairs à pêcher, de chairs à tuer avec des pointes de flèche, des balles d'armes à feu, dans les couleurs et les *mataouages*, dans les cris de guerre à l'aube, au milieu du brouillard au-dessus des marais...

Ce même Algonquin qui refuse toujours le baptême, prend plutôt plaisir en compagnie d'un Canadien, au bord de l'Outaouais, à faire rouler un baril de poudre du haut d'une roche qui forme comme un talus au bord de la rivière. C'est à qui le fera rouler le plus droit possible vers l'autre qui doit reprendre à la dernière seconde, avant qu'il ne tombe à l'eau, avec agilité, précision et, pourquoi pas? avec le plus de prestance possible, ce poids de cinquante livres qui lui roule dessus. Le bruit du courant arrive presque à couvrir le roulement des douves de bois et des cercles de fer

contre la pierre et tout à coup - nous attendions ce moment - le tonneau vire de bord, sans crier gare, et de guingois semble accélérer tout en déboulant sur d'autres roches vers la grève et vers un feu où le cuisinier fait réchauffer des morceaux de lard - comment se réveillent, sans café, les soldats et les miliciens volontaires, le matin, au XVIIe siècle ? -, un feu où brûlent encore deux bûches de bois franc, un feu où s'arrête le baril de poudre. Les deux hommes connaissent mieux que nous les propriétés de la poudre au contact d'un brasier, si improvisé soit-il, et il n'y a que des douelles en bois, plates et arrondies, entre les deux; la mince cloison est déjà léchée par la flamme... Le Canadien et l'Algonguin se précipitent, n'écoulant que leur courage ou le plus simple des désirs, se faire pardonner leur inconscience; on ne sait plus qui prend du bout des doigts, plutôt qu'à pleines mains, et encore moins à bras-le-corps, le combustible incongru et le lance qui dira à l'Outaouais qui dira dans la rivière des Algonquins, mais en touchant l'eau, le baril siffle et éclate.

C'est au *Gloria in excelsis Deo* que l'explosion suspend le temps et atterre les deux drôles qui au lieu d'assister à la sainte messe étaient restés ensemble pour avoir du bon temps.

...Le matin comme on commençait la messe le feu prist a un baril de poudre de 50 L. qui ne blessa personne; les eaux grossirent de plus de trois pieds. C'est ainsi que de Troyes décrit l'incident. Pensait-on que j'aurais paraphrasé sa relation, plagié son oeuvre, sans y mettre de la chair et du sang ? La détonation éclata comme un tonnerre d'autant plus terrible qu'aucun nuage ne le laissait présager. Elle a grondé d'un seul coup, à hauteur d'homme, et s'est répercutée sur les falaises, sur les promontoires rocheux et sur les eaux encaissées entre les rives. Elle est à l'ordre du jour

de tous les conciliabules, à la distribution d'alcool et au repas du soir où l'on mange les poissons qu'on a pêchés, avec les morceaux de ceux qu'on a retrouvés déchiquetés à la surface de l'eau et qu'on a fait bouillir avec le maïs.

À l'ordre du même soir, le commandant convoque son lieutenant en second, le chef de l'arrière-garde, Pierre Le Moyne. Il veut encore discuter du cas Lamiot; aujourd'hui, c'est le 2 mai, et on ne l'a pas revu depuis le 29 avril; il aurait passé trois nuits à la belle étoile, et sous la pluie. Hier, ils s'étaient donné vingt-quatre heures avant de repartir sans lui.

De Troyes a bu un peu plus que d'habitude. Il ne laissait pas d'une semelle Saint-Germain et ses Algonquins: il voulait tout savoir sur le lac Témiscamingue, les rapides à franchir, les Iroquois qu'ils auraient rencontrés, et surtout il les regardait, les écoutait se parler entre eux, avant de dire des mots brefs en français ou demander à Saint-Germain de traduire. Il leur offrait des rasades d'alcool pour en savoir plus, leur tirer les vers du nez. Et qui sait ? Il boit peut-être de ce tord-boyaux pour commencer à comprendre aussi bien que les jésuites cette drôle de langue que les Algonquins parlent comme si le français était inutile...

Il propose à d'Iberville de fumer une pipe devant la tente, mais le sous-lieutenant ne fume pas, ce qu'il n'avait jamais remarqué. Il abandonne l'idée; il ne doit pas aimer fumer seul. Ils restent là, tous les deux, debout, sans bouger.

- Alors, Lamiot ?

- J'aimerais qu'on l'attende, répond d'Iberville.

- Hier soir, vous disiez qu'une journée de plus, et ce serait peine perdue de penser le retrouver.

- Mais ce que vous ne savez pas, et que j'aurais peut-être dû vous dire, c'est qu'il nous manque un canot... Il est parti en canot.

De Troyes s'étonne d'apprendre si tard un événement de cette gravité. Qui a pris la décision de le laisser dans l'ignorance ? D'Iberville reconnaît que c'est lui.

- Et pourquoi vous avez tardé à me prévenir, monsieur Le Moyne?

Et il passe sous sa tente; son valet en sort aussitôt; une lampe est allumée au chevet du lit de camp. Le chevalier s'assoit sur un coffre plus étroit que large et laisse d'Iberville debout, la tête dans l'ombre, frôlant le sommet de la toile. Le Canadien, après quelques secondes, a l'air de vouloir ressortir, mais il s'arrête entre les pans rabattus de l'entrée. Il se détache à peine sur le ciel noir sans nuage; c'est la nouvelle lune; on distingue des étoiles. Il se retourne un peu et il explique qu'il craignait de provoquer des dissensions en ébruitant l'affaire. Le soir où ses deux frères et lui l'ont appris, ils ont cru qu'ils reverraient Lamiot le lendemain, tout content de rapporter la viande d'un orignal ou d'un chevreuil; il l'aurait suivi dans la forêt, au crépuscule et même durant la nuit...

- Il est comme ça, Lamiot. Il ne dit jamais où il va. Il ne veut pas conquérir l'Amérique; il se contente d'un chevreuil. Mais il revient toujours.

- Aller à la chasse, en pleine nuit, en canot...

Le commandant en chef a dit cela sous un mode dubitatif, en détachant bien les mots.

- Oui, c'est étrange. Mais il est comme ça.

- Je ne vous crois pas, Le Moyne.

- Vous avez raison de ne pas me croire, monsieur de Troyes. Nous pensions, mes frères et moi, qu'il était parti comme ça, en canot, après le souper, à l'aventure. Nous étions dans l'erreur. Le lendemain matin, pas de Lamiot, ni le lendemain midi.

- Ni de canot...

- Ni de canot, répète d'Iberville, comme si cela allait de soi.

- De quel jour parlez-vous ?

- Du matin où vous avez laissé trois canots pour l'attendre. C'était avant-hier.

- Quand je vous ai parlé hier soir de Lamiot, cela faisait deux jours que vous le saviez parti avec un canot, et vous ne m'en avez rien dit. Vous avez attendu jusqu'à ce soir, trois jours après, pour m'en parler, insiste de Troyes dans la lumière tremblotante de sa lampe. Voulez-vous m'en donner la raison, monsieur Le Moyne ?

D'Iberville est assis sur ses talons, les bras croisés sur les genoux.

- Si je vous disais, monsieur de Troyes, qu'un des guides...

- Lequel ?

- Je ne peux pas vous dire son nom. Je préfère en prendre la responsabilité.

Un silence.

- Continuez.

- Il est venu me voir après que les hommes ont planté le **mai** devant nos tentes. Il m'a dit que c'était sa faute si Lamiot ne réapparaissait pas, qu'il l'avait mal renseigné durant le portage du Vieux Fort.

- Le portage du Fort ? Mais c'est avant celui de la Montagne, bien avant! Ça, c'est deux jours avant qu'on ait portagé la chute du Grand

Calumet..., et presque trois jours avant que j'apprenne qu'on ne savait plus où il était.

De Troyes commence à être furieux. D'Iberville se replie dans les détails, les dates, les points cardinaux; oui, le Vieux Fort, ce serait la journée du 27 avril, et ce serait le 29 qu'on a averti le commandant, ce qui ferait deux jours après, et non trois jours...

De Troyes veut l'interrompre, mais d'Iberville s'est remis debout et il est en train de raconter le portage où Lamiot est parti avant tout le monde, de bon matin. (Il veut gagner du temps, ce qui ennuie le lecteur.) Il a pris vers l'ouest et se serait retrouvé dans le lac du Rocher Fendu - un nom que les chasseurs et coureurs de bois connaissent -, et ce lac donne sur l'autre bras de la rivière, celui qui contourne l'île du Calumet par la gauche, du côté ouest...

De Troyes se lève.

- Je ne vous suis pas trop, mais il ne sert à rien de nous en faire, non ? Nous l'attendrons au nord de l'île. S'il y arrive par la gauche, nous, qui passons par la droite, nous finirons par le rencontrer, non ?

Et il se rassoit à l'autre bout du coffre.

Monsieur d'Iberville a une autre vision des choses, parce que d'après le guide, Lamiot a rebroussé chemin; ce n'est pas possible qu'il fasse autrement. Ce n'est pas pour rien que les Canadiens, comme les Sauvages, passent tous à l'est de l'île. Il se peut aussi que Lamiot ait perdu du temps dans une assez grande baie où se déversent les rapides que la troupe a évités deux jours avant, en faisant les portages du Vieux Fort et de la Montagne...

Le chevalier, la tête dans les mains, commençait à tourner en rond dans sa tente, quand il éclate de rire. Pas un grand rire, ce dont le chevalier de Troyes serait incapable, mais tout de même un rire joyeux, sinon communicatif, qui éclate sous la tente du commandant en chef de l'expédition vers la baie d'Hudson.

- Un Canadien! Se tromper de portage! Les Sauvages se trompent, les Français se trompent, les Européens se trompent d'Inde, de Chine ou de Japon, mais un Canadien, monsieur d'Iberville, vous le savez bien, ne se trompe pas de portage ni de bras de rivière. C'est impossible!

Le sous-lieutenant préfère jouer l'innocent. Cette réputation est surfaite; il leur arrive de se tromper de rivière, et aussi de portage; cette distraction n'est pas si étonnante quand on connaît Lamiot; il a pu trouver à ce lac ou à cette baie des charmes nouveaux, inconnus, qui ont pu comme attirer, aimanter sa pagaie, sans même qu'il s'en rende compte.

- Vous moquez-vous ? devrait demander, indigné, le commandant en chef, mais il a la tête ailleurs, dirait-on.

Il prête l'oreille. Les Algonquins jouent du tam-tam au bord de l'eau. Du tam-tam de nuit. Des battements de coeur au bord de leur rivière. De Troyes préfère sans doute passer à autre chose, et décide de s'en tenir à son embarras devant Lamiot et le canot disparu.

- Que faire, en effet, devant des pagaies aimantées par des sorciers, monsieur d'Iberville ?

Il prend son temps pour répondre. Il faut s'en remettre au bon jugement de Lamiot et à son sens de l'orientation... Durant le portage du Vieux Fort, il a coupé trop tôt vers l'ouest. Il verra bien qu'il est tout fin seul sur la rivière. Il n'est pas fou... Son canot n'a pas les ailes d'un oiseau

ni les sabots d'un cheval pour semer en si peu de temps les trente-quatre autres.

- Vous espérez donc, enchaîne avec impatience le chevalier, qu'il redescende un peu sa rivière ou sa baie enchantée, retrouve le bon portage et nous apporte la bonne nouvelle de son beau retour à la raison, ici, sur les rives du bon bras de la bonne rivière.

Je crois que d'Iberville sourit.

- C'est la grâce que je vous souhaite, monsieur de Troyes, car dans son canot il y a des vivres, et aussi un baril de poudre et des balles, des pics, des pioches dans...

- Dans son canot, oui, le coupe de Troyes.

Son ombre bouge sur la toile derrière et au-dessus de lui.

- Mais pourquoi était-il seul dans ce canot ?

- Ah! ça, c'est la manie des Canadiens. Ils préfèrent être seuls pour monter les rapides, reconnaît avec plaisir le fils Le Moyne.

- Comme de percher tout seul, pour la galerie, ajoute le Français avec une voix amusée.

- Il leur arrive aussi de traîner leur canot, de l'eau jusqu'au cou, réplique le natif, un peu plus grinçant.

- Cela, ils le font dans des bouts de rivières où personne ne les regarde. Ils s'en vantent moins, dit le chevalier d'un ton sans réplique en éteignant la lampe, à moins que ce ne soit un coup de vent.

Et avec une certaine amertume, celle de l'officier isolé au milieu de l'Amérique, il avoue qu'il ne peut faire confiance à personne. D'Iberville fait alors une remarque déférente, mais qui pourrait s'avérer étrange.

- Vous avez la confiance du gouverneur et celle du roi.

- Denonville est dans son hôtel à Québec et le roi, à deux ou trois mois d'ici.

- Vous avez été choisi par eux.

Le chevalier de Troyes le coupe.

- Vous parlez la bouche pleine, d'Iberville.

Pierre Le Moyne semble interloqué. Même le tam-tam s'est arrêté.

Aucun pic-bois pour prendre le relais. C'est la nuit.

- Mais je ne mange pas... Je...

- Le ventre plein, si vous préférez.

D'Iberville fait alors une autre remarque, moins étrange que naïve. Il est inquiet de sa renommée.

- Vous croyez que j'ai la confiance du gouverneur, la confiance du roi ?

Le commandant se lève brusquement, excédé. Il s'approche du sous-lieutenant qui lui aussi s'est relevé, mais de façon presque craintive, comme s'il avait perdu en un instant ses chances de servir l'État et de plaire au roi.

- Vous ne savez pas, vous, les Canadiens, vous, les percheurs de rapides, les marchands de fourrure, vous ne savez pas ce que c'est, de ne jamais savoir si vous nous mentez ou si...

Il s'arrête, la gorge nouée, et reprend:

- ...j'allais dire, si vous nous aimez. Nous serions déjà heureux d'apprendre que vous faites confiance quelquefois, à nous, les officiers, qui représentons ce roi dont vous avez toujours le nom à la bouche.

Et l'adorable jeune homme que Pierre Le Moyne d'Iberville est encore à vingt-quatre ans, croit avoir compris quelque chose.

- C'est pour ça que j'aurais la bouche ou le ventre pleins?

La réponse se fait attendre.

Le hurlement d'un loup, au loin.

- Je ne vous parlerais pas ainsi sur le pont d'un navire de ligne ou dans les quartiers des officiers à La Rochelle, dit presque à regret Pierre de Troyes.

- Je ne parle pas comme un officier devrait le faire, s'inquiète Pierre Le Moyne ?

- Je ne parle pas toujours de vous. Je parlais de moi. Il y a des choses que nous disons, ici, en forêt ou au Canada, comme vous voudrez, et, tout à coup, nous sommes étonnés de les avoir dites.

- Comme d'avoir dit que j'avais la bouche pleine, redemande d'Iberville, qui décidément s'acharne.

- Non, répond le chevalier avec impatience. J'ai parlé d'une certaine méfiance entre nous. Un officier du roi ne doit pas mendier la confiance. Et vous, d'Iberville, vous êtes plein, vous débordez de la confiance que vos hommes vous manifestent.

- Ce sont vos hommes.

- Ne jouons pas sur les mots, Le Moyne. Les Français m'obéissent parce que je suis leur officier, et les Canadiens le font quand vous manifestez votre accord ou quand c'est à leur avantage, et au vôtre. Ce sont vos hommes, d'Iberville. Et moi, je ne peux faire confiance à personne.

Ils sont assis sur des copeaux autour d'une souche, celle d'un arbre qui a servi à planter le **mai**. Et d'Iberville pose une question qui ne peut pas ne

pas lui attacher le coeur de cet homme en mal de confiance, en pleine forêt.

- Pourquoi m'en parlez-vous, si vous ne me faites pas confiance ?

De Troyes perd aussitôt sa réserve et, la nuit aidant, proteste de l'entière confiance qu'il met en lui et ses deux frères, comme en Gédéon de Catalogne, dit Laliberté, le cartographe. Il y en a d'autres, bien entendu; mais surtout lui, Pierre Le Moyne qui, avec le père Silvy, a un crédit extrême auprès des Canadiens.

- L'autre jour, sur les glaces, c'est vous qui avez raisonné Lamiot. Il vous respecte, non ?

D'Iberville ne peut le nier, mais le respect de Lamiot a ses limites.

- Je pense qu'il craint de rentrer.

De Troyes s'agite, se lève, se rassoit.

- Pensez-vous qu'il serait pas si loin, craintif, honteux de s'être égaré ?

- Je ne sais pas, mais...

- Il reviendrait s'il était sûr de pouvoir vous parler, à vous, affirme le commandant.

Comme si Lamiot se cachait derrière un arbre, attendant d'être seul avec d'Iberville pour lui demander de plaider en sa faveur. Alors, le chef de l'arrière-garde soupçonne et énonce aussitôt l'ordre qu'allait lui donner son commandant.

- Demain matin, je resterai ici.

Les deux hommes se sont compris, mais se méfient encore; ils ne veulent pas être aveuglés par un trop-plein de confiance.

- Pour l'attendre ? demande Pierre de Troyes.

- Oui.

- Combien de temps pensez-vous devoir l'attendre ?

- Au moins encore deux jours.

- Quand nous rejoindrez-vous ?

Pierre Le Moyne répond aussitôt.

- Après les deux jours passés ici, je pense faire en trois jours la distance que le détachement aura faite en cinq.

- Donc, nous vous revoyons dans cinq jours, avant le coucher du soleil.

Et qui voulez-vous garder avec vous ?

D'Iberville hésite.

- Il serait préférable que je reste seul.

- En plein bois ?

L'homme qui a passé sa jeunesse à la lisière du bois ou à courir la forêt se met à rire.

- N'oubliez pas que je suis un peu Sauvage.

- Ah! ces Canadiens, de dire de Troyes. Pour dire quelque chose.

Aurions-nous cru qu'ils se parleraient si longtemps? Pourvu que Thomas Savage n'ait pas perdu patience! Mais ce n'est pas encore fini.

- Monsieur d'Iberville!

Le commandant est debout.

- Mon commandant ?

- Il ne vous est pas venu à l'esprit que Lamiot...

- Oui ?

- Enfin... Qu'il se serait noyé ?

- Jamais!

D'Iberville s'éloignait, mais il revient pour dire que même s'il était mort, il faut l'attendre encore quelques jours... Personne ne dirait qu'ils n'ont rien fait.

Le lendemain matin.

Tout le monde a décampé (*De Troyes écrit une ou deux fois escampé, cf. entre autres, poudre d'escampette*). Le détachement, vers l'ouest, par les méandres et les boucles de l'Outaouais, et les Algonquins du Témiscamingue, vers Ville-Marie. Il reste un baril vide qui devait contenir un trente kilos de farine. Un seul des trois **mais** est encore debout. Il oscille, au vent. La journée s'annonce ensoleillée et bientôt, plus une branche ne bougera dans l'air froid du 3 mai 1686.

D'Iberville ramasse le minot vide, fait éclater les cerceaux de fer sur une pierre, en retire les douves qu'il range près des cendres d'un feu éteint, et laisse entier le fonds du tonneau. Il s'assoit par terre, croise les jambes et le met sur ses genoux. Il y écrit avec un charbon de bois FASONS LA PA et va le placer au pied du **mai** qui a résisté. Il recule de quelques pas; il observe les trois mots. Il retourne chercher le charbon et noircit le A de FASONS pour écrire au-dessus, la lettre E : F^EASONS
LA PA.

Il disparaît un moment sous sa tente et en ressort sans le capot bleu qu'il portait; il a une sorte de veste grise sans manche sur une chemise blanche défraîchie. Il s'approche d'un canot renversé sur la grève, le soulève d'un côté et en un tournemain, nous le savons, le place sur ses épaules. Il traverse le camp déserté et, non loin après l'emplacement du corps de garde, il l'appuie de biais contre le tronc d'un arbre, derrière des

tiges séchées de framboisiers qui le cachent à la vue. Il retourne à la rivière et transporte dans sa tente les ballots et les barils qui étaient sous le canot.

Le dernier paquet en lieu sûr, il revient avec une hache et nous le suivons en forêt.

Il s'arrête de temps en temps devant des arbres effilés au tronc plutôt petit, les touche, empoigne une de leurs branches, la courbe, la relâche et regarde comment elle se redresse. Celles de deux arbres se brisent; la branche du troisième reste de guingois, comme hésitant entre la mort et la vie. Il choisit cet arbre, se retrouse les manches, et commence à l'abattre. En quelques coups de hache il est abattu : c'était un cèdre.

Pourquoi couper un arbre si jeune ? De l'autre côté des plaques de neige, il y en a d'autres avec un tronc plus gros, qui lui donneraient un bâti plus fort, plus solide pour son canot d'écorce, non ? Et pourquoi un canot ? Il en a déjà un. À moins qu'il veuille s'en construire un plus beau ? La veille, il a parlé avec les Algonquins, que l'on dit les maîtres de l'écorce; ils ont pu s'échanger des secrets de fabrication qu'il est pressé de vérifier. Et il n'est pas homme à passer deux jours à attendre Lamiot au bord de leur rivière à ne rien faire; et s'il n'a pas le temps de le terminer, il pourra le cacher dans une grotte ou sous des branchages, comme celui qu'un guide a réparé, à la rivière du Lièvre, et le reprendre au retour de l'expédition.

Ses coups de hache n'ont pas suffi : il en faut cinq ou six autres pour détacher complètement le cèdre de la souche. Il commence à l'ébrancher et comme personne n'a le coeur de détailler, mot à mot, le manège de la hache, de branche en branche, autour du tronc, on le devance sur le sentier

du retour en fredonnant la chanson que les pères apprennent encore à leurs enfants...

De branche en branche

La voilà, la jolie branche

Branchi, branchi, branchons!

La voilà, la jolie branche, ô gué!

La voilà, la jolie branche...

Mais le fond du minot de farine est disparu... A-t-on emporté le canot ? Non, il est là, dans l'ombre, sous sa cache. Et dans la tente, tout semble en ordre. Le **mai** ne bouge plus; le vent est tombé. Seules, les eaux de la rivière coulent; quelquefois elles bouillonnent; elles ne murmurent pas; c'est un bourdonnement continu; des battements de pieds, par milliers, qui frappent la terre d'un seul coup; leur écho se poursuit comme le bruit d'un ouragan incessant sous la forêt. Elles disent leur disparition. Emportées qu'elles sont, elles ne peuvent s'arrêter.

Pierre Le Moyne d'Iberville survient, là, derrière nous, avec le tronc du cèdre ébranché et sa hache. Il remarque à peine la disparition de son message, retransverse le camp et s'arrête en amont sous de grands pins. Là où la lumière est quelquefois verte ou rouge à moins que le soleil n'aveugle le regard à travers un bouquet de branches, pareil à un énorme hérisson qui déploierait ses épines contre le ciel. Là où le sol, couvert d'aiguilles rousses, épouse le cuir du mocassin et repose le pied qui n'a plus à naviguer sur une terre pierreuse ou sur le roc.

Mais pourquoi là ? Loin du feu où il mettra à chauffer l'eau qui assouplira les lames de cèdre. Loin des cendres chaudes qui garderont le bois flexible. L'économie des gestes et des pas lui importerait moins que

de s'habituer à une forêt, en découvrir les usages, les animaux, les plantes, ou moins encore que de retrouver des couleurs, des lumières qu'il a entrevues, enfant, quand les arbres étaient éternels et qu'il avait tout son temps pour apprendre leurs secrets. Nous connaissons ce genre d'hommes qui, s'ils étaient des hêtres en Canada et qu'on les abattait à la hache, repousseraient sous l'écorce d'un chêne en France ou d'un olivier dans les sols arides de l'Espagne, de l'Italie ou de la Grèce. S'ils le pouvaient, et quelquefois ils le font, ils déplaceraient des territoires entiers pour les agencer à leur rythme, selon leurs humeurs, et ils en tiennent quelques-uns en réserve pour accommoder des passions dont ils ne savent rien sinon qu'elles forment avec la forêt un terreau qu'il leur faudra un jour brûler et araser pour y construire des châteaux, à moins qu'ils ne laissent la mer les inonder. D'ailleurs, faire succéder la mer et les châteaux, à la forêt, n'est pas étranger à d'Iberville qui deviendra châtelain près de La Rochelle et sera victorieux à la course, avec ses voiliers, contre les galions anglais. Comme les dieux d'Homère, et nous savons la suite.

Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros (...) pour l'achèvement du dessein de Zeus (Iliade, 1-10)².

Chante, déesse, la colère de l'Amérique, la fille de l'Europe et de l'Asie; détestable colère, qui aux Canadiens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à la forêt, à la mer et aux châteaux tant d'âmes fières de héros (...) pour l'achèvement du dessein de...

Quand on ne croit ni à Zeus ni à Dieu, quelle volonté s'achève ce jour-là, le 3 mai 1686, sur les bords de ces eaux qui viennent et s'en vont où

seul, le sait le Manitou ? Peut-être celle, très obscure, d'une histoire en marche - même si les bons parlementaires anglais, fils des Lumières, ne se sont pas encore annoncés pour sauver le Canada des théocrates de Rome et de la France - mais sûrement la volonté d'une histoire qui n'aurait que faire des étapes franchies par Iberville durant la fabrication de son canot.

De toute façon, le manège de cet homme n'a rien de passionnant. Sans jamais s'arrêter pour manger un biscuit sec ou se faire du pain sous les cendres chaudes, il va et vient du bouquet de pins au feu qui couve, et du rivage jusqu'à la chaudière de bronze où l'eau qui bout a trop réduit. Vers les deux heures de l'après-midi ou vers les deux heures de *relevée* comme l'écrivent les notaires de l'époque, au moment où il revient dans la pinède avec deux lames de cèdres arrondies aux deux bouts en forme de carène, il découvre trois écorces de bouleau de trois à cinq mètres de long, qui gardent encore la forme du tronc qu'elles protégeaient. Entrouvertes, comme de larges et grandes lèvres, elles boivent l'air frais sous les pins.

Il les a sans doute aperçues de très loin, mais il ne manifeste aucune surprise. Il ne s'arrête pas pour les toucher, apprécier leur épaisseur, les soupeser ou les retourner. Il laisse les varangues qu'il apportait près des autres morceaux qu'il a tirés de la bille de cèdre : l'arbre a d'abord été fendu en deux dans sa longueur par un coin inséré à la base du tronc et frappé par le marteau de la hache jusqu'à ce que le fil de la blessure, comme une vibration, se prolonge dans le cœur et que s'arrachent l'un à l'autre les madriers ainsi créés comme par l'opération d'un saint manitou; et en découpant ces madriers, la même hache, avec ou sans le même coin, a créé quatre solives, a tiré de chacune, deux planches, elles-mêmes séparées en deux lattes, longues de presque trois mètres, à moins que l'une

ou l'autre des seize pièces de bois ne se soit brisée contre un noeud, au milieu d'une veine qui s'ouvrait.

Beaucoup de pièces, sans doute, pour un tronc de cèdre plutôt grêle, mais dans ces forêts encore bibliques, les arbres ne se comparent qu'aux cèdres du Liban, qui avaient de ces troncs fameux!

Avec une partie de ces matériaux, il passe la fin de l'après-midi à profiler, tailler, raboter et assembler le plat-bord du canot, le cadre de bois aux deux longs côtés qui, au centre, s'écartent sur une bonne distance et qui vont en s'arrondissant vers les deux bouts pour se rapprocher et enfin se rejoindre en pointes qui forment les étraves. Il ignore toujours les écorces qui bâillent à son côté, comme tombées du ciel à travers les branches. Des coups de vent les entraînent quelquefois; elles butent contre les pins, et le vent les ramène près de lui. L'étonnant, c'est qu'il n'ait pas à portée de main les racines pour lier les uns aux autres les morceaux de la charpente.

Le soir tombant, elles ne sont pas encore apparues. La magie n'opère pas toujours.

Il y a des épinettes blanches près de l'endroit où, ce matin, il a dissimulé son canot. Il s'y rendra pour en déterrer les racines, et il pourra dire qu'en une seule journée il a terminé le bâti de son embarcation, quand deux jours nous auraient déjà paru relever de l'exploit.

Il s'approche, passe devant sa tente et s'arrête. Il regarde la rivière, lève la tête vers le ciel où se découvre, à l'ouest, comme une grande plage vert d'eau. Ce sera la nuit dans quelques minutes. Il laisse tomber sa hache, se précipite sous la toile, revient nu-pieds, sans haut-de-chausses,

avec une sorte de flèche à la main, court vers l'eau, y descend jusqu'à mi-cuisses, se penche et lève lentement le dard...

Pierre Le Moyne d'Iberville a eu faim, soudain. De toute évidence, il veut tuer un poisson. À moins de faire surgir de l'onde quelque faune avec un brochet ou une truite à la gueule. Ou bien un canot, dirigé par le jeune fou, qui renverserait le sous-lieutenant et provoquerait une rixe mémorable entre le fils de Français et le Sauvage, tant dans l'eau que sur terre, jusqu'à la nuit tombée.

Il fait déjà noir. Et d'Iberville ne bouge pas dans les courants froids de l'Outaouais, le soir du 3 mai 1686. Il devrait savoir que la pêche au dard, la nuit, sans même une bougie, est peine perdue. Il remonte sur la rive et revient ranimer le feu en y jetant les dernières douves du baril.

Que mange-t-on, à la fin du XVIIe siècle, dans les arrières de l'arrière-garde d'une expédition vers la baie d'Hudson par voie d'eau à l'intérieur des terres, sans avoir pu envoyer en éclaireurs des chasseurs de gibier pour son ravitaillement et sans avoir pensé à poser des lignes dormantes ? Ce ne sera ni farine ni son de blé, mais des grains de blé d'Inde - c'est du maïs -, blancs comme du riz, qu'il mettra à bouillir et brassera jusqu'à ce qu'ils soient tendres.

À cette époque de l'année, les moustiques n'envahissent pas encore tout l'espace vital. Les grenouilles et les ouaouarons n'ont pas encore appris, dirait-on, à coasser, à *mugir* ou à *meugler* en chœur. À cette heure du jour, la corneille a cessé de croasser. L'air du soir ne contient que des effluves de neige disparue et s'élève à cœur perdu comme la sève qui monte dans les herbes, les tiges des fleurs, les fourrés, les aulnes et les arbres. L'eau de la rivière coule, et elle frappe la rive; elle ne résonne ni ne

sonne comme en plein jour; comme si ses entraves se déliaient à son passage nocturne; elle est seule à se faire entendre et son bruit se dilue dans la nuit; si parfois un autre son s'ajoute aux flots de la rivière, il devient si singulier qu'en brouillant l'écho uniforme et bouillonnant du passage des eaux, il s'amplifie et rivalise avec lui au point qu'au moment où d'Iberville arrête de remuer la sagamité et qu'il regarde, de l'autre côté du feu, il entend, et nous aussi, nager dans la rivière. Il voit, comme nous, surgir une ombre de l'eau et s'avancer un jeune homme qui tremble de tous ses membres. Il vient droit vers la flamme, la chaleur, la lumière, avec un filet à la main. Il s'arrête, toujours frissonnant, le tend au-dessus du chaudron, l'ouvre et en laisse sortir des poissons. Il tombe à genoux en frottant de façon frénétique, avec le filet emmêlé, ses épaules, sa poitrine, ses côtes. Le Moyne court à sa tente chercher une couverture dont il entoure Thomas Savage qu'il prend ou qu'il a déjà pris dans ses bras. Il le dépose sur le sol un moment et revient avec un capot bleu pour réchauffer les jambes et les pieds que ne couvrait pas la laine blanche. Il s'approche du feu, le ravive. Le corps continue à frissonner; le sous-lieutenant le regarde, indécis et même embêté, pendant qu'il plonge une main dans l'eau bouillante et en ressort la première fois deux poissons blancs et la deuxième une truite d'au moins deux kilos; ils sont déjà vidés; il remet son couteau dans sa ceinture. Il cherche quelque chose autour de lui, quelque chose qu'il indique en frappant de deux doigts tendus la paume de son autre main; il veut embrocher les poissons; il les a déjà déposés sur des roches plates près des flammes. Il va de l'autre côté du garçon; en passant, l'air distrait, il lui frotte un peu les genoux, puis les épaules. Il soulève un tas de branches de sapin: il ne trouve rien. Il voit bien que l'Indien, les

lèvres bleues, n'arrive pas à se réchauffer; il lui masse un peu plus longtemps les épaules, et le dos; l'autre se recroqueville contre lui en remontant ses genoux contre sa poitrine. Le capot bleu tombe à moitié dans le feu : d'Iberville, qui s'est accroupi, bondit, reprend son vêtement, l'enfile aussitôt en disant à Thomas de se lever, de bouger, danser, ne pas rester là comme un mort, comme un glaçon, en le trouvant sans doute plus que bizarre, assez fou pour pêcher nu, une nuit de mai, dans les eaux froides d'une rivière. Il est revenu au tas de sapin; il en sort deux branches; il les emprisonne dans sa main, les tire d'un coup sec et les chicots, les touffes d'aiguilles qui en restent, il les fourre dans le ventre des poissons blancs et les tend à celui qui les a pêchés et qui réussit à les prendre, à les approcher des braises sous la chaudière, mais les laisse tomber quand la couverture glisse sur son dos en le découvrant tout entier. Il n'a pas la présence d'esprit de la tirer à lui, sur ses épaules, autour de sa poitrine, de ses jambes; il reste là, frémissant, tanguant, hébété. Le Moyne est en train de mettre la truite sous la cendre; il ramasse une brassée de sapinage qu'il jette dans le feu; une autre et une autre, qu'il masse autour du foyer, tout en bousculant le malade, lui remettant la couverture sur les épaules, le dressant sur ses pieds.

Et ce sont des flammèches, des crépitements, une épaisse fumée grise et enfin de hautes flammes jaunes qui bougent, rougeoient, bleussent et réchauffent d'un coup la nuit et l'homme-enfant à qui Pierre d'Iberville, il était temps, fait boire des lampées d'alcool d'une gourde qu'il est allé chercher; il a aussi rapporté un haut-de-chausses que Thomas Savage le laisse lui enfiler et une chemise qui manque de se déchirer tellement ses bras sont raides, au bord de se disloquer. La chaleur éblouissante devient

insupportable : les deux hommes reculent. Pour lui mettre des chaussons de laine, Le Moyne le tire à lui et Thomas, encore enveloppé de la couverture qu'il ne lâche plus, s'assoit sur ses cuisses, entre ses bras.

- Je me fais penser à ma mère avec François..., mon frère, François, dit le fils de Charles Le Moyne, en souriant.

Savage ne dit rien. Sa tête retombe sur l'épaule de d'Iberville qui le redresse pour lui demander s'il a compris ce qu'il a dit. Il ne répond pas.

Les flammes ont perdu de leur intensité; il faut même rajouter des branches, des bûches pour garder cette chaleur qui ranime peu à peu le corps emmitouflé. D'Iberville, en attisant le feu sous le chaudron, découvre que les aloses sont en train de se carboniser, mais la truite est à point : la peau se détache en la touchant du doigt. Il gratte avec son couteau les poissons noircis, en retire l'arête et les découpe en morceaux qu'il tend un à un à son pourvoyeur inattendu. Il fait tomber le reste dans le gruau de blé d'Inde. Il retourne sous sa tente et en ressort avec des écuelles, des gobelets d'étain et des fourchettes à deux pics. Les filets de la truite, accompagnés d'un ou deux gobelets de sagamité, et les mêmes gobelets rincés à l'eau-de-vie, et pourquoi pas au rhum : les Le Moyne et l'oncle Le Ber ont de ces accointances, à La Rochelle, avec les marchands des îles du sud. Tout cela se mange et se boit par les nuits de mai, en forêt. De quoi délier la langue du sauvage Thomas et d'un d'Iberville étonné de s'être montré aussi maternel, à moins qu'il préfère l'oublier!

Il retire le chaudron du feu et lave sa vaisselle à la rivière. L'autre, qui n'a pas encore tout mangé, l'a suivi, la couverture sur les épaules ou sur les reins. Il va pour jeter à l'eau ce qui reste de la truite; d'Iberville l'arrête et dévore avec ses doigts la chair et la peau du filet de poisson. Et ils

frottent d'un peu de gravier ramassé sur la grève, et de sable qu'ils prennent au fond de l'eau, les plats d'étain qu'ils rincent dans le courant noir où se reflètent par moments quelques étincelles qui jaillissent du feu, là, derrière. L'Indien, qui semble bien le plus jeune des deux - nous lui donnerions à peine vingt ans -, ne voit pas que les coins de sa couverture vont de plus en plus carrément à la rivière et nous savons qui jette derrière lui les morceaux de métal, la lui arrache et en tord les bouts avec emphase, tellement le geste et le regard de monsieur le sous-lieutenant ont l'allure de ceux d'un père ou d'un grand-père impatienté... Jouerait-il plutôt au chef ou au commandant ? Mais non ! Il regrette sa souplesse naturelle et un désir presque naïf de fraternité, qu'il cache sous un cynisme de façade, une dureté de ton. Oui, oui, dirons-nous, cela remonte à de lointaines déceptions quand il était encore enfant et que son père, Charles, ou son frère aîné, l'autre Charles, ou tel jésuite, ou tel chef huron ou iroquois lui reprochaient des mots ou des attitudes qu'ils avaient déjà trouvés amusants ou charmants, ou quand on l'obligeait tout à coup, après des années de paradis, à faire ce qui lui répugnait.

Spéculation ? Peut-être. Mais s'il préfère rester seul à attendre un homme disparu depuis trois jours, ne serait-ce pas une façon d'*abrier*, de couvrir la désertion d'un engagé volontaire, pour protéger ses arrières chez les Canadiens ? Ce qui ne laisse pas présager une nature droite et sans blessure chez l'homme à qui de Troyes donne le titre d'officier, pour le temps de l'expédition.

Psychanalyse de pacotille ? Peut-être. Aucun lien de cause à effet entre l'affaire Lamiot et la couverture que Thomas laissait traîner dans l'eau. Je vous l'accorde. Et c'est alors qu'excédés par tant d'in vraisemblance, et

même s'il lui a remis la couverture sur les épaules, vous vous attendez à ce que le jeune homme, encore sous le coup d'un frisson que Le Moyne semble tenir pour une peccadille, sinon pour un non-lieu, jette à l'eau la vaisselle d'étain de cet officier nerveux qui a plus l'air d'un père de comédie que d'un Canadien de légende. Au contraire, Thomas se remet à la frotter de façon encore plus vigoureuse, comme s'il assumait une faute, s'enfonçait dans l'abnégation.

- Arrête!

Non. Il continue.

D'Iberville, retourné vers le feu ou vers sa tente avec l'assiette qu'il avait ramassée, revient de son pas de portageur de canot et cette fois, au lieu d'une pagaie mouillée, c'est un plat d'étain, où bien sûr la lumière des flammes se reflète en éclats soudains, qui se balance au bout de son bras. Il fonce contre cet enragé de *frotteux*.

Son élan est freiné quand le jeune homme tombe à genoux sur la rive et pleurant comme un enfant tape sur l'eau, sur ses cuisses, avec l'écuelle, avec le gobelet qu'il lance sur l'homme en capot bleu qui reste interdit, pendant que la moire jaune de la fumée, traversée de flammèches rougeâtres, monte contre la masse noire de la forêt, monte vers les étoiles et se répand autour des deux visages jusque sur la surface de la rivière.

D'Iberville fait deux ou trois pas, et s'assoit près de lui. Il rajuste la couverture de laine autour de son cou, de sa poitrine, et il met le bout de ses doigts puis toute sa main sur son épaule.

- À Paris, au théâtre, j'ai vu des hommes pleurer autour de moi en regardant ce qu'ils appellent une tragédie. C'était il y a trois ans. L'histoire

d'un fils d'empereur qu'un autre empereur, Néron, empoisonnait pour garder son trône... Tu sais, ses terres, son empire.

- Pourquoi vous me parlez en français? demande Thomas en essuyant ses larmes.

Celui qui a vu une tragédie, reste étonné. Et il se rappelle l'embâcle.

- Sur les glaces, avec les canots crevés, tu as dit mon nom comme si tu savais le français. Et... quand je t'ai vu pleurer, j'ai su que tu n'étais pas un fils de la rivière.

- Je pourrais être anglais, hollandais, venir des Pays-Bas...

- De London, de Manhatte ou d'Amsterdam ? demande en riant d'Iberville.

- Non, répond-il avec un grand sérieux, en resserrant la couverture autour de lui. Là d'où je viens et là où je vais, c'est la forêt. C'est aussi les chapelles de bois, les longues-maisons. C'est fuir durant la nuit.

Quelquefois, il a un accent du nord de l'Europe, comme dans chapelles qu'il prononce *tchapelles*. Il ajoute qu'il est Thomas, qu'il vient de nulle part ou d'ailleurs.

- Dis-moi encore ton nom...

- Thomas.

- Thomas... ?

- Savage.

Il se relève et s'approche un peu de Pierre qui s'est aussi mis debout; il lève les bras comme pour donner ou recevoir l'accolade mais, en militaire, Le Moyne lui fait, sans chapeau, une révérence moqueuse comme s'il en avait un à la main. Il baisse les bras, se détourne et ramasse la fourchette qui allait être emportée par le courant; il remonte la rive pour

reprenre; son gobelet, son écuelle et le plat que d'Iberville allait, tout à l'heure, lui lancer à la figure ou lui tordre sur la tête. À la faveur du feu, il repère l'autre gobelet et l'autre fourchette éparpillés dans l'herbe noire. Quand il les a tous empilés dans ses mains, il attend, têtue, que d'Iberville lui dise quoi faire.

La rivière coule toujours. Lamiot n'est toujours pas revenu et en amont, un peu plus loin, sous un bouquet de pins qui embaument jusqu'ici, des varangues de canot, démembrées, attendent rangées à côté d'un plat-bord assemblé.

Ils se regardent; ils se jaugent et se détestent, sans doute. Mais d'Iberville a mangé de la truite. Quelqu'un lui a apporté, en plein midi, trois des plus belles écorces de bouleau que de mémoire d'homme et de femme nous ayons jamais vues. Sans aller jusqu'à faire la cour à un jeune homme *bien fait*, il pourrait le laisser un peu jouer dans sa cour. Jeu de mots facile, mais jouer au souverain est à la mode au XVIIe siècle, autant chez les rois que chez leurs sujets. C'est dans l'air du temps. On forme une cour autour de soi et on se rend des hommages réciproques dans l'espoir de se voir, de cour en cour, offrir l'ultime hommage d'être vu à la cour de nous savons qui. Et Thomas S. n'est plus nu; il n'a plus froid. Il a mangé ses poissons fourrés aux aiguilles de sapin, avec de belles flambées de leurs branches, et somme toute, cela ne manquait pas d'allure.

Il a dit qu'il fuyait, la nuit. Se serait-il jeté pour rien dans la rivière avec les poissons de la bonne nouvelle ? Voudrait-il repartir et fuir encore parce qu'un homme qui l'intrigue, l'a dépouillé d'une couverture qui s'en allait à vau-l'eau ? Et cette étoffe de laine, il la porte sur une chemise et un

des hauts-de-chausses de ce grand seigneur qui fait des colères de théâtre. Ajoutons qu'il aime aussi porter sa croix...

- Je peux dormir près du feu ?

Le Moyne manifeste ou simule l'indifférence. Au bord de la grève, il se laisse tomber sur les mains et, la tête au-dessus de l'eau, il en lape des gorgées comme le font les tigres et les lions de la mer de l'ouest qui est là, quelque part, au large des mers de Chine et du Japon. Elle s'ouvre au bout d'un passage qui le nargue; elle s'ouvre non loin d'ici, derrière un cap rocheux; elle s'ouvre là-bas, à l'horizon, au milieu d'un rideau d'arbres. Elle est source de toutes les richesses et de tous les savoirs, par-dessus les odeurs d'épices et les chatoiements des soieries, et chacun et chacune nous en rêvons avec lui, comme avec les explorateurs et les aventuriers du Canada, de France et d'Angleterre.

Le jeune homme de pays inconnu, lui, ne bouge pas. Son hôte, ragaillard et débarbouillé, ramasse les gobelets, lui dit de rapporter le reste de la vaisselle près de la tente et d'attiser le feu. Il sera là, tout à l'heure.

Il se rend à son canot, y fourrage de façon nerveuse et revient avec un capot de marin à capuchon et, on n'en croit pas ses yeux, une bouteille en verre ambré, épais, brillant comme du métal au-dessus des flammes. Il donne la cape à Thomas qui se l'attache autour du cou et la referme contre lui. Pierre, qui a repris sa couverture, s'en entoure les épaules, verse de l'alcool dans les deux timbales et lève la sienne en trinquant à la baie du Nord, à la mer de l'Ouest. Savage ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais sourit et vide sa timbale. Puis, en la tendant à d'Iberville et hésitant sur les mots, il croit savoir ce qu'il a bu.

- C'est du *ol'dutch rye*...

- Non. C'est du rhum, réplique l'échanson qui ignore le gobelet tendu et rebouche la bouteille.

- Je sais. Mais c'est comme du...

- Plus tard, le coupe le maître des lieux. Tout à l'heure.

- C'est du bon, commente Thomas, les yeux un peu plus brillants, en rentrant son bras, et le gobelet vide, sous le capot à capuchon.

D'Iberville s'est assis de l'autre côté du feu, presque vis-à-vis Savage. Il s'enveloppe les jambes de la couverture de laine, tique sur les pans mouillés et retire les manches du capot bleu qu'il portait depuis le début, et le remet sur ses épaules. Il regarde le ciel, un moment, puis les bras sur ses genoux relevés contre lui, il ne demande pas à ce garçon aux airs d'enfant si c'est lui qui est parti avec le fond de tonneau où il avait écrit FESONS LA PA, ni si c'est lui qui a découpé et apporté les écorces de bouleau, ni pourquoi il a plongé dans l'eau glacée pour lui donner du poisson, ni d'où il vient, ni pourquoi il le suit, ni s'il vit avec une femme d'une tribu. Il lui demande si son père est marin.

Un pique-bois commence alors son manège : la clarté du feu a pu le réveiller. Mais au jugé du son que donne le bois de l'arbre piqué par son bec, il s'attaque - on le jurerait - à un orme plutôt qu'à un tremble ou à un érable, tandis que Thomas, dans sa cape de marin, pique de la tête. Il dort. Le gobelet tombe de sa main et roule dans la cendre qui borde le brasier. Le Moyne le ramasse, le range à côté du sien, avec la bouteille. Il *rapaille* les quelques rameaux de sapin qu'il n'avait pas encore jetés au feu, les dispose près du dormeur, qu'il couvre de la laine blanche et, quand tout est prêt, celui qui dort se glisse et s'allonge sur ce lit de sapinage comme s'il

rêvait et celui qui veille - cette nuit, il ne couchera pas sur la litière qu'il avait prévue pour lui - ravive un peu le feu, de façon machinale, et rentre sous sa tente.

Il a oublié la bouteille de rhum et les gobelets. Il les reprend et, à mi-chemin, retourne à la rivière, met les timbales dans le creux de son coude, colle le bras contre sa poitrine, et débouche le rhum. Il remplit les deux, qu'il tient maintenant d'une seule main. Il boit une gorgée dans l'une, une gorgée dans l'autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait siroté tout l'alcool qu'il s'était versé, à lui et sans doute à quelque manitou ou fantôme qui habitait son esprit. Le pique-bois s'est tu.

Et il se jette encore sur les mains pour boire à l'eau de la rivière. Quand il rince les gobelets, il se prend à imiter le garçon et à les frotter comme un enragé. Il part d'un grand éclat de rire. Nous entendons un craquement de branches de sapin et, dans le silence, s'enfle le bruit du courant. Comme si de hautes falaises se glissaient dans la nuit et nous coupaient Thomas, Pierre et nous, du reste du monde.

Près du feu éteint, sur la litière de branches, des vêtements sont pliés et forment un carré presque parfait. Aucune autre trace de Thomas Savage, au matin du 4 mai 1686.

Une brume épaisse s'est insinuée partout, autour des cendres, entre les branches, sous les arbres et sur la grève étroite que borde comme une coulée d'encre une frange d'eau noire.

Une ouate grise s'ouvre là, ici, devant nous, et se referme aussitôt. Nous la devinons sur nos épaules, autour de nos reins, contre nos jambes; elle s'enroule autour de nos chevilles; elle frôle nos lèvres... Comme à la fin du mois d'août, et ce n'est pas encore l'été. À croire que les dernières neiges se sont dissipées, transformées en vapeur d'eau, et tardent à retomber.

D'Iberville, ses mocassins à la main, aperçoit la couverture accrochée comme un pagne autour du **mai** et, au pied du tronc, le fond du tonneau, qui demande encore de faire la paix. Où est donc Savage ? Il ne s'est tout de même pas volatilisé, nu, dans la nature! Cela devient lassant, ces apparitions soudaines, ces fuites, Dieu sait où. Le Moyne ne manifeste aucune surprise, cela semble dans la nature des choses. Il défait le noeud qui attachait la couverture au tronc de l'épinette, la met autour de son cou, retourne près de la litière pour ramasser la chemise qu'il déplie d'un coup, et les apporte à la rivière. Il les fait tremper en les retenant avec des pierres, et regarde le courant emmêler les étoffes, les tendre, les gonfler.

Après avoir bu dans ses mains, s'être aspergé, frotté le visage et le torse, il entre dans l'eau et se lave les pieds avec un pain de savon qu'il a tiré de ses mocassins. Des bulles montent à la surface, éclatent ou suivent le fil de l'eau. Le bord de son haut-de-chausses se mouille quand il reprend de justesse le savon qui lui a glissé des mains. Il remonte sur la rive, enlève ses vêtements et, flambant nu, se met à les savonner, les froter, les rincer, y compris les mocassins et la culotte de cuir.

Avec les premiers rayons du soleil, le brouillard commence à se dissiper. De méchantes langues parleraient de la lavandière du Canada, et d'Iberville du tac au tac leur demanderait qui récure à grande eau et force brosses de poil dru les ponts des navires, les hautes maisons de bois qui vont sur l'eau.

Dans la pleine lumière du jour, il étend sa lessive sur les basses branches des épinettes près de la cache du canot. En repassant près du feu, il enfle le haut-de-chausses que Thomas Savage avait plié sous la chemise, et les pieds nus, sans manger - à moins qu'il ait grignoté un biscuit sec avant de sortir de sa tente -, il reprend le sentier qui mène à la pinède.

Tout est en ordre, et rien qui soit miraculeux. Thomas n'a pas construit ni habillé le canot aux petites heures du matin. Il ne l'attend pas, non plus. Il faut travailler. Il faudra aussi déterrer et peler des racines pour attacher les membrures les unes aux autres.

Mais d'Iberville, qui doit pourtant repartir demain, s'attarde sous les pins. Il appuie son talon puis, lentement, la plante de son pied sur le sol mou; il le regarde qui s'enfonce, à peine. Il ouvre ses orteils et les replie sur les aiguilles; il en soulève quelques-unes et les fait retomber sur son

autre pied; et c'est ainsi qu'à travers les arbres, de plus en plus clairsemés, il s'approche d'une falaise qui surplombe la rivière. Tout au bord, il se penche et aperçoit, quelques mètres plus bas, entre deux rochers, un canot d'écorce tiré sur de l'herbe encore jaune où le disparu-du-matin est assis en sauvage, le capot de marin sur les épaules. Il découpe des lanières qui s'enroulent en cercles noirs à côté de lui.

Pierre Le Moyne entreprend de descendre. Il se pend par les mains au rebord du roc et, en mettant les pieds dans les creux des pierres ou même en sautant d'une saillie à l'autre, se retrouve sur un sentier qui, après deux coudes, débouche sur la rive.

Il s'assoit près du Sauvage, qui ne serait pas un vrai Sauvage, et qui ne s'est pas retourné à son arrivée; il n'a manifesté aucune surprise, encore moins de la crainte. Il est en train, sans outil, de peler de longues racines couleur de terre et, avec ses ongles, il découpe en lanières plus minces la partie, plus blanche, qu'il a mise à nue. D'Iberville le regarde, aussi absorbé dans son étude que l'autre dans son travail.

- Mon père, il n'était pas marin, dit Thomas.

C'est ainsi qu'il commence.

- Il disait que la mer ne voulait pas porter son corps. Il n'était pas un marin. Il me disait, et j'avais dix hivers, que ses yeux voyaient écrits aussitôt comme des lettres les sons, les mots que ses oreilles entendaient, et que sa langue trouvait dans les sons et les mots qu'il voyait écrits, ceux qu'il fallait pour que les oreilles des Iroquois ou celles des Français entendent des paroles parlant les arbres et que leurs yeux les voient dans les paroles; il trouvait les bons sons et les bons mots, quand il voulait qu'ils entendent des paroles pleines du visage d'un chef, qu'ils voient son

visage; aussi quand il voulait qu'ils entendent des paroles de montagne et qu'ils voient les arbres, les feuilles vertes de la montagne. Ses oreilles entendaient les paroles des Munsee, des Iroquois, des Français et il les jetait toutes dans sa tête et après, il les faisait rouler dans sa bouche comme des pierres, quand il voulait, ou siffler comme des flèches.

D'Iberville ne s'intéresse pas au don des langues, mais il est intrigué par un mot, qui le rend presque inquiet.

- Les Munsee... Qui sont les Munsee? Je n'ai jamais entendu parler d'eux. Mon père non plus. J'en mettrais ma main à couper.

- Toi et moi nous ne connaissons pas tous les peuples, répond en chantonnant celui qui connaît la tribu inconnue des Munsee. Moi, je connais ton père, ton Charles Le Moyne, et toi, peut-être, mon père et le canot du père qui traversèrent souvent les rapides de Lachine.

- Où vivent les Munsee ?

- Mon père venait de la Hollande, des landes qui sont plus basses que la terre et qui sont plus basses que les eaux grandes, et grosses, la mer, dit-on. Et loin d'ici est la terre de Hollande. Elle est terre plus loin que les montagnes où le matin, le soleil dans la mer apparaît, et elle est terre, la Hollande, plus loin que *enfransing*.

Celui qui ne connaît pas les Munsee continue à marmonner leur nom, tout en trouvant le temps de dire que lui aussi, il est allé *enfransing*, en France, sur la terre de l'autre côté de la mer, mais jamais dans les bas pays, en Hollande.

La main levée, et sans le regarder, le jeune Hollandais l'arrête.

- J'entendrai l'histoire de toi, l'homme, quand tu sauras les Munsee, les Mohawks, les Algonquins, les jésuites, les Français qui parlèrent avec mon père avant que mon père...

D'Iberville, dans un presque imperceptible mouvement de ses épaules, mais plus évident à la hauteur de ses hanches, allait prendre son élan, se mettre debout, sans doute pour se replier dans la forêt, en haut des rochers, quand Thomas lui fait tomber des racines sur les doigts, lui attrape les deux pouces et lui applique le bout des ongles sur leur écorce terreuse pour la couper, l'entrouvrir, commencer à l'arracher et en faire apparaître la nervure blanchâtre.

Quelques secondes, et d'Iberville, comme dégoûté, retire ses mains de ce contact humain et de ces morceaux de terre. Humilié ou scandalisé, Savage se lève, rejette le capot bleu, saute par-dessus les lanières et, accroupi près de l'eau, s'y lave les mains avec ostentation, le dégoût répondant au dégoût, un oeil noir en coin sur l'autre resté là, debout, les mains pendantes, avant de ramasser le capot bleu, le plier, le laisser sur une roche, et de reprendre les racines, qu'il commence à décortiquer.

Thomas, en culotte et torse nu, revient près du canot et se remet au travail. L'un et l'autre se demandent sans doute ce qui s'est passé; ils se taisent. Il faut pourtant briser le silence. On s'arrache les ongles à peler des racines pleines de terre et la langue s'acharne, elle aussi, à trouver quelque chose à dire. D'Iberville parle, le premier.

- Tu sais, j'ai déjà fait ça avec mon père chez les Onontagués.
- Charles Le Moyne entendait ma langue.
- Il ne parlait pas le hollandais.

- Il entendait la langue des Algonquins. Mais il entendait mieux les chefs iroquois, les Mohawks, les Onontagués...

- Il parlait avec les Hurons, comme avec les Mohawks, reprend d'Iberville, et aussi avec les jésuites. C'est avec eux, au Sault-Sainte-Marie du lac Huron, et même avec les Hurons, qu'il a vraiment appris le français de Paris. Il faisait la traite avec tous les Sauvages. Il n'était jamais à la maison.

- Tu dis l'histoire de ton père jamais à la maison. Moi, je dirai l'histoire de mon père toujours à la maison. Il regardait les mots des évangiles, lui debout, ou lui à genoux ou couché, quand il était dans le soleil, quand il était près d'une flamme dans son lit...

Les deux hommes qui ont eu des pères comme tout le monde, comparent leur travail. Les longues lanières de Thomas sont d'un blanc uniforme, celles du fils de Charles Le Moyne gardent leur côté terreux. Pour les nettoyer de la terre que ses doigts y laissent, ils les font traîner dans l'eau courante en fixant un des bouts sous une grosse pierre, et ils attaquent les dernières racines.

- Tes parents sont donc des Pays-Bas, dit le Canadien indigène, l'air de ne pas y attacher d'importance.

- Mon père entendait parler les mots des évangiles, tout bas, à l'affût.

- Tout bas à l'affût, répète d'Iberville du ton précautionneux de Thomas, en faisant presque siffler ou fuser la dernière syllabe. Qu'est-ce que tu veux dire?

- Lui, à l'affût des jésuites et de ma mère. Il entendait les paroles des évangiles, quand il était dans les fourrés, quand il était sous les draps, dans la grange...

- *Kir, kimassinahigani*³ ?

Le fils des Pays-Bas le regarde, étonné.

- Tu sais l'algonquin, non ? demande d'Iberville.

- Tu penses dire des paroles d'algoumequin ou d'ojibwé ?

Le fils du Canada ne comprend pas.

- Je ne sais plus, et je ne sais pas. Alors, je répète en français. Toi, est-ce que tu lis le livre des évangiles?

Thomas, le *Pays-Bas* qui connaîtrait l'algonquin et l'ojibwé, se rembrunit.

- Je ne lis jamais. Je ne veux pas regarder les livres. Point du tout! *Kaouatch massinahiganer!* Les pierres, les couteaux, les flèches, les armes à feu, je les prends, les touche avec la main; les visages sont derrière les yeux; les voyages, le feu, les cris, je les entends aussi au milieu de la langue. Lui, mon père entendait des histoires qui ne touchent pas les mains ni le corps, et il entendait parler, tout bas, un langage que de lui, les... Non, ce n'est pas français. Un langage que ses oreilles, les vraies, n'entendaient pas.

Pierre l'interrompt en lui mettant un doigt contre la bouche et l'accuse, en employant de temps en temps des mots de langues sauvages qu'il a peut-être entendus de la bouche de son père, de ne pas dire les choses comme elles sont vraiment, parce qu'il se doute bien que Thomas Savage sait lire. Et après tout, n'a-t-il pas lu ce qu'il avait écrit sur le fond du tonneau ?

Thomas en est à l'extrémité de la dernière racine qu'il a enroulée à ses côtés. Il ne bronche pas et enchaîne, d'un ton monocorde, ce qui semble le début d'une palabre. Et nous devons prendre notre mal en patience.

- Mon père et les jésuites m'ont enseigné à lire et à écrire. A, bé, cé, dé, fleuve, Iroquois, in illo tempore Christus dixit. Mais je ne veux plus lire et je m'enseigne à moi à ne plus écrire. J'aime mieux parler de nouveau ou à nouveau les paroles de ma mère sur les Kichesipirinis. Les redire, comme vous dites.

D'Iberville va pour l'interrompre.

- Non. Les paroles que tu entends, les paroles que je dis, ne traversent pas la rivière dans le même canot que les paroles à toi, que les paroles que tu dis. Elles traversent sans les tiennes.

Et il continue. Et il faudra donc l'entendre, ou le lire, c'est selon!

/ dans ce qui sera regardé comme un sabir par certains ou un essai malheureux pour d'autres de rendre en français certains traits grammaticaux ou syntaxiques de la langue algonquine. Cependant, si on perçoit l'étrangeté, et que le discours reste compréhensible, j'estimerai avoir atteint mon but. Pour finir cette digression, il m'est apparu, en néophyte, que l'algonquin a la particularité, sans doute comme d'autres langues amérindiennes, d'entourer les éléments qui sont communs à toute langue, les noms, les verbes, les pronoms, les adverbes, les conjonctions, les adjectifs, d'un appareil phonétique qui recouvre cette charpente de base d'une sorte de filet sonore où domine un phénomène d'attraction entre les désinences et les sujets des verbes, les pronoms et les verbes, les noms et les adjectifs, au point qu'il m'a semblé, quelquefois, que le radical du mot est encadré d'une somme de sonorités et/ou de particules au point que le néophyte a peine à reconnaître la forme verbale ou nominale initiale. Le père Nicolas, pour sa part, écrit dans sa préface qu'*après un estude recherché de plusieurs années, j'ay découvert tous les secrets*

d'une des plus belles langues de l'univers, page 4 de sa préface, à la page 19 de l'édition de Diane Daviault /

Et Thomas Savage me rappelle à l'ordre.

- Les paroles de ma mère sur sa famille, les Kichesipirinis, et sur les Trois-Rivières, je les pose, je pose elles, au-dessus des paroles de mon père sur un autre homme étranger de la Hollande, et je pose sur ces deux lits de paroles les..., les discours de mon père et de ma mère sur moi quand j'avais dix fois le retour de la neige sur la terre. Et j'additionne avec les discours sur moi, leurs discours sur le village de Kanagaro⁴, et sur les Munsee, et sur Tracy et Carignan, et sur les Mohicans, et sur le fleuve de ma mère. Ces trois discours, je les entendais dans les paroles de mon père et de ma mère quand, fatigués, ils disaient des paroles aux jésuites, mais mélangées avec des choses qui n'avaient jamais été, et aussi quand ils les disaient, elles, à Charles Le Moyne en ajoutant des nouveaux hommes parmi les hommes, *iriningar*, et des nouvelles femmes parmi les femmes, *ikouengar*, pour faire rire l'homme qui entendait les langues des tribus. (Ici, je ne comprends pas pourquoi Charles le Moyne riait, mais je ne veux rien censurer.) Les discours de mon père et de ma... Oui, je peux dire en français, *de mes parents*, et donc, les discours de mes parents n'étaient pas toujours les mêmes discours... Comme les discours qu'on entend, dit-on, à la cour du roi!

Enfin heureux de sa phrase, Thomas Savage rejette les pelures loin de lui, derrière un rocher, et les lanières blanches forment cinq à six rouleaux contre son genou gauche. D'Iberville achève son deuxième et dernier.

Le jeune Hollandais, née d'une mère sauvage, se relève alors et s'assoit sur le bordé de son canot, près de l'étrave. Il prend la pagaie, qui

était couchée au fond, et la tient droite devant lui, les mains croisées sur le bout du manche.

le discours de la mère

- Ma tribu, c'est les Kichesipirinis, disait ma mère. Ma terre, *irouanin-apoutch-enfransin*, pour le dire comme les Français, c'est l'île aux Allumettes, disait ma mère. Mes longs hivers, c'était Kanagaro, disait ma mère.

- Ah! Kanagaro, je connais, s'exclame d'Iberville. C'est chez les Iroquois.

Le Hollandais vaticinant - car il a pris une curieuse voix, haut perchée, aux inflexions tantôt brèves, tantôt longues - ne bouge pas, mais on le sent plus fébrile.

- Je suis, quand je dors, une vieille femme, reprend-il, et il ajoute en algonquin, *Ni-mitchimousens-ioui*, qu'il traduit aussitôt, en criant presque. Je suis une vieille femme!

D'Iberville s'étonne à peine de ses cris de pleureuse et ne peut pas ne pas lui dire que s'il se voit en vieille femme, il lui trouve plutôt, depuis ce matin, l'allure d'un vieil Iroquois qui n'arrête pas de parler.

Thomas tourne lentement la tête vers lui et en se détendant comme un ressort se lève du canot. Les bras tendus, tenant au bout de ses doigts la pagaie toute droite au-dessus du sol, il vient s'asseoir, les fesses presque dans l'eau, devant Pierre, tout près de lui. Il n'y a qu'un paquet de lanières et la rame de bois entre eux; leurs genoux pourraient se toucher. Et tous les deux semblent vouloir en rester là.

Il reprend sa voix normale, et rappelle à l'incrédule que c'est sa mère algoumequine qui parle par sa bouche. Il avait annoncé trois discours; il

tenait le premier; il le tiendrait malgré quiconque; il avait connu sa mère quand elle était vieille; la voix de sa mère était aiguë dans ses rêves. Et sa mère n'était pas une vieille Iroquoise!

- Mais je n'ai pas dit ça!

- Vous entendrez la voix de ma mère, mon beau Seigneur d'Europe. Ne dites rien, le discours ne sera pas long, ajoute-t-il plus bas, et il continue sa palabre avec ce ton que nous n'aurions jamais pu imaginer, tant il paraît invraisemblable, mais nous l'entendons, il est là, dans notre oreille.

- Je vois, quand je dors, des champs dans le soleil, les champs de ma tribu, les Kichesipirinis, des champs au milieu de l'hiver, l'hiver des Kichesipirinis. Je vois le visage du grand chef Tessouat. Il pleure! Il a livré les Kichesipirinis à l'eau du baptême, au guerrier blanc, mort sur une croix, sans feu, sans flamme, sans fumée. Et tous les hivers, je les traverse avec les visages des Kichesipirinis, je les vois qui glissent dans les canots sur l'eau de la rivière, je les vois qui défilent dans les canots contre les rochers et les troncs des arbres qui empêchent les forêts de traverser les eaux de la rivière, je les vois qui passent dans les canots entre les rives de la rivière qu'ils abandonnèrent pour se livrer à la petite croix noire du condamné au cou des robes noires...

Au matin, quand je vois la lumière, les images des champs, les images de Tessouat, les images de la rivière s'effacent comme mon visage s'efface sur l'eau d'un lac.

Et Thomas, subitement, pour rien, lance sa pagaie au loin, sur la grève. Mais il n'a pas fini. Il continue la palabre de la mère.

- Mon père et ma mère - c'est ma mère qui parle, précise-t-il - abandonnèrent la grande île des champs de maïs sur la rivière des

Algoumequins; pour le dire comme les Français, *irouanin-apoutchenfransin*, ils abandonnèrent l'île aux Allumettes et nagèrent avec leurs pagaies jusqu'à la grande rivière quand elle se divise en trois rivières, avant d'aller couler, rivière toujours plus grosse, chez les Abénakis, vers le soleil du matin, dans les eaux de la mer.

- Tu es donc né à Trois-Rivières, dit Pierre Le Moyne. Chez les Algonquins de Trois-Rivières.

Ils ont l'air de deux garçons qui n'ont pour toute histoire à se raconter, que le nom du village où ils sont nés.

- Le fils du Canada ne comprend rien, dit Thomas. Lui, le Thomas qui parle à lui sur le bord de la rivière, n'est pas né aux trois rivières. Je ne suis pas encore né, et ma mère elle-même n'est pas encore née, dans le discours de ma mère. Il faut être patient. Dans son discours, la mère raconte la naissance d'elle-même, sa naissance, quand elle est tombée sur la terre.

Thomas continue la palabre de sa mère. Sa voix a d'ailleurs changé de couleur, elle est plus sombre, plus basse.

- C'est là, aux trois rivières, que ma mère m'a laissée tomber sur la terre...

Il s'arrête brusquement, et met ses mains sur les genoux de Pierre.

- Tu entends, mon beau seigneur ? C'est ma mère qui parle. Elle raconte sa naissance aux trois rivières, près de la grande rivière du Saint-Laurent.

Pierre allait retirer des lanières de l'eau; il interrompt son geste, et ne dit mot. La palabre continue.

- C'est là que je suis tombée, dit ma mère, sur la terre, dessous le ventre de ma mère, dit-elle, qui apporta, moi, ce morceau de chair à mon père, puis à la *tchapelle* des porteurs de croix. Ils me donnèrent un nom que je ne dirai pas, et je ne dirai pas le nom que ma mère donna à moi quand elle me vit, moi, dans ses eaux rouges sur la terre battue : je ne veux pas que l'esprit du grand Pieskaret... Thomas s'arrête un moment.

- Les infidèles ne connaissent pas le grand chef Pieskaret!

Il a repris sa voix aiguë de prophétesse.

- C'est le chef des Algooumequins, la terreur des Mohawks. C'était avant la Nouvelle-Amsterdam.

Il se tait encore, pour continuer avec des tons plus graves.

- ... non, je ne veux pas que l'esprit du grand Pieskaret et du grand Tessouat, avec ses pleurs, chassent mes noms des terres des Kichesipirinis, et je cache mes noms sous les branches, sous les pierres.

Mon père et ma mère, aux trois rivières, quand ils effacèrent de leur esprit l'esprit du grand Pieskaret, le vainqueur des Mohawks, ils me coupèrent les ongles et m'arrachèrent les dents. Je n'avais plus mes ongles pour attaquer, je n'avais plus mes dents pour mordre à la mission des trois rivières où ils ont suivi le Christ cloué sur une croix avec son petit corps blanc tordu au bout des clous.

- C'est ma mère qui parle, mon beau seigneur Jésus.

Et il met un doigt sur les lèvres de Pierre, qui allait sans doute protester, et il reprend de sa voix cassée la palabre de sa mère.

- Je n'ai aucune image des trois rivières. J'ai l'image du feu dans la nuit, j'avais trois ans. Et j'ai l'image du matin, l'image de la brume sur l'eau, l'image de l'eau et de ma mère et des hommes nouveaux qui nagent

très vite dans leurs canots. J'avais trois ans, et les Mohawks ont attaqué les trois rivières, les Mohawks ont tué mon père, ton grand-père kichesipirini, mon fils, et ils *nagèrent* en canot sur des rivières et des lacs jusqu'à Kanagaro avec ma mère et moi, ta mère... M'entends-tu, mon fils ? Il y avait d'autres hommes aux trois rivières, disait ma mère, que leur mère n'avait pas laissés tomber sur la terre des forêts, sur des plages, au milieu des champs, mais leur mère, de l'autre côté des eaux grises et blanches comme des ailes d'oiseaux, avait laissé tomber les hommes blancs dans de grandes maisons de bois bâties sur de gros canots de bois qui arrivaient sur la grande rivière comme un lièvre au bout des brûlés au milieu des bois. Ces maisons et ces canots de bois creusaient les grandes eaux, parce qu'ils étaient empanachés de grandes nappes blanches, parce que dressées sur des troncs d'arbre enchaînés, parce que marquées de grandes croix au vermillon, au charbon, *nissim dach neouin*, trois ou quatre fois plus hautes que les croix du roi! Elles venaient, les maisons de bois, aux trois rivières faire pousser des croix sans guerrier et des croix avec un guerrier cloué sur le bois, des croix qui condamnèrent mon père et ma mère, ta grand-mère, mon fils, à quitter les champs de maïs de l'île aux Allumettes, *irouanin-apoutch-enfransin*, pour le dire comme les Français, et suivre les hommes en robe noire jusqu'aux trois rivières où je suis tombée par terre du ventre de ma mère, et trois hivers après, les Mohawks ont tué mon père et m'amènèrent avec ma mère. Et ils donnèrent ma mère à un Iroquois et moi, ta mère, j'écoute quand j'avais dix ans, quand j'avais quinze ans, j'écoute ma mère qui parle des trois rivières et de mon père quand ils arrivèrent aux trois rivières avant l'hiver de 1640, les années des Blancs me restèrent tous les hivers dans la mémoire, et ma mère parle de l'an de

grâce 1644 quand je suis tombée par terre de son ventre, et de l'année de guerre 1647 aux trois rivières quand les Mohawks attaquèrent sur le sentier de la guerre les trois rivières, et mon fils, écoute et comprends ta mère, les trois rivières deviennent dans ma misère les images du visage de mon père et les images du paradis où vivent les pères qui êtes aux cieus, et je voulais retrouver les missions des hommes en robe noire, ceux qui ne tuaient pas mon père, qui disaient notre père dans les cieus, et je voulais suivre la croix autour de leur cou, quand elle pendait autour de leur poignet, quand elle se balançait au bout de leur ceinture, quand elle était marquée au charbon sur leurs écorces minces comme des pétales, quand leurs écorces parlaient les mots du guerrier blanc qui aimait les morts...

Et c'était du papier, mon fils, te dira ton père.

Thomas n'a plus de souffle. Il a parlé comme un possédé qu'on aurait cherché à faire taire. Il ne sait plus quoi dire dans le discours de sa mère. De toute façon, il n'est pas né aux Trois-Rivières dans les forêts du grand roi qui plante des croix pour s'acheter des fourrures. Son père n'est pas français. C'est ailleurs, dans un autre discours, que le père a connu la mère... Et il s'arrête de parler.

D'Iberville l'écoutait plus ou moins. Il retire de l'eau les coeurs de racines et les love comme des cordages sur les ponts des navires. Sur la grève, ils forment des anneaux blancs qui attacheront les membrures du canot et coudront les unes aux autres les feuilles d'écorce.

Thomas reste sans bouger. Le Moyne le regarde un moment par en dessous et le touche au genou.

- Hé là! Je monte finir le canot.

Il a déjà retiré sa main. Le fils de l'Algonquine, fille des Kichesipirinis, relève la tête : il pleure.

- Elle est morte?

- Ne bouge pas, répond Thomas qui, aussitôt debout, court reprendre sa pagaie, revient pour y enfiler les lanières sur le manche jusqu'à son poignet et, presque en virevoltant, le surprenant par derrière, il s'assoit ou plutôt se lance à califourchon sur les épaules du sieur d'Iberville qui, un moment, fâché ou gêné, prend le parti d'en rire, se relève d'un coup de rein, les deux mains sur les genoux de son cavalier, et remonte le sentier par où il est venu.

Arrivé à la falaise, il se plaque contre elle et ordonne à son bébé - oui, il l'a appelé *grand bébé* - de mettre ses pieds sur ses épaules, de poser la pagaie et les lanières au bord du rocher et de se hisser à bout de bras. Thomas ne bouge pas, ne répond rien; et tout à coup presse son bras libre autour de la tête de ce centaure hybride, force son ventre contre cette nuque aux longs cheveux emmêlés et laisse filer dans sa gorge un cri plaintif qui se travestit, ou se transfigure, en hurlement sourd; sa joue et sa tempe se collent aux pierres, et son bras tendu, qui tient la pagaie et les racines écorchées, décrit un lent cercle de victoire, de passion. Le pauvre Pierre ne dit rien. La main de Savage a glissé sur ses yeux, sur sa bouche qu'elle tient muselée. Une seconde après, comme si de rien n'était, les pieds de Thomas sont sur les épaules de Pierre, son bardas sur le roc, et quand il s'y accroche et lève une jambe pour s'y hisser, une traînée brillante coule sur l'autre cuisse qui se trouve en plein soleil.

Le soleil de huit ou neuf heures du matin se pointe au-dessus des arbres qui les surplombent.

Celui qui faisait la courte échelle redevient un homme du XVIIe siècle et fait comme s'il n'avait rien entendu, rien vu, tout en passant la main dans ses cheveux, mais rien d'humide ou de collant. Il remarque le capot bleu sur la roche, et retourne le chercher. En un rien de temps, il se retrouve sur la falaise d'où il jette un regard presque méritoire sur l'Outaouais. Comme on dit, il en a vu d'autres sur les navires et lorsque, plus jeune, il participait aux expéditions de chasse et de pêche que faisait son père à l'intérieur de la sauvagerie, durant les longs conciliabules dans les soirs humides ou dans les cabanes enfumées où la fourrure des animaux et la peau humaine répandent leur chaleur au coeur des femmes et des hommes.

De plus, il n'a jamais rejeté qui pouvait lui être utile...

Les deux hommes disparaissent dans la pinède.

Les longues palabres ont alourdi nos paupières. Nous sommes debout depuis *poitron-jacquet*⁵, le moment du jour où les terriens du même siècle commençaient à apercevoir sous sa queue le poitron du jacquet, le cul du l'écureuil. Le sommeil nous envahit et il nous faut disparaître avec les pédants et les cuistres.

Nous irons sous le grand chêne, là-bas. Tout juste devant les gros rochers où se termine la grève, il y a une petite plage de sable. Nous pourrions y dormir un peu.

Il est environ onze heures du matin. C'est toujours le temps de l'écorce. Ils ont assemblé et attaché avec les racines les pièces qui composent le bâti de cèdre. Une des feuilles d'écorce a été glissée sous l'armature. Thomas se place à un bout avec à la main une alêne en os à la pointe effilée; Pierre, à l'autre bout, s'installe du côté opposé avec un foret à manche de bois qu'il a trouvé dans une poche du capot bleu. Tous les deux, accroupis, soulèvent ce plat-bord oblong et, par habitude ou par instinct, l'immobilisent à une même hauteur, contre leurs genoux. Chacun prend un des bords de l'écorce, le tire à lui et le replie autour de cet assemblage de morceaux de cèdre jusqu'à ce que le rebord touche l'envers de la feuille où ils le cousent avec les lanières les plus fines en les enfilant par les trous qu'ils y font avec leurs outils.

C'est Thomas qui rompt le silence.

- Mon père doit parler. Tu l'écoutes ?

D'Iberville ne répond pas, mais ne refuse pas. Mieux vaut la parole de ce grand bébé que ses audaces.

- Deux soleils avant sa mort, il m'a conduit en canot au bas des rapides de Lachine.

De sa gorge coule une voix plus lente que celle de la veille, au bord de l'eau, qui disait le discours de sa mère.

le discours du père

- Les fleuves et les rivières ne sont pas des réservoirs d'eau. Ils ne sont pas des chemins pour la chasse; ils ne sont pas des routes pour la fuite. Pas

des sentiers pour la guerre. Ils sont des bras qui poussent et tirent sur de grandes roues traversées au milieu par un tronc d'arbre qui fait tourner d'autres roues aux dents de bois pour moulin le blé et le froment. Les fleuves sont des jambes, de gros muscles qui mettent en branle des arbres couchés...

Harnachés...

Couverts de harpons de bois!

Thomas se délecte quand il retrouve des mots français qu'il n'a pas prononcés depuis longtemps.

Hérissés de harpons de bois qui tendent et qui repoussent,

Qui relâchent des maillets et des pilons,

Qui battent du pied, qui hachent, qui tranchent

Qui déchiquettent des chiffons pourris dans une eau qui ne doit pas être verte, qui ne doit pas être brune, et les chiffons battus comme des oeufs deviennent à la fin de la pâte à papier.

Sa voix est devenue plus sombre. La voix d'un ventre creux, d'un homme au visage d'enfant qui enfle et baisse le ton pour imposer le silence et la crainte.

- Je voulais être typographe, dit la voix du père.

À treize ou quatorze ans, son père lui avait fait signer un contrat d'apprenti chez un des frères *Zevier*⁶ ou un nom du genre, et jusqu'à seize ans, il s'était levé avant le soleil pour balayer l'atelier, le chauffer en hiver ou l'aérer avant la chaleur de la journée... Il ne savait pas pourquoi il racontait tout ça, disait son père.

- Moi non plus, le coupe d'Iberville.

- Tu viens d'interrompre mon père, dit sans broncher Thomas avant de trancher une lanière avec ses dents.

- Tiens! Prends ce couteau, ça ira plus vite.

- Je les connais, vos lames de couteau.

- Tu ne les aimes pas?

- Quand j'ai commencé d'une façon...

Un silence, rompu seulement par les froissements des mains sur l'écorce et par le passage des racines dans les trous qu'ils ont faits avec leurs poinçons.

- Tu sais, je te comprends, reprend le travailleur au couteau. Dans un navire de deux cents tonneaux, on ne peut pas imaginer voyager en canot. Je me demande quelquefois, le soir, sur la mer, comment font nos bras pour résister et ne pas bloquer, à force de nager en canot d'écorce. Mais ici, c'est une autre histoire. En pleine forêt, à quoi me servirait un navire de deux cents tonneaux ? Et dans un canot, on n'est pas prisonnier comme dans une cale de navire.

- Tu aurais compris mon père. Il n'aimait pas vivre sur la mer.

- Mais j'aime la mer!

- Oui, oui, je sais. Mais quelques fois, tu l'as dit, non ? Prisonnier, tu veux sortir du fond des navires. D'autres fois tu as dû penser que se faire pousser par de grandes voiles sur les grandes eaux de la mer, ce n'est pas la fin du monde. Ça devrait t'aider à comprendre les hommes qui n'aiment pas la mer, commente Thomas, un peu sèchement.

- Ce n'est pas les voiles qui nous poussent, c'est le vent, réplique le monsieur savant.

- Mon père n'aimait pas les maîtres qui ramassent nos paroles pour les changer, qui les rajustent de la façon qu'ils les auraient dites.

- Tu sais, chuchote presque Pierre, j'écoutais mieux quand tu conduisais ton père en canot au bas des rapides de Lachine.

- C'est lui qui m'y amenait.

- Mais pour moi, en train d'habiller ce canot, c'est toi qui me l'as fait voir, comme si tu l'avais amené toi-même devant les rapides.

- Plus bas que les rapides.

- Oui, plus bas. Mais je ne sais pas encore pourquoi lui, que tu dis né aux Pays-Bas, n'y est pas devenu imprimeur au lieu de finir dans les bois avec des Français et des jésuites.

- Tu n'aimes pas les jésuites ?

- J'ai pas dit ça, mais je ne crois pas que je vivrais avec une algonquine et un garçon à la mission des jésuites.

- Qui t'a dit que ma famille vivait à la mission ?

- Ce n'est pas un colon français ou le gouverneur de Québec qui ferait venir un Hollandais à Ville-Marie.

- Les jésuites nous ont pris quand on est arrivé.

- Je m'en doute. Et tu verras, on le leur reprochera.

- Et la cause, la raison, le pourquoi, la méthode qui te fait dire ça ?

- Les gens ne comprennent jamais ce qui arrive aux autres.

- Toi, tu les comprends toujours ?

- J'essaie. Alors, raconte-la, ton histoire d'imprimeur.

- Oui, monsieur le précepteur.

- Il faut raconter quand on ne sait pas lire.

- Je sais lire.

- D'accord. Alors, qu'est-ce qui s'est passé à Amsterdam ? Il est devenu compagnon, l'atelier a brûlé, il est allé en France ? Je connais un libraire imprimeur près de La Rochelle, ton père a peut-être rencontré son père, il peut même avoir travaillé pour lui...

- Non. Je raconte, ou tu racontes ?

Le soleil est au-dessus des pins; il doit être midi. Thomas arrête de rabouter l'un sur l'autre les deux pans de l'écorce qui vont former une des quilles du canot. Il s'étend sur le dos, de tout son long. Un bras sous la tête, il nous ramène à Amsterdam. Cette fois, c'est d'Iberville qui l'a redemandé.

- Je n'ai jamais pu faire l'addition des années d'Amsterdam. Il disait qu'il avait travaillé trois ans autour des presses, du matin au soir, à faire les courses, préparer les feuilles de papier, transporter les casiers, les formes, qu'il disait, pleines des caractères en plomb, étendre les feuilles de papier, les enlever, les plier en deux, en quatre. Mon grand-père lui avait appris le français, qu'il disait, et après le dire, il ajoutait qu'il a continué à lire le français sur les débuts ou les fins de page. Quand je les suspendais à des cordes, qu'il disait, ou quand je les rabattais sur des baguettes fixées autour d'un madrier planté comme le mât d'un bateau dans la terre battue de l'atelier... J'espérais, qu'il disait, que le sort ne s'acharne pas, ne m'arrache pas mes désirs. Je voulais être compagnon dans l'atelier, à Amsterdam, ou à Rotterdam, ou bien à Hagen.

La voix de Thomas multipliait, dans les paroles du père, des consonnes aspirées qui n'existaient pas et déplaçait les accents toniques sur les premières syllabes, ce qui lui donnait, étendu par terre avec nonchalance, l'allure buté d'un garçon trop sûr de lui, sinon hargneux.

- Le maître imprimeur, qu'il disait, avait trois fils, un de 14 ans, un de 15, un de 16, et pendant trois ans, les fils sont nommés compagnons, un après l'autre, et moi, je restais l'apprenti d'Amsterdam; quand les compagnons plus vieux partaient, et là, mon père disait trois villes, à Frankfurt, Oxford ou Lyon, les fils prenaient les places de compagnon, et c'était parce que les fils savaient lire le grec, parce qu'ils savaient lire l'italien, le *hoch deutsch*, il y en avait même un, qui lisait l'hébreu. Moi, je ne savais pas lire l'hébreu, disait mon père, mais comment prouver que je savais des langues, même le grec, quand je n'avais pas eu de précepteur à la maison, pas eu de longs et chauds entretiens avec les amis du maître, ne connaissais pas la femme et les amis des écrivains publiés à l'atelier... Mais je connaissais la voix de tous; j'écoutais des morceaux de leurs conversations à travers les cloisons jusqu'au moment où je m'endormais, et souvent, qu'il disait, je m'endormais aussitôt que je me couchais, et ça m'enrageait. Un jour, un garçon de mon âge est entré dans la librairie. Je remplaçais celui qui livrait les *fardeaux* de livres dans Amsterdam et j'attendais au bout d'un comptoir. Le garçon, un Hollandais, parlait français. Je ne sais pas pourquoi il parlait français, mais j'aimais ses paroles parce que depuis longtemps je n'entendais plus les mots de mon père, que mon père à moi disait, et je n'entendais pas souvent les mots que je lisais sur les feuilles qui séchaient ou dans les livres, quand je n'avais rien à faire au bout du comptoir...

- Eh! Est-ce que tu n'as rien à faire au bout du canot ?

C'est d'Iberville, à l'autre quille, qui en plus lui demande avec son cynisme incrédule comment il fait pour se rappeler tout ce que son père lui racontait.

- Je lis moins, monsieur! Alors, je me rappelle encore plus les mots que mes oreilles ont entendus.

Il se remet debout, prend une nouvelle lanière et se transporte de l'autre côté du bâti.

- Et toi, monsieur, quand tu parles, est-ce que tu dis seulement les mots que tu as entendus hier avec tes oreilles ? Moi, quand je parle, les mots d'il y a longtemps arrivent les premiers sur ma langue, et la palabre trop longue que disait mon père devant les rapides de Lachine, il me l'a dite souvent après la messe dans l'église de troncs d'arbre, quand on avait regardé et tourné les pages du missel relié en cuir. Il avait la permission du jésuite. Nous étions assis tous les deux sur un banc, et alors un garçon de mon âge...

- Un garçon de ton âge à toi ou de l'âge de ton père ? demande, finfinaud, le fils de marchand. À la longue, je ne sais plus qui parle.

Le fils de l'apprenti-imprimeur ne perd pas le fil de son discours et, finfinaud, ne déroge pas à l'esprit du père.

- Un garçon est arrivé dans la salle des ventes et il a demandé de voir une carte et cette carte, je me rappellerai toujours son nom, elle s'appelle *Amérique septentrionale*. Monsieur *Zevier*, à moins que ce soit *Lzevier*, non, c'est Elzevier! oui, c'est Elzevier. Alors, il est allé chercher le grand porte-cartes et l'a ouvert sur le comptoir et j'ai vu, a dit mon père, l'Amérique envahie de partout par la mer, comme la ville d'Amsterdam dans les polders, et j'ai vu la Nouvelle Hollande sur la côte de l'Amérique du nord, entre deux rivières appelées du Nord et du Sud, et j'ai vu le nom de la Nouvelle Amsterdam et le nom de l'immense Nouvelle-France creusée par trois grands lacs à l'ouest et à l'autre bout par le fleuve du

Canada, et plus bas, la mer de la Nouvelle Espagne s'ouvrir dans le golfe du Mexique. Alors, j'ai entendu l'acheteur qui la couvrait avec les mots de forêts et de montagnes. Il voulait traverser ces forêts et ces montagnes, et il m'a demandé mon nom.

Je n'ai pas pu le dire parce que Elzevier, oui, c'est bien Elzevier, lui a dit que je n'étais pas un commis de la librairie, mais l'autre a demandé si je connaissais Descartes et j'ai répondu oui. Alors, il a dit à monsieur Elzevier qu'il voulait parler avec moi sur Descartes en regardant la carte de Nicolas Sanson d'Abbeville, géographe du roi, 1650, qu'il la paierait seulement après. Monsieur Elzevier a regardé le garçon avec un air méfiant, mais il a dit qu'il pouvait me parler, parce qu'il n'y avait pas de *fardeaux* de livres à livrer. Mais Daniel - c'est mon père -, que m'a dit monsieur Elzevier, aussitôt que... Alors l'acheteur a dit que Daniel livrerait la carte à sa maison, et il s'est penché sur la carte, les deux coudes sur le comptoir, pour demander ce que j'avais lu de Descartes.

le discours sur Descartes

J'avais lu les trois premières parties du *Discours de la méthode* à temps perdu, comme on dit en français, quand je travaillais par hasard dans la librairie. Pourquoi le *Discours de la méthode* ? il a demandé. Parce que j'ai lu au début du livre, et je veux bien répéter les paroles que mon père disait qu'il avait répondues, parce qu'au début du livre, monsieur Descartes, qui a vécu à Amsterdam, écrit que nous pouvons lire son ouvrage en six parties, si nous trouvons qu'il est trop long pour le lire en une fois. Je n'ai jamais beaucoup de temps, et j'ai pensé diviser encore chacune des six parties en petits *fardeaux* de pages, celles que j'avais le

temps de lire quand par hasard je travaillais dans la librairie. Vous savez, Daniel, a dit alors l'acheteur..

/ C'est moi qui ai donné ce nom au père de Thomas, mais ça n'a pas d'importance /

...Vous savez, Daniel, c'est René Descartes qui m'a décidé à traverser les forêts du Nouveau Monde.

Monsieur Elzevier qui passait là comme par hasard pour la deuxième ou troisième fois depuis le début de notre entretien, a grogné que Descartes était mort, il y a plus de cinq ans...

- Vous savez, d'Iberville, mon père aimait le mot *entretien*. Il disait que les jésuites l'employaient trop souvent, il en riait, mais ça n'empêchait pas qu'il voulait souvent avoir un *entretien* avec moi ou avec ma mère.

- Mon père, il n'avait jamais d'entretien avec moi. Il préférait les Sauvages.

- Mon seigneur, il y a des Sauvages comme moi qui préfèrent les hommes qui ne sont pas des Sauvages, répond Thomas.

Et aussitôt, il reprend la voix et les paroles du jeune acheteur d'Amsterdam, sans doute un fils de bourgeois en mal de s'encanailler avec philosophie, avec les garçons de librairie, et voici voilà qu'il répond à l'imprimeur, ce monsieur Elzevier, de 1655, que Descartes n'était pas mort quand il écrivait qu'il faut toujours marcher le plus droit qu'on peut, si on est égaré dans une forêt et qu'à la fin on arrivera quelque part, ce qui vaut mieux que tourner dans le milieu de la forêt...

Et sur le coup, Thomas redevient Daniel.

- Moi, Daniel, j'ai dû avouer à l'acheteur que je n'avais pas vu de forêts dans le *Discours de la méthode*. J'ai voulu savoir dans quelle partie

de l'ouvrage se trouvaient ces forêts. Il s'est redressé, et il a appelé monsieur Elzevier. Il voulait un exemplaire du *Discours de la méthode*. Demandez-le à Daniel! a lancé le libraire, à l'autre bout de la pièce. Il n'a pas le temps, monsieur. Il doit regarder cette carte. Je ne le paie pas, monsieur, pour regarder des cartes qui ne sont pas encore payées, a relancé monsieur Elzevier en revenant à son comptoir, prêt à ranger dans son cartable l'*Amérique septentrionale*, faire disparaître dans son cartable toute l'Amérique du nord. Le jeune acheteur a tiré à lui l'Amérique! Il était le fils du président de la Dutch West India Company. Il s'appelait Johannes, je ne sais plus son nom de famille, Hornbrugge ou van Verbeeck. Son père achetait des livres et des estampes dans cette librairie, et il ne comprenait pas pourquoi il était traité comme un va-nu-pieds.

La carte de l'Amérique septentrionale a repris sa place sur le comptoir et monsieur Elzevier, rougissant sous sa barbe noire, s'est avancé un escabeau, est monté chercher le *Discours de la méthode* sur le dernier rayon et a dit, mon père s'en rappelait, me disait-il toujours, comme si c'était hier, il a dit que c'était son dernier exemplaire relié en cuir et que si monsieur le fils du président voulait l'acheter à moindres frais, il avait aussi le *Discours* en feuilles qu'il pourrait relier et habiller de velours ou de damas...

- J'ai le sentiment, moi qui vous écris, le sentiment crédible que je dois revenir en scène. Vous avez bien lu. Ces jeunes hommes de plus de vingt ans, tout en fabriquant un canot d'écorce *en Canada*, parlent d'une librairie d'Amsterdam où l'on discutait d'un revêtement de velours ou de damas sur les plats et le dos du *Discours de la méthode*. Il eût été plus sage, par l'entremise d'une méthode et de tout son appareil, de nous

prémunir contre les arguments que nous opposeront les descendants mêmes des premiers colons des Amériques selon qui leurs aïeux, tout armés de foi et de valeur qu'ils étaient, n'en étaient pas moins des ignares malgré eux, qui n'auraient jamais entendu le nom de Descartes et l'auraient encore moins lu, parce que dans les inventaires après décès, on ne trouverait pas de livres dignes de ce nom. Mais pourtant, et cependant, de combien de scénarios de films et de combien de copies vidéo seront chargées les vidéothèques de nos médecins, banquiers, ingénieurs, hommes d'affaires et présidents de compagnies, que l'on dit cultivés, quand ils seront morts? Devrons-nous en déduire qu'ils n'ont jamais vu de films ? Ou qu'ils n'ont jamais entendu parler d'Eisenstein, Dreyer, Angelopoulos, Tarkovsky, Kubrik, Altman et tant d'autres ? Ou qu'ils n'ont jamais rencontré quelqu'un dans un bar, durant un voyage ou sur une plage, qui parlait de leurs films ? Fin de mon monologue hargneux.

...Monsieur Elzevier, qui s'adressait avec un air de plus en plus obséquieux au fils du président de la Dutch West India Company, est descendu de son escabeau et s'est approché en tenant le *Discours de la méthode* comme si c'était le Saint-Sacrement. Johannes, le jeune client, s'est incliné cérémonieusement et en prenant l'exemplaire a dit qu'il en avait deux autres à la maison, le premier imprimé en France et le deuxième sorti des presses de Bonaventure Elzevier, le grand oncle du petit neveu Elzevier qui se tenait là, devant lui, l'air dévot. Il ne voulait que consulter le volume, si tel était le bon plaisir de monsieur Elzevier, et je me souviens, ajoute Thomas, pour mêler à son discours des considérations actuelles, tout en lissant de la main le bordé du canot qui prend de plus en plus sa forme définitive, que mon père, dans l'île de

Montréal, disait cette phrase à tout propos en quittant une pièce de notre cabane à la mission de la Prairie ou au Sault Saint-Louis ou encore devant un jésuite, *je dois vous quitter si tel est le plaisir de monsieur Elzevier* ou *je vous salue bien bas si tel est le plaisir de monsieur Elzevier...*

- Là n'est pas la question, l'interrompt monsieur d'Iberville qui peine à suivre le Métis dans ses discours à plusieurs voix. Il ne peut pas toujours l'écouter, aux prises, comme il se trouve, avec un rebord d'écorce récalcitrant et avec une lanière qui, soit s'emmêle à ses cheveux qu'il persiste à ne pas attacher dans son cou et encore moins sur le dessus de son crâne, soit se prend entre ses orteils ou sous ses fesses, et aussi parce que Thomas, cette créature qui sort de l'eau en pleine nuit et qui parle livres comme un libraire ou une robe noire, le prend de vitesse dans l'habillage du canot. Là n'est pas la question, reprend-il, elle est de savoir ce que dit ce monsieur Descartes sur les forêts, *si tel est le plaisir de monsieur Elzevier*.

Au moment crucial où sont mises au défi les mémoires de Thomas Savage et de son père, Daniel, tout comme mis en doute le bon sens de l'écrivain qui force la note au point de faire citer Descartes, en pleine forêt, par un jeune désaxé sexuel, sans qu'il ait le texte devant les yeux, il ne reste qu'une audace possible, celle que le fils ait un autre souvenir, le souvenir des excès de son père dans sa légendaire maîtrise du passé. Son père aurait donc eu la certitude que ce passage sur la forêt se trouvait dans la troisième partie et, tenons-nous bien, ces mots auraient servi de comparaison au philosophe français pour fonder sa deuxième maxime morale, selon laquelle nous devons nous en tenir aux opinions que nous

avons déterminées comme très vraies et très certaines, même si nous les trouvions d'abord douteuses.

Pierre Le Moyne n'a de cesse de son côté d'en apprendre sur ce qui serait, en somme, une façon d'aller droit au but plutôt que de tergiverser ou d'atermoyer, ce sont ses propres termes. Il coince le manche de son couteau entre deux de ses orteils et, se croisant les mains, dit avec le plus grand sérieux que cette idée lui plaît. Il vaut mieux traverser un marais ou une forêt impénétrable pour savoir ce qu'ils cachent, que d'en faire le tour en longeant leurs frontières et d'en arriver à oublier ce qu'on cherchait à connaître.

- Mais en se perdant un peu, en tournoyant tout autour ou en plein dedans, dit Thomas, les jambes et les cuisses sous la quille qu'il entoure de ses bras, nous trouvons peut-être autre chose, une chose à quoi..., ou à laquelle, oui, c'est ça, nous n'avions pas pensé.

- Oui, c'est vrai. Mais à ce jeu-là je ne trouverais pas ce que d'abord je cherchais.

- J'y arriverais par un autre chemin, réplique Thomas.

- Ce serait peut-être trop tard, parce que tu n'aurais plus la force ni le temps de découvrir cette chose qui piquait ta curiosité.

Après un temps de silence, Pierre ajoute qu'il aimerait savoir comment l'expliquait Descartes.

- Amène-moi en France sur un de tes bateaux. Nous irons dans une librairie pour lire la troisième partie du *Discours de la méthode*, dit Thomas en souriant.

D'Iberville reste songeur.

- Je connais un jésuite à Québec qui doit l'avoir dans son bureau.

Thomas dépose la quille du canot sur le sol et se relève.

- Tu sais, le même monsieur Descartes a poussé mon père à s'arrêter de lire et à partir d'Europe pour voyager dans ce qu'il appelle *le grand livre du monde*. C'est ce que disait mon père à ma mère qui était fatiguée d'aller de village en village, de mission en mission. Elle voulait revenir dans les terres de ses parents, sur la grande île de la rivière des Algoumequins. Oui, disait-il, il y avait l'Outaouais, et elle retournerait un jour dans son pays, mais les attaques des Iroquois aux trois rivières, tout autant que les jésuites, en baptisant ses parents, lui avaient permis à elle, de lire *le grand livre du monde*.

- ...ouais, grommelle d'Iberville, elle est née aux Trois-Rivières, et tu as parlé de Kanagaro, chez les Iroquois, ce qui n'est pas si loin, puis elle est revenue ici vers le nord avec vous deux, à Ville-Marie... Ça ne fait pas un très grand livre du monde.

- À pied et en canot, les pages sont plus longues à lire, réplique Thomas qui s'éloigne à peine, et pisse sur le tronc d'un arbre.

L'autre en fait autant deux arbres plus loin, en lui tournant le dos. Le soleil ne semble pas avoir bougé; il est toujours au-dessus des pins. Des corneilles craillent, ou croassent si vous préférez, et si nous prêtons l'oreille, la rivière se reprend à couler. Avant de s'enfoncer sous les pins et de monter plus haut, Thomas dit qu'il va revenir avec des crosses vertes.

- Il n'y en a pas encore.

- J'en ai vu. Il faudrait faire bouillir de l'eau.

- L'eau chaude, c'est pour le bois du canot.

- Et pour les crosses de fougères, dit la voix qui disparaît dans son écho.

Quelques minutes plus tard, de l'eau a été puisée et du feu allumé à la moderne, avec un briquet. D'Iberville a laissé des pièces de bois près du chaudron; une fois chauffées et assouplies, elles serviront de membrures ou de varangues au canot.

Il s'est déshabillé et, en attendant le fils de Daniel, cet ami cartésien du fils du président de la West India Dutch Company, il traverse la rivière à la nage. Il touche à la pointe d'une île et revient, évidemment toujours plongé dans l'eau glacée.

Nous sommes le 4 mai 1686 et, selon un Canadien de mes amis, se saucer une seule minute dans un lac, environ à la même latitude, le 24 mai, relevait de la soif du martyr, de l'égarement ou de l'esbrouffe inconsciente; il ne s'agissait peut-être que d'un manque d'habitude. Dans les collèges, le 24 mai était un jour de congé en souvenir de la mort en face des Iroquois, au Long-Sault, en 1660, de dix-sept jeunes habitants de Ville-Marie.

Sorti de l'eau, il se précipite sur le canot que la veille il a renversé et rangé près des framboisiers, le porte à la rivière avec la pagaie, y saute et nage deux fois d'une rive à l'autre en fonçant tout droit comme l'égaré de Descartes en pleine forêt. Il vire de bord pour une troisième fois quand il entend un cri de Sauvage. C'est Thomas qui revient, un bouquet de têtes-de-violon à la main. Il le jette dans l'eau bouillante de la marmite et il reste là, sans bouger, à regarder le canoteur accoster, tirer le canot sur la grève et toujours nu, imperturbable ou comme si de rien n'était, arracher

une tige d'aulne pour s'en faire une petite gaule qu'il vient plonger dans le chaudron. Il en ressort des crosses déjà gonflées d'eau et à peine amollies. Il les enfourne, et dit qu'on devrait les laisser sécher au soleil, sur une roche. Il tend la tige à Thomas qui, goguenard, regarde son sexe transi, recroquevillé entre ses cuisses, au milieu des poils. Ils éclatent de rire. D'Iberville ajoute à l'eau qui verdit, les morceaux de cèdre coupées en éclisses, pas aussi minces que celles qui forment un violon, mais assez pour obéir à la main des hommes sauvages, qu'ils soient de peau blanche ou basanée, qui veulent en faire les montants et les traverses de leur canot.

Ils ont mangé les premières pousses du printemps.

Thomas en sort d'autres de la chaudière; il les retrace entre les éclisses de cèdre dont un bout se chauffe dans l'eau et dont l'autre, qui pointe vers le ciel, semble faire le mort pour qu'on l'oublie. Il presse entre ses paumes les crosses gonflées qui rendent leur trop-plein d'eau et les étend sur une roche brûlante pour les rendre croustillantes; elles se dessèchent en se recroquevillant comme des larves aplaties ou scintillent comme des émeraudes qui voudraient sortir de leur gangue terreuse. Pierre a remis ses culottes de cuir et surveille l'état des membrures.

- Qui attends-tu ? demande Thomas en revenant près du feu.

- Je n'attends personne.

- Faisons la paix..., c'est avec personne ?

- Je veux faire la paix avec toi, répond-il, en souriant.

- Je ne faisais pas la guerre avec toi.

- Je voulais savoir ce que tu voulais, qui tu étais.

- Tu ne sais pas encore ce que je veux, dit Thomas, les mains sur les hanches.

- Je le sais plus que tu penses. Tu n'es pas le premier homme étrange que je rencontre. Ni la première femme.

- Homme étrange ?

- Tu aimes qu'un homme te porte sur ses épaules, et tu as pourtant des jambes. Tu ne veux pas marcher sur la terre, te tordre la cheville, avoir les pieds sales, mal aux genoux...

D'Iberville hésite quelquefois sur les mots, mais il garde les yeux fixés sur le sol comme sur une idée qu'il ne voudrait pas voir lui échapper, comme sur un poisson qu'il voudrait harponner.

- Et tu n'abordes pas les gens de front, en avançant vers eux à découvert. Tu surgis, la nuit, par derrière, ou en sortant de l'eau.

- Mais sans flèches, et sans fusil, ajoute Thomas comme le ferait un vieil ami venu à sa rescousse en passant, par hasard.

Et il se met à raconter avec un air innocent et d'un ton badin, en tournant autour du sous-lieutenant, qu'il y a de cela deux, non, plutôt trois soleils, il a vu à la brunante - c'est toujours dans les entre-deux du jour et de la nuit que commencent les beaux récits et les sombres complots -, il a vu, posté derrière un promontoire, un canot à un tournant de la rivière des Algoomequins; il y avait un homme à l'affût, couché tout au fond, ce qui nous remet en mémoire ce canot qui descendait la rivière, à la plus que brunante, le soir du 29 avril, il y a cinq jours, après le long portage des îles Calumet, un canot que nous avons cru celui de Thomas Savage, mais qui ne l'était pas, nous n'en doutons plus, parce qu'il n'aurait pu se voir lui-même descendre la rivière des Algoomequins en canot d'écorce, sauf qu'en cet après-midi du 4 mai, Thomas raconte que l'homme et son embarcation étaient immobiles et que, du haut du promontoire, il a vu

malgré l'ombre qui s'épaississait, car ses yeux de lynx sont mêlés à son sang hollandais, il a vu, ce qui s'appelle vu, avec ses yeux, trois formes humaines commencer à descendre la paroi qui donnait tout droit au-dessus du fuyard à l'affût.

Le fuyard ne pouvait être que Lamiot, le fomentateur de la trahison; il avait peut-être même remonté la rivière pour les attendre, parce qu'il y avait déjà plus d'une journée qu'il était disparu..., et c'était donc lendemain de sa fuite.

Ce jour-là, trois canots avaient redescendu la rivière à sa recherche, et Lamiot avait eu la présence d'esprit de s'éloigner assez en aval pour ne pas se trouver face à face avec ses poursuivants ou les sentir tout à coup dans son dos, à moins qu'il ne se soit caché au fond de la forêt en brouillant ses pistes, en cachant son canot, pour ne pas éveiller les soupçons qui naissent si souvent à la raison comme à l'instinct des humains, qu'ils soient des Sauvages ou des marins aux voiles blanches, quand leur humanité, triplée par le devoir et l'intérêt, les pousse à retrouver la brebis égarée, et galeuse, pour la ramener, tel un trophée, au commandant, à l'armée et au roi. Le soir du 30 avril, quand le soleil fut tombé de l'autre côté des montagnes, il restait de cette poursuite sur l'eau et de cette battue en forêt trois formes humaines de plus en plus noires sur le canyon bleu de la rivière. Ces trois hommes devaient être parmi les neuf ou dix canoteurs des trois canots - toujours le chiffre trois - revenus presque inaperçus dans le brouhaha causé par l'arrivée des Algonquins du lac Témiscamingue. C'est à l'insu de la plupart des hommes qui ne s'inquiétaient pas outre mesure de Lamiot, comme à l'insu de ceux qui avaient deviné le subterfuge, qu'ils avaient raflé de leurs bagages tout ce

qu'ils n'avaient pas déjà emporté durant le jour, pour ne pas s'attirer la méfiance des autres canoteurs plus zélés. Les trois compères s'étaient alors fondus comme des chats au gris de la nuit pour prendre la poudre d'escampette jusqu'au promontoire et de là, se glisser comme des araignées sur le granit du Nouveau-Monde pour atterrir dans des écorces de bouleau qui ont filé aussitôt, leur étrave fendait *l'onde calme et noire où dorment les étoiles...*

/ ce n'est plus Thomas qui parle, c'est Pierre qui ajoute un détail par-ci par-là. Des mots occupent l'espace des sons et font s'amalgamer comme ils peuvent le soir du 30 avril et le 4 mai dans ce morceau fabriqué de toutes pièces où, cependant, nous n'apprenons rien de plus sur les raisons qui auraient poussé Daniel et Johannes à partir d'Amsterdam, ou de Rotterdam, et à traverser l'Atlantique pour s'établir en Nouvelle-Hollande en 1660 /

Savage, lui, veut savoir autre chose. Il n'y a pas trois minutes, d'Iberville ne manifestait aucune surprise en apprenant que trois fuyards avaient rejoint Lamiot dans son canot; il en rajoutait même, en précisant les dates ou le va-et-vient des quatre hommes; et pourtant le même sieur d'Iberville, et cela, Thomas l'avait entendu de ses propres oreilles, ce qui s'appelle entendu, prétendait devant le commandant de Troyes que Lamiot, et seulement Lamiot, s'était trompé de sentier durant un portage pour tomber sur un lac avec un nom français et se retrouver, foi de Manitou, dans l'autre bras de la rivière. Monsieur le Canadien pouvait-il expliquer quand il disait du vrai, et quand il disait du *baroque*. Le sieur d'Iberville a manifesté quelque étonnement devant le mot de baroque, s'est donné un moment de répit pour brouiller les pistes, et il a insinué que

devant les Français il n'avait pas voulu insister sur la mauvaise humeur et encore moins sur le peu de discipline des Canadiens; d'ailleurs, personne ne s'était rendu compte que trois autres miliciens manquaient à l'appel; et de Troyes le saurait bien assez tôt. Mais bien sûr, il avait été surpris d'apprendre que Lamiot avait réussi à convaincre trois de leurs hommes de fuir l'expédition, renier leur engagement.

- Tu ne le savais pas au début.

- Non. Pas depuis le début.

- Mais tout à l'heure tu n'as pas fait les grands yeux quand je te disais, à toi-même en personne, qu'ils étaient quatre dans le canot, insiste Thomas. Tu savais qu'ils étaient quatre.

Tout en devisant, comme des courtisans, dirions-nous, ils entreprennent de remonter vers la pinède avec leur lot de membrures encore brûlantes, mais du moins devenues souples. Une fois forcées et recourbées, ils les attacheront par intervalles au bâti du canot, et c'est elles qui d'une quille à l'autre tendront la pièce d'écorce pour qu'elle prenne la forme de l'étrave et des flancs d'un navire. Et c'est elles qui donnent à d'Iberville le temps de fabriquer encore sa réponse. En décidant, avec son commandant, de rester ici un ou deux jours de plus, il savait, sans oser le dire, qu'il y en avait trois autres avec Lamiot, mais au tout début, non, il ne le savait pas. Il avait des doutes; il voyait bien que Lamiot mijotait quelque chose, mais il n'aurait jamais cru, il l'avait déjà dit, qu'il aurait réussi à en convaincre trois autres. Cela, oui, il n'en revenait pas.

- Je m'attendais à ce qu'il s'enfuit vers le sud, à pied, en prenant par les bois. Il aurait pu rejoindre le fleuve et faire une traite de fourrures avec

une tribu. Mais ils sont partis à quatre, en canot, et avec du matériel, un baril, des pioches, de la nourriture.

Ils sont à mi-chemin de la pinède; ils font trois pas, et ils s'arrêtent. D'Iberville en est aux confidences, aux raisons secrètes qui l'ont amené à soutenir de façon *baroque* la version d'un Lamiot qui se serait égaré pour de bon. Il parle de la nécessité d'épouser le scandale du commandant, montrer qu'il l'approuvait de ne point abandonner ses hommes en pleine nature, mais en même temps il voulait reporter le plus longtemps possible le moment où il découvrirait la vérité. Une seule défection peut démoraliser une troupe de soldats et là, ils en avaient quatre d'un coup. Lui, de son côté, ça l'arrange. Il a besoin d'être seul de temps en temps et les Canadiens, plus haut sur la rivière, auront encore l'occasion d'ici à son retour de montrer aux Français ce qu'ils valent. Et quand les soldats apprendront la fuite des miliciens, c'est à souhaiter qu'ils n'y voient pas une tare propre aux gens du pays.

C'est au tour de Thomas Savage d'avoir l'air absent. Il laisse tomber qu'au Nouveau-Monde tous les hommes ont fui quelqu'un ou quelque chose. Cela, les Canadiens le savent déjà! Même chose pour les Français, et les Anglais, et les Hollandais. Il ajoute que même les tribus sauvages sont en ~fuite depuis la création du monde.

- Mais vous faites l'appel, non ? demande-t-il en s'arrêtant pour ramasser deux ou trois morceaux de bois qui lui ont échappé des mains.

- Pas toujours. Et il y a moyen de s'arranger quand on répond à l'appel en pleine forêt.

Savage, alors, de moquer l'appel des noms.

- D'Iberville! lance-t-il de façon bourrue.

- Présent! se répond-il d'une voix claire et solennelle.

- Lamiot! de façon encore plus bourrue.

- Lamiot, se répond-il d'une voix étouffée. Et pourtant il a fui. Comme les Kichesipirinis! Il faudrait partir à la recherche des Kichesipirinis.

- Et pourquoi pas les Hollandais, tant qu'à faire ? demande d'Iberville.

Ils sont arrivés sous les pins. La lumière y est plus blanche qu'au matin, mais la chaleur de l'après-midi n'est pas encore celle de l'été, si elle en a déjà, à quelques moments, le poids et cette façon d'envelopper la peau du corps. Thomas est presque nu; il ne porte plus qu'un pagne; il avait enlevé sa culotte et est allé le chercher, le Manitou sait quand, dans son canot au bas de la falaise. D'Iberville a remis sa chemise, qu'il a laissée ouverte. Il en a relevé les manches qui forment deux manchons bien roulés autour de ses muscles, et il a enfin attaché ses cheveux sous sa nuque.

Deux adolescents, au début des vacances, achèvent de construire leur cabane au fond du jardin. Elle devra durer éternellement, comme l'été.

Le fils de l'Algonquien et du Hollandais a entendu que le fils du Français a parlé, l'air de rien, des Hollandais, mais il tient à faire un bout d'essai avant de répondre. Il glisse au milieu du bâti une des membrures assouplies dans l'eau chaude et l'insère au fond du berceau d'écorce qui jusque-là tendait à s'affaisser, les bordés s'arrondissant comme les flancs d'une bouée. Le morceau de bois, encore trop raide, risque de déchirer le bouleau. Il le retire, pose une des parties arquées contre sa poitrine et en plaçant ses mains à l'autre bout il exerce lentement une pression vers lui, pour courber davantage la pièce de cèdre.

- La Nouvelle-Amsterdam tombe en 1664, dit-il soudain, d'un ton de précepteur. Les Hollandais ont été battus par les Anglais.

- À Québec, la même chose, à peu près trente-cinq ans avant, réplique d'Iberville, comme pour équilibrer les choses. C'étaient les frères Kirke.

- Oui, je sais, en 1628 ou 1629. Mais Champlain est revenu en 1633.

- Quatre ans plus tard, oui. Et les Anglais s'essayeront encore, prends-en ma parole. Mais où as-tu appris ces dates ?

- Mon père, toujours mon père. Je peux aussi donner les dates en suivant le calendrier anglais... Il voulait imprimer dans ma tête les faits, les dates d'Amérique, et il voulait écrire un livre avec moi, son secrétaire. Je devais trouver et garder dans ma tête les causes premières de tout ce qui arrive. Il avait vu avec Johannes, *in illo tempore*, les rives de l'Hudson, qui était la rivière du Nord sur la carte; il avait vu, *in illo tempore*, les Munsee tuer Johannes, détruire les livres et les Munsee écraser les doigts qui écrivent les livres; il avait vu, *in illo tempore*, une prisonnière algonquine, une Kichesipirini, à Kanagaro, chez les Mohawks; il avait vu, *in illo tempore*, la Kichesipirini faire tomber de son ventre un garçon, son fils, et il devait maintenant trouver les premières causes des peuples d'Amérique. Moi, le fils, je devais savoir les premiers états de l'homme sauvage, et les seconds états de l'homme sauvage quand il a été apprivoisé, étonné, chiffonné par les gens de la mer, et savoir le troisième état du Sauvage, quand il devient commerçant et adore un dieu pendu à une croix depuis presque mille sept cents hivers.

D'Iberville le regarde. Un homme de l'empire céleste, qui aurait traversé le passage du Nord-ouest, serait là en tunique de soie, qu'il ne serait pas plus étonné.

Thomas Savage continue les articles de son programme d'études et à chaque mot risque de rompre la varangue de cèdre qu'il veut toujours forcer, plier pour l'arrondir, la cintrer davantage.

- Il m'a fait répéter les mots de Descartes qu'il portait dans sa tête, dans son coeur aussi, qu'il disait; il me faisait raconter, et dans sa langue, et dans la langue des jésuites, et dans la langue de ma mère, cela qu'il avait vu plus loin que le soleil levant, de l'autre côté des grandes eaux, cela qu'il avait vu sur le bateau, le canot de bois aux voiles blanches sur la mer, cela qu'il avait vu dans les forêts et les cabanes de nos terres à nous qui parlons aux oreilles des hommes et non pas avec les doigts de la main droite pour des yeux sans parole. Moi, j'apprends avec mes oreilles les paroles prononcées par des hommes qui ont entendu les paroles, eux aussi, avec leurs oreilles; et quand ces mots sont cordés dans mon corps, ils déboulent par ma bouche, quand je vois un homme qui aimerait les savoir. Je sais que le corps peut perdre les paroles; il les trouve pesantes comme des pierres, mais elles bougent dans mon corps parce qu'elle y sont entrées et doivent par moments sortir du corps. Quelques fois, oui, mon corps entend des mots parlés par des bouches qu'il ne peut pas voir... Des bouches parlent entre mes os, au-dessous de mon coeur qui bat plus vite. Il faut ouvrir mon corps pour voir la première cause, parce que je ne vois pas à travers mon corps les premières choses, le principe des choses, oui, c'est cela qu'il faut dire! Nous, les Sauvages, nous savons que les secrets sont dans le corps. Nous attachons des ennemis au poteau et quand ils ne bougent pas, nous ouvrons la chair pour savoir les secrets du corps. Et nous savons que les gens de la mer portent des croix et gardent les secrets dans la chair du guerrier nu, pendu à des clous sur la croix, et moi, je veux

trouver les secrets du dieu blanc qui a les mains et les pieds percés, ouvrir son corps, ouvrir mon corps qui est son corps, ma chair et mon sang...

À ce moment, il tombe. Blanc comme un suaire, depuis qu'il parlait des secrets de la chair, il éructait les mots. Il a perdu connaissance. Son pagne découvre sa verge en érection; ses jambes sont tendues jusqu'au bout des orteils; ses mains ne touchent ni le sol ni son corps.

Pierre ne voit rien. Il est penché au-dessus d'une étrave du canot; il attache une membrure à d'autres qu'ils ont installées tout au fond, sur l'écorce.

- Nous avons travaillé trop vite. Le cèdre est encore trop humide. En séchant, il va se tasser et tirer sur le reste, et l'écorce viendra avec.

Il relève la tête. Il aperçoit l'écume à la bouche de Thomas. Il le regarde, semble comprendre, mais ne bouge pas et attend comme un autre indice, une aggravation du mal ou sa rémission. Le corps étendu est toujours exacerbé : il tremble, se révolte, se recroqueville; il se détend, et devient encore plus raide. D'Iberville se redresse en prenant une éclisse de cèdre, enjambe le corps, met un genou de chaque côté des épaules, ouvre les lèvres, y glisse presque toute une main et du bâton effilé qu'il tient de l'autre, il essaie de lui desserrer les dents. La tête se met à bouger, frénétique, avec un grondement sourd dans la gorge, les narines cherchant l'air, les yeux fixes. Il laisse tomber le morceau de cèdre et de tous ses doigts enfouis sous les joues il réussit à entrouvrir les mâchoires, à les tenir ouvertes d'une seule main et à y insérer un bout de la membrure que les dents mordent, mordent et, peu à peu, quand il tourne le corps sur le côté, quand les poumons retrouvent un peu d'air au milieu des déjections, elles se relâchent. Comme par acquis de conscience, il fait jouer les

articulations du corps, passe ses mains sur les deux bras, plie et déplie les coudes; il masse la nuque, puis la poitrine, rabat le pagne sur le sexe, redevenu flasque, et n'arrivant pas à assouplir les muscles des cuisses et des jambes, il lui agrippe les pieds pour en frotter, en lisser, en pétrir les pores, les nerfs, les muscles et les os.

- Les pieds légers comme un poisson, comme l'aile d'un oiseau, tu sortiras de la mort encore vivant, dit-il sous le coup d'une impulsion.

Il se met à rire.

- Je ne sais plus qui m'a dit ça et je ne sais pas si c'est les vrais mots. En tout cas, moi aussi, je veux sortir de la mort, et même mourir en marchant, les yeux ouverts.

Le corps de Thomas, à la fois pantelant et roide, redevient peu à peu celui du nageur, celui qui hier soir se blottissait sous la couverture de laine, celui qui escalade les croix érigées partout, dans son pays, par les hommes aux grands canots de bois, aux ailes blanches.

- C'était la nuit.

Ce sont ses premiers mots.

- C'était la nuit. Les Munsee ont attaqué les Hollandais. C'était l'hiver. Ils avaient construit des maisons le long de la rivière Hudson. C'étaient Daniel et Johannes. Ils étaient arrivés l'été avant, dans un bateau. Daniel était malade. Il n'aimait pas la mer. Il avait construit les murs de la maison. La maison avait un toit et quatre murs. Johannes voulait imprimer les livres de l'Amérique. Il lisait devant le feu. Daniel s'était couché dans un coin, pendant que Johannes lisait et écrivait devant le feu. Il écrivait tous les soirs devant le feu. Il écrivait la terre avec ses arbres debout, la terre avec les souches des arbres, la terre qui brûle dans des fumées bleues

sur son ventre noir pendant que le soleil tombe du côté des Munsee. Il écrivait en hollandais les paroles des Mohawks, et des Munsee. Il voulait écrire dans deux ans, dans cinq ans, dans la langue des Mohawks, le *Discours de la méthode*.

D'Iberville sourit.

- En France, on ne m'a jamais parlé de ton Descartes, et tu me dis que ce Johannes voulait le faire lire aux Sauvages.

Il est près du canot. Il tente d'ajuster à quelques pouces de l'autre, la membrure que Thomas mordait, saisi par le mal.

-Johannes et Daniel voulaient imprimer des livres que nous, les Sauvages, nous ne voulons pas lire.

- Et pourquoi Descartes et ses méthodes ?

- Sa méthode, reprend Thomas.

- Peu importe. Tu ne veux pas le lire, dit Le Moyne en forçant la lame de cèdre et en la pliant tant et tant qu'à la fin elle se casse.

Penaud, il en regarde les morceaux dans ses mains.

- Il existe toujours cela que nous empêchons, dit Thomas d'un ton sentencieux. Tu ne voulais pas la perdre, et tu l'as perdue. Et moi, je ne voulais pas lire, et j'ai lu de force en écoutant les discours de mon père, qui étaient des paroles qu'il avait lues dans des livres avec Johannes.

- Tu as lu des morceaux de livre. Ces morceaux n'étaient plus des livres, mais des écrits disloqués par un homme qui en faisait des paroles obscures. C'est comme cette baguette, elle est brisée, et elle n'est plus bonne à *membrer* un canot.

- Je suis fatigué de parler, et reparler de ces choses.

- Personne ne t'oblige, laisse tomber d'Iberville.

Thomas s'accroupit.

- Tu veux que je me taise ?

- Je veux finir le canot.

Thomas est songeur. Il se lève, fait quelques pas, s'assure de marcher droit, étend les bras et fait deux ou trois tours sur lui-même. Il s'arrête, baisse la tête et, comme s'il annonçait qu'il allait nager quelques minutes dans la rivière, il dit à Pierre d'écouter le mal que font les livres.

- Ensuite, sur une croix, tu déchireras mon corps qui est ma chair et mon sang, pour savoir les secrets du dieu blanc.

Allait-il à nouveau perdre conscience, se révolter ? Pierre continue à travailler comme s'il n'entendait rien. Il répond comme s'il parlait du beau temps, et aussi comme s'il avait tout compris.

- Je ne veux déchirer le corps de personne. Sur une croix, encore moins. Et les livres ne font mal à personne. Tu as déjà vu un livre te sauter à la gorge ?

Thomas saisit sur le sol une des dernières racines qu'ils ont écorcées. Il en tourne un bout deux ou trois fois autour de sa main gauche et en glissant l'autre main sur la lanière, il en mesure des longueurs qu'il laisse pendre à son poignet en longues boucles. Il ferme la dernière longueur par un noeud coulant, presque d'un seul coup, et s'approche de Pierre qui se bat encore avec une membrure de cèdre, à la quille du canot.

- Ton père n'a jamais parlé d'un Sauvage blond qui lisait le *Parfait négociant* en plantant du maïs ?

- *Le Parfait négociant* ? demande Le Moyne. C'est Jacques Le Ber, c'est mon oncle qui lisait ça.

- Était-il un Sauvage blond ? demande, irrité, le jeune homme, cheveux noirs, peau basanée.

Le neveu de l'oncle Le Ber se retourne, voit le noeud coulant, et se redresse à peine. Il demande s'il y a une bête dans les parages.

- Nous sommes tous des bêtes. Nous avons tous quatre pattes. Mais réponds-moi. As-tu connu le Sauvage blond qui lisait en plantant son maïs ?

- Non, répond-il presque excédé.

Et il se retrouve le cou enserré par la racine. Il y porte les deux mains; Thomas tire davantage sur le noeud.

À genoux, au milieu des varangues dispersées, d'Iberville prend le parti de ne plus bouger. Ce rêveur maniaque ou ce paquet de haine ne le laissera jamais tranquille. Il ne tente même pas de se retourner. Le soleil est sur ses cheveux. À ses côtés, un canot qu'il voulait achever avant la nuit.

Il ouvre la bouche, mais l'autre s'approche, se colle à son dos, le reste du lasso enroulé autour de ses poignets, et ses mains restent accrochées au noeud coulant. S'il n'était pas collé contre lui, d'Iberville s'emparerait de cette laisse qu'il pourrait voir, tendue entre eux, et tuerait cet imbécile de pâmé; du moins, il casserait comme un fétu de paille ce fil qui lui entre dans la peau du cou, mais il ne peut l'agripper. Et c'est Thomas qui parle.

- Depuis que j'ai six ans⁷, j'ai vu Daniel à la mission de la Prairie et au Sault Saint-Louis, supplier les robes noires de le laisser lire dans le gros missel relié en cuir. Quand un jésuite cédait, Daniel tournait et lisait les pages à haute voix. Un moment de joie dans sa journée. Les mots qu'il avait lus, il les répétait à ma mère et à moi. Il pensait que les personnes et

les choses existaient, si elles étaient nommées par tous et surtout écrites sur du papier ou de l'écorce. Ainsi, elles étaient arrachées aux esprits qui les gardent cachées.

Thomas doit parler parce que Daniel me poursuit dans ma tête, me jette des mots dans la gorge, me supplie de les lancer sur la terre, dans les oreilles des hommes que je rencontre, et quand ils sont des Blancs, moi, Thomas, je veux que le Blanc m'arrache les morceaux de livres que je porte dans la gorge et les jette dans les rivières, dans les flammes, pour que je retrouve la parole qui se trouve autour de moi, prête à entrer dans mon corps, la parole qui n'est pas écrite, qui n'est pas dans un livre.

D'Iberville projette ses bras vers l'arrière, comme pour faire basculer Thomas au-dessus de sa tête, mais le cercle de la racine se resserre encore plus autour de sa gorge.

- Tu crois que j'invente des histoires de livres en Amérique ? Le Sauvage blond qui lisait *le Parfait négociant*, c'était Daniel. Le livre traînait sur le comptoir d'un marchand de fourrures ou sur une table dans un cabaret. Le marchand de fourrures, c'était Charles Le Moyne ou ton oncle Le Ber... Pourquoi pas! Et le cabaret, celui de monsieur Bouat. Pourquoi pas! Mais le blond Sauvage lisait *le Parfait négociant* en plantant du maïs. C'était le seul livre qu'il trouvait avec le gros missel des hommes en robes. Il savait par coeur *le Parfait négociant*, mais il n'aimait pas ses caractères d'imprimerie. Un jour, j'avais quinze ans, ma mère a caché son livre. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a découpé l'écorce d'un canot que j'avais bâti et gommé pour le vendre, et il en a fait un livre en feuilles d'écorce, et sur les feuilles découpées de mon canot il a écrit avec des cendres broyées dans du blanc d'oeuf. Il écrivait le matin devant la

chapelle de la mission, et le midi à la porte de la cabane, et le soir près de la grande rivière.

- Que veux-tu que je dise ? marmonne Pierre Le Moyne.

- Tu n'as rien à dire, et je n'avais rien à dire quand j'avais six ans, quand j'avais quinze ans. Je croyais en Dieu et aux saints; j'étais gentil pour l'homme que ma mère avait choisi, pour l'homme qui voulait m'apprendre à lire, à écrire en racontant à moi ce qu'il n'arrivait plus à écrire, parce qu'on lui avait coupé les doigts...

l'attaque des Munsee contre les Hollandais

Johannes, l'ami d'Amsterdam, les Munsee l'avaient tué. Ils avaient tous les deux vingt ans plus une année: ils étaient arrivés de Hollande l'été précédent; ils avaient bâti près d'une rivière, la Hudson, qui était la rivière du Nord sur la carte de Sanson d'Abbeville, une maison, quatre murs et un toit, et Johannes écrivait, quand ils lui ont tiré une flèche dans le cou, et il est tombé dans les cendres. Où était Daniel ? Il dormait, et les Munsee l'ont gardé avec eux à cause de ses cheveux blonds; Daniel a voulu écrire ce que Johannes lui racontait qu'il écrivait, avant que les Munsee jettent au feu ses feuilles écrites, après lui avoir tiré une flèche dans la chair du cou. Les Munsee ont regardé Daniel écrire un jour, deux jours; ils l'ont regardé écrire sur une écorce de bouleau qu'il avait trouvée avec d'autres écorces de bouleau empilées près d'une roche, des écorces que les Munsee avaient achetées des Abénakis qui les avaient achetées des Kichesipirinis en échange de castors; ils l'ont laissé remplir toute l'écorce avec ce qu'ils appelaient des pattes d'oiseaux, des ailes d'oiseaux, des petites quilles de canot ou des ronds magiques, et ils lui ont arraché l'écorce. Ils ont réparé un canot avec l'écorce. Le lendemain, il a écrit, caché dans la maison des

femmes, sur une autre écorce. Ils lui ont arraché l'autre écorce. Ils ont réparé un autre canot avec l'écorce. Ils ont ri de l'homme aux cheveux blonds qui écrivait dans la maison des femmes pendant que les femmes l'aimaient, le couvraient de graisse et l'engraissaient de maïs et de chair de poisson, massaient ses cuisses et ses pieds, montaient sur lui, léchaient son visage et ses lèvres, et ses mains et ses pieds. À la fin, la fille du chef Munsee, qui avait perdu son homme à la guerre, l'a amené dans sa cabane et elle a caché les écorces qu'il écrivait.

D'Iberville, le noeud coulant toujours serré autour du cou, se rappelle à son bon souvenir en levant les bras, comme pour demander une trêve. Thomas hésite; Pierre lui fait signe de desserrer le noeud; il n'en peut plus; il veut parler. Thomas relâche l'étreinte, donne un peu de corde, et encore pressé contre lui, il approche sa tête encore plus des cheveux d'Iberville; il écoute.

- Tu as dit que ta mère était algonquine, une Kichesipirini. Les Algonquins, ce n'est pas les Munsee. Tu n'es qu'un menteur. Ta mère est une Munsee.

Thomas a un rictus, et il resserre la lanière autour du cou de ce curieux de Blanc qui croit que les enfants naissent dès qu'une femme amène un prisonnier dans sa cabane. Et il recule, devant les mains du Blanc qui d'un coup ont tenté de lui encercler la taille, de le faire basculer; et il serre encore le noeud coulant, tout en tirant le cou vers l'arrière jusqu'à ce qu'il arrive, presque étonné, à forcer d'Iberville, pour garder son équilibre, à s'appuyer les mains sur le sol, à se mettre à quatre pattes. Il est satisfait; il peut enfin répondre à l'objection.

- Tu ne connais pas les Munsee, que tu disais, l'autre nuit. Tu sais maintenant que les Munsee ne sont pas les Algonquins. C'est peut-être, comme disait mon père, le premier degré de la connaissance. Mais je sais aussi que tu ne penses rien d'un homme qui écrit, même quand les Munsee détruisent, découpent tout ce qu'il écrit; cela n'intéresse pas le sieur d'Iberville. Il préfère mourir à quatre pattes, comme un chien ou un mouton. Mais avant ta mort, je peux faire, comme un aparté, non ? ou peut-être mieux, une parenthèse.

Il prend la peine toutefois, avec son doigt, de desserrer un peu la lanière autour du cou du sieur d'Iberville, en train d'étouffer, rouge comme une framboise. Et il reprend.

l'attaque des Iroquois contre les Munsee

- Dans peu de temps, des Iroquois, au petit matin, attaqueront les Munsee, parce qu'ils ne sont pas des Mohawks. Ils les tueront presque tous, mais ils prendront, eux aussi, l'homme aux cheveux blonds. Ils l'amèneront à Kanagarò, là où l'attend l'Algonquine, prise à la guerre des trois rivières, mais elle ne le sait pas. Alors, vous comprenez, monsieur d'Iberville ? Le Hollandais rencontre une autre femme à Kanagarò, une prisonnière algonquine, et plus tard la femme algonquine, la Kichesipirini, deviendra ma mère. Nous pouvons maintenant retourner chez les Munsee, bien des jours avant le petit matin des Iroquois qui marchent sur le sentier de la guerre.

Grâce à Dieu, je reprends mon argument. La fille du chef munsee cache toujours les écorces que Daniel écrit; elle veut, comme on dit, l'amadouer, lui faire des grâces, et comme deux chiens ils roulent sur le sol de la cabane, et Daniel lui demande une autre grâce. Il veut qu'elle

donne les écorces écrites aux Abénakis et aux Delaware quand ils viennent traiter avec les Munsee; plus tard les Abénakis et les Delaware vendront les écorces aux Français pour avoir des mousquets et de l'eau-de-vie pour l'amour, et les Français emporteront les écorces..., comment on dit ? ah! oui, on dit les écorces manuscrites, ils les emporteront de l'autre côté de la mer, là où le soleil se lève, et le roi des Français, pensait Daniel, viendra avec ses soldats délivrer le garçon qui lisait Descartes à Amsterdam. Et la fille du chef lui rend des grâces encore une fois.

Pierre Le Moyne est toujours à genoux, et Thomas marche autour de lui, s'assoit, se relève, c'est selon, mais en prenant garde de resserrer quelquefois à bon escient le noeud coulant, et se tenir à distance respectueuse du beau seigneur humilié.

- Et après les amours, elle dit oui. Elle donnera les écorces écrites aux Abénakis. Tu veux que je parte ? lui demande Daniel. Je partirai avec toi, répond la fille du chef. Mentait-elle autant que moi, monsieur d'Iberville ? Mon père m'a dit que des Abénakis sont arrivés un jour, avant la nuit. Durant la nuit, des jeunes Munsee, qui la veulent pour eux, voient la fille du chef se glisser dans la cabane des Abénakis avec des feuilles d'écorce écrites. Ils ne disent rien. Ils courent à la cabane de la fille. Ils entrent; ils ne disent rien; le prisonnier aux cheveux blonds écrit devant une chandelle; les Munsee soufflent la flamme, lui plaquent deux, trois mains sur la bouche et maîtrisent l'homme qui couche avec la fille. Ils le prennent, le jettent dehors et le traînent dans la forêt. Ils s'arrêtent devant une roche plate. Ils ligotent ses pieds et plient l'homme blanc à genoux. Ils attachent ses poignets et tiennent ses bras sur le plat de la roche, et les jeunes guerriers munsee cassent ses doigts avec des tomahawks. Il pleut

sur les arbres. Les Munsee placent l'homme sans doigts sur le dos du plus jeune, et ils courent tous à la cabane de la fille du chef. Ils jettent le paquet de chair blanche avec le sang et les morceaux d'os et de peau qui pendent au bout des mains dans la cabane de la fille qui est revenue sans les feuilles d'écorce, et elle reçoit son homme, son trophée aux cheveux blonds, avec des moignons au bout des poignets qui ne peuvent plus écrire, qui ne peuvent plus travailler. Rien pour accrocher une plume; rien pour tenir un bout de bois brûlé; rien pour la femme qui voulait devenir la femme d'un chef qui écrivait aux esprits de son ami d'Amsterdam, tué d'une flèche sur les rives de l'Hudson.

Et voici que d'Iberville, dont nous ne saisissons pas la faiblesse étrange devant cet efflanqué qui réussit à le maîtriser avec un seul noeud coulant, voici qu'il trouve plus pratique de parler, comme dans un entretien des plus honnêtes.

- Un homme qui écrit peut du moins être aimé par une femme sauvage.

- Comme les femmes blanches, les Sauvages aiment ce que fait l'homme qu'elles aiment.

D'Iberville veut-il discuter davantage ? Argumenter sur l'apparition des esprits de l'ami Johannes dans le discours incohérent de Thomas ? Sur ces écorces que Daniel voulait envoyer aux ennemis des Munsee ? Sur la femme, une Munsee, qui acceptait de les remettre aux Abénakis ?

Mais le fils de Daniel est un corps, un corps lascif, derrière cet animal aux cheveux longs, raidi par la colère. Il l'a fait se relever d'un coup, et frotte son pagne contre le cuir de la culotte. Il resserre le licou quand l'animal, réflexes moraux ou dégoût de l'humanité, se refuse, cherche à s'éloigner de ces mouvements grossiers. Quand le corps de la bête

s'immobilise, il reprend ses à-coups et tire encore sur le noeud coulant comme sur des rênes retenant le cou d'un cheval furieux qui aurait pris l'épouvante, un cheval qui jette un hennissement d'enfer se répercutant de l'autre côté de l'Outaouais, en plein soleil, et qui en arrive à s'étaler de tout son long, le dos sur Thomas derrière lui qui ne voulait toujours pas lâcher prise. Quand il se retrouve, foi de Manitou, sous l'homme qui était son prisonnier, l'homme qui en un clin d'oeil se retourne, le harasse, le bourre avec ses genoux, avec ses poings, le frappe de coups de tête, l'étouffe dans la masse de ses cheveux, le petit Savage a beau faire, il n'a plus la force de tirer ni de garder le noeud coulant. De guerre lasse ou en savourant sa défaite sous le corps de Pierre d'Iberville, il désengage ses mains de la nuque et du cou de ce corps furieux, les élève tout au-dessus de la tête qui le barde de coups, et enfin, s'immobilise. Le Moyne, le visage cramoisi, cherche de ses deux mains le noeud coulant, cherche à introduire ses doigts sous la racine qui se resserre toujours. À quelques pieds, il aperçoit son couteau, se jette dessus, revient d'un coup sur Savage qui allait se relever, se plaque encore le torse et les jambes contre lui, coincé sur le sol, et réussit, en s'écorchant, à passer la pointe de la lame entre son cou lacéré et la lanière. Il la coupe! Il lance le couteau le plus loin possible. Avec des restes de racines, il attache les mains, les pieds du fils de l'homme aux mains broyées, le garrotte comme un agneau à la broche. Thomas ne manifeste aucune résistance, sauf qu'il se met à bêler... D'Iberville lui balance, du revers de la main, deux coups en plein visage, d'un côté, puis de l'autre.

- C'est la première fois qu'un Sauvage me fait le coup.

Thomas sourit.

- Je ne suis pas un Sauvage.

- Tu n'es jamais ce qu'on veut, mais tu as raison. Tu n'es pas un Sauvage. Tu es un Barbare sauvage, un traître de Blanc. Tu es satanique.

- Vade retro, Satanas! se moque Thomas.

- Tu vas me dire une chose, et même plusieurs.

Il s'est assis sur lui sans façon, comme sur un paquet de chair ficelée.

- Pourquoi ton père est venu en Amérique s'il voulait imprimer des livres ? Et pourquoi il aboutit avec toi et une Algonquine au Sault Saint-Louis, sur le fleuve ?

Il lui répond par un bêlement.

D'Iberville ne réfléchit pas longtemps. Il n'en tirera rien de cette façon, qui de plus n'a rien de très héroïque. À son tour, il donne de la corde, comme on dit.

- Je te libère, sauf les mains. Tu pourras marcher, courir, t'enfuir, ou même essayer de scier sur une roche les lanières de tes poignets.

- Qui te dit que je veux partir ?

D'Iberville réfléchit un peu plus longtemps.

- C'est moi qui partirai. Au lever du soleil. Lamiot ou pas, j'ai promis de rejoindre la troupe au bout de deux jours.

- Merci, murmure Thomas.

- Pourquoi ?

- Tu savais que Lamiot ne reviendrait pas. Tu es resté pour moi.

- Ce n'est pas pour toi.

- C'est pour le canot ? Jamais tu l'aurais fini tout seul.

- Je l'aurais terminé au retour.

- Si tu l'avais retrouvé.

- Il serait resté là où je l'aurais caché. Tu l'aurais jamais trouvé. Et le canot, c'était pour passer le temps, et j'aime être seul.

Il reprend son couteau et se remet à l'ouvrage.

- Monsieur d'Iberville avait besoin de solitude ? Il voulait méditer comme un jésuite, sur ses fins dernières ? Tu n'étais pas seul, et tu es resté. Avec la personne qui t'empêchait d'être seul, et cette personne, c'est moi.

- Je ne veux pas discuter. C'est toi qui t'es amené ici. Je ne t'ai pas obligé à rester, et si je t'ai laissé faire...

- C'est que je servais à quelque chose.

Thomas s'est relevé. Il s'approche de lui, qui est accroupi près du canot, et se colle sur son dos.

D'Iberville se détend comme un ressort, se retourne, l'empoigne au milieu du corps, le soulève, le jette comme un sac par-dessus son épaule et quitte à grands pas le bois de pins. Savage, la tête en bas, les mains ballantes et toujours attachées, les jambes entourées par un bras de son ravisseur éclair, a l'air d'un efflanqué qu'on vient de sortir de l'eau ou qu'on amène, mort, à la fosse commune.

Au bas de la pente, dans la clairière, d'un coup d'épaule, il est jeté à terre et traîné par les garrots de ses poignets jusqu'au **mai** encore debout. Et attaché encore une fois. Son corps mou comme une fiche est relevé, planté contre l'arbre et ses noeuds, lié au cou et aux chevilles par des cordages agrippés par d'Iberville, en passant près des **mais** abattus par le vent. Il coupe les racines qui entravaient les mains du garçon, pour les rattacher, plus haut que sa tête, derrière l'arbre, avec des tiges d'aulnes, des bouts de racines, et visage contre visage, les deux hommes se regardent. Le plus jeune tend les lèvres; l'autre ne bouge pas.

Arriverait-il alors un geste inouï qui annoncerait le romancero de la Nouvelle-France ? L'image des héros se troublerait, et se dédoublerait. À gauche, les mains du vainqueur s'oublieraient sur les épaules du condamné et dans une vision d'enfer sa bouche se collerait contre ses lèvres, mais combien furtivement. À droite, un archange descend du ciel en flammes, frappe de son épée le coeur du bourreau soumis à la tentation, et il ne se passe rien.

Le prisonnier, les yeux dans les yeux de son vainqueur, se borne à dire *Enfin!*

- Qu'est-ce que tu dis ? demande l'homme blanc sous le soleil.

C'est alors que s'échappent des lèvres de Thomas, de ses lèvres qui ne songent qu'à parler, des mots étranges.

- Mes ancêtres kichesipirinis chantaient pendant que leurs corps, écorchés vifs, étaient brûlés au poteau par leur ennemis. Dis-moi pourquoi

la chair est plus puissante que les livres. Et je serai ton Christ, à l'avenir. Au lieu de me plaindre comme lui sur sa croix, je chanterai sur la mienne.

Vision d'obsédé ? Blasphème ? D'Iberville n'en tient pas compte. Il veut savoir comment un Hollandais et une Algonquine se sont retrouvés, de l'autre côté du fleuve, au Sault Saint-Louis, à la mission Saint-François-Xavier.

- Il faut finir le canot, laisse tomber Thomas dans un souffle.

Mais il se fait violence, il s'abandonne et recommence à parler. Parlerait-il dans l'espoir d'apprendre qui il est ?

- Tout ce que tu voudras. Tout ce que tu voudras, je le dirai. Tout. Tu me tueras, et tu me diras ce que tu vois. Tu diras ce que tu trouves dans mon corps, dans mes chevilles et mes jambes qui marchent toujours avec les pieds d'un autre. Sous mon visage, sous le cuir de mes cheveux, se cache ce que mon père ne voulait pas et ce morceau de chair que ma mère n'a jamais fait tomber d'elle-même sur le sol, mais qui est pourtant avec moi. D'autres hommes m'attendent; ils me cherchent sur la terre, quand je suis caché dans ma peau.

Pierre Le Moyne d'Iberville hausse les épaules, hoche la tête, mais Thomas Savage, comme une tortue têtue, tend son cou qui gonfle sous la racine qui l'attache aux noeuds, à l'écorce de l'épinette tranchée, avec ses trous de balle noircis aux bords déchiquetés. Il sort son cou d'une carapace de sourires tordus, avec des hennissements qui traversent sa gorge, ses narines; des sursauts; des regards vides aux pupilles hagardes. Les mains de Pierre qu'il souhaite pour sa mise à mort se placent encore pour un long moment sur ses épaules, et elles se retirent. Pierre Le Moyne d'Iberville

attend quelque chose. Il reste là, sans bouger. Thomas se redresse le cou et la tête contre le **mai** et dans un calme soudain, les yeux fixes, il parle.

Son père, la carte de Sanson d'Abbeville sous le bras, et Johannes, le fils du président de la West Dutch India Company, sortent de la boutique de l'imprimeur Elzevier. Ils traversent des canaux, arrivent sur le port, en 1655, ouvrent la porte des bureaux au moment même où le père de Johannes, qui en sortait, paraît devant eux. Daniel recule. Une crainte soudaine. L'imprimeur le mettra à la porte s'il apprend que son apprenti se croit permis de fréquenter, en plus des lecteurs de Descartes, les marchands de l'Amérique. Mais Johannes s'arrête, et parle avec son père; il a trouvé un garçon qui connaît par coeur les trois premières parties du *Discours de la méthode*; le président de la West Dutch India Company n'aime pas les longues méthodes de monsieur Descartes, mais il aime voir un garçon réciter longtemps, sans bouger, des pages et des pages longtemps apprises par coeur. Il dit à son fils d'amener son camarade souper à la maison, le soir même, et quand leur ami, le vieux peintre, sera parti, ils écouteront volontiers Daniel dire tout haut, et par coeur, des pages de Descartes.

/ ce qui vaut bien les évangiles que le beau Julien Sorel récitait, à la Restauration, devant les bourgeois du *Rouge et le noir* /

Daniel se récrie, refuse. Johannes insiste. Le père, par déférence pour son fils, a bien voulu insister et leur dit À ce soir. C'est donc entendu. Il récitera du Descartes. Dans les bureaux du port, un rayon de soleil éclaire un mur de pierre qui fait face à des panneaux de chêne clair, pendant que sur les bords de l'Outaouais le même soleil joue dans les cheveux des deux jeunes hommes. Thomas veut dire à Pierre le voyage que son père

entreprit vers l'Amérique des années plus tard, mais il n'a aucun souvenir, s'il ne reedit pas depuis le début ce que son père lui a appris, et cet après-midi là, à Amsterdam, Daniel doit réapprendre trois pages, qu'il ne sait pas toujours par coeur, où Descartes disait *que, pour tout le reste de mes opinions, je pouvais librement entreprendre de m'en défaire. Et d'autant que j'espérais en pouvoir mieux venir à bout en conversant avec les hommes qu'en demeurant plus longtemps renfermé dans le poêle où j'avais eu toutes ces pensées, l'hiver n'était pas encore bien achevé que je me remis à voyager. Et en toutes les neuf années suivantes je ne fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent*⁸.

*la récitation des pages
du Discours de la méthode*

Le soir venu, quand le vieux peintre quitte la salle où ils ont mangé des pommes de terre d'Amérique avec du vin de Bordeaux, Daniel, avec un haut-de-chausses et un pourpoint brodé de Johannes, se met debout devant le portrait des maîtres de la maison. On éteint les chandelles sauf une, près de la carafe de vin. Il commence à réciter, dans l'édition des Elzevier, les trois pages du *Discours de la méthode* qu'il a apprises. Il les récite comme s'il les avait toujours sues, et arrivé aux dernières lignes de la troisième page que le père de Johannes suit des yeux, près de la seule chandelle allumée devant la carafe de vin de Bordeaux, *Je ne saurais pas dire sur quoi ils fondaient cette opinion; et si j'y ai contribué quelque chose par mes discours...* alors, Daniel, sous les coups vengeurs du manitou de la mémoire, enchaîne avec la première phrase du *Discours de la méthode* : *Si ce discours semble trop long pour être lu en une fois, on le pourra*

distinguer en six parties, et cette phrase, il l'abouche sans raison à la première ligne de la première partie : *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes, qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont...*, et il raccorde, encore sans raison, cette phrase aux dernières lignes de la première partie : *Mais, après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre; ce qui me réussit beaucoup mieux...* Depuis un bon moment, le président de la Dutch West India Company, égaré, tournait les pages, revenait à la troisième que Daniel devait réciter, voulait entendre après le mot *discours* la suite de la phrase qu'il lisait, là, dans l'édition des Elzevier, il ne l'entendait toujours pas et se reprenait à feuilleter sans méthode le *Discours de la méthode*. Enfin, il s'affole, Daniel a les yeux hagards...

/ Depuis un moment, d'Iberville a jugé bon de s'éloigner du chaman. Il s'occupe à faire chauffer de l'eau pour les dernières membrures qui lui résistent /

... mais Daniel est emporté avec Descartes, dans sa mémoire brisée, jusqu'en Allemagne, au début de la seconde partie, *où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé; et comme je retournais du couronnement de l'empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier...* Johannes se lève à temps pour recevoir Daniel dans ses bras. Celui qui débitait les pages de Descartes, a perdu conscience.

Descartes ou la mer de l'ouest

Attaché à son poteau, Thomas ferme les yeux. Il les rouvre. Il a senti la présence de Pierre, devant lui, qui se fout comme de l'an quarante des soupers à la chandelle d'Amsterdam. Il veut des faits, non des lectures de circonstances.

- Je vais te dire, moi, ce qui s'est passé, dit-il, en lui appliquant le bout d'une éclisse sur la poitrine. Ce Johannes est le fils d'un gros marchand; la famille est en émoi parce que le fils bien-aimé a trouvé un aussi grand maniaque de Descartes qu'il ne l'est lui-même. Il partagera bientôt sa chambre, s'habillera comme lui, recevra des livres en cadeau, et ils devront se faire à l'idée de le voir partir avec lui, toutes voiles dehors, sur les quais d'Amsterdam.

- Mais une nuit de printemps, reprend Thomas impassible, ils quittent tous les deux la maison et au matin, ils prennent la mer. Johannes ne veut pas de la fille que ses parents lui ont promise. Il part avec Daniel lire et réciter Descartes en Amérique. Ils veulent découvrir ce qu'ils savent qu'ils ne connaissent pas. Ils l'écriront dans un livre que Daniel imprimera dans l'atelier qu'ils bâtiront sur la rivière Hudson où les Sauvages apporteront leurs mots, leurs manitous, leurs principes. Ils les écriront et les enverront de par la terre, sur papier, dans les pages d'un livre, en Europe et dans les terres du soleil couchant, les terres de Chine et du Japon qui bordent la mer de l'Ouest.

D'Iberville, reparti vers le bois de pins, est déjà revenu. Il a entendu parler de la mer de l'Ouest.

- Qu'est-ce qu'il disait, ton père, de la mer de l'Ouest ?

Thomas sourit. Descartes n'a jamais parlé du passage du nord-ouest, mais Daniel et Johannes avaient commencé un dictionnaire des matières qui revenaient souvent dans leurs conversations avec des Mohawks et d'autres Sauvages, parmi les tribus de l'Hudson, qui est la rivière du Nord sur la carte de Sanson d'Abbeville dont nous gardons tous un souvenir impérissable.

- Qu'est-ce qu'ils ont dit du Nord-ouest ? Ton père t'a parlé du passage ?

- Le dictionnaire avait quelques pages, répond Thomas, imperturbable, presque en chantonnant. Une page sur *Je pense*, et donc une page sur *je suis*; une autre sur le *discours*; et encore une sur la *méthode*

D'Iberville le bourre de coups de poings dans les côtes, sur les bras ou les cuisses. Tu te moques de moi, qu'il lui dit.

- Tu mens! Il n'y a pas un seul Sauvage sur toute l'île de Montréal, avec un père hollandais ou non, qui parle français comme tu le parles, qui parle comme les Français et les Canadiens parlent le français. J'en ai jamais entendu parler de toute ma vie, ni rue Saint-Paul, à Montréal ni à Lachine, au poste de traite. Sais-tu ce que tu es, Thomas Savage? Un Français qui a déserté. Tu couches avec les femmes des Sauvages, et encore mieux, tu chevauches les garçons des Sauvages comme une bernache sur le cul des navires, ou tu te fais *berner* par eux.

- Mon père parlait français. Il me l'a appris, soutient Thomas, avec des accents de vérité indéniables.

- Alors, pourquoi vous ne demandiez pas une terre chez nous ? Pourquoi rester à la mission des jésuites ?

- Tu es comme tous les hommes aveuglés par leurs mauvais désirs. Tu ne connais pas les esprits méthodiques des femmes. Tu oublies ma mère qui croit au dieu des jésuites.

- Tout à l'heure, tu la faisais gémir sur Tessouat qui livrait tes Kichesipi..., ou je ne sais plus qui, au dieu pendu en croix!

- Oui, elle gémissait, et elle vit maintenant dans l'île aux Allumettes, *irouanin-apoutch-enfransin*, mais cela ne l'empêche pas d'être toujours baptisée. Oui, elle est retournée chez les Kichesipirinis, Ki-che-si-pe-rinis, mais avant, quand elle vivait avec Daniel, elle voulait rester à la mission des jésuites parce que chez les jésuites, il y avait des Mohawks et des Hurons baptisés, et les Mohawks parlaient comme elle.

- Elle parle algonquin, ta mère. Tu sais très bien que les Kichesipi..., tu sais qui, sont des Algonquins, et tu as même raconté cette histoire de mots *munsee* et algonquins que ton père et ta mère...

- Tu ne comprends jamais rien aux pierres multiples des langues sauvages. C'est comme la multiplication des pains de l'Évangile de je ne sais plus qui. Elle avait seulement trois hivers quand les Mohawks l'ont traînée avec sa mère à Kanagaro.

- Alors, qu'est-ce qu'elle fait aux Allumettes, chez les Algonquins ?

- Elle fait comme moi, elle apprend sa langue, celle qu'elle a perdue.

D'Iberville enrage. Il parle tout seul. Thomas parle de sa mère comme d'une morte, qu'il se dit, et voilà qu'il apprend qu'elle vit à deux ou trois lieues d'ici. Cette bernache parle d'un dictionnaire, un dictionnaire fait à la Nouvelle-Amsterdam - j'ai toujours voulu aller à Amsterdam - , un livre écrit avec les Mohawks sur le passage du Nord-ouest, sur la mer de Chine et tout ce qu'il en dit, ce forban, c'est *Je pense, donc j'ai la méthode...* Tu

ne partiras pas d'ici vivant, petit Satan de mes fesses. Belzébuth de libertin! a-t-il même ajouté.

D'Iberville, oui, toujours lui, marche d'une roche à l'autre, d'une touffe d'herbe verte à des ronces. Avec ce dictionnaire de Johannes, ou ce qu'il en reste dans la mémoire de Thomas, il croit tenir des renseignements sur la mer de Chine et sur le passage qui y mène. Il se peut aussi qu'il n'y croit pas, mais sait-on jamais. Des gens du sud en savent souvent plus sur ce qui se passe au nord-ouest que les Sauvages du nord. Mais le fils qui a lu les premières feuilles du dictionnaire *à son père*, n'a retenu que Descartes et ses méthodes!

- Tu mens encore une fois! dit-il, le doigt levé contre le visage de Thomas.

Comme s'il avait trouvé une solution pour lui faire dire la vérité, toute la vérité, qui était bien sûr monnaie courante dans la catholique Nouvelle-France. il se paie d'une palabre historique qu'on n'enseignera jamais dans les écoles.

- Tu ne te moqueras pas de moi longtemps. Écoute-moi bien, le petit Sauvage qui aurait un père aux cheveux blonds. Avec tes deux oreilles. Tu m'as dit que ton père et ta mère se sont retrouvés à Kanagaro. Eh! bien, il n'y en a plus de Kanagaro. Tracy, et son régiment, sont passés par là en 1666, je dis bien en 1666; j'avais six ans en ce temps-là, et moi aussi, mon père m'en a parlé. Rayé de la carte, Kanagaro! Et avant, ta mère, tu as dit qu'elle était prisonnière, elle n'a donc jamais pu sortir de Kanagaro pour venir à Ville-Marie, et il y avait longtemps que les Iroquois du temps l'avaient mariée à un vrai Mohawk, après avoir attaqué Trois-Rivières et l'avoir traînée avec eux, en 1647, que j'oserais soutenir. Le Hollandais,

s'il est jamais arrivé en Amérique dans ta mémoire de chien battu, serait arrivé trop tard pour qu'il ait même pu la voir de ses yeux, vue. Et, dis donc! Étrange affaire que l'histoire de ton père. Non, tu ne dis jamais ce qu'il a fait exactement, ton père. Oui, il avait les doigts coupés, mais où il est maintenant, hein? Et pour ajouter le pompon sur ta tuque de mensonges, tu veux me faire accroire que son dictionnaire parlait de Descartes! Il y avait autre chose sur ces feuilles. Tu vas me le dire si tu veux t'en tirer. Et si tu trouves rien à dire, si ton Descartes et ton Daniel n'existent pas, et si ta mère de l'île aux Allumettes, avec qui ton père aurait fait, que tu dis, le tour du Nouveau-Monde, si elle n'existe pas, c'est que tu es envoyé ici pour nous suivre... Ne ris pas! Ce serait pas la première fois que les Anglais payent une bernache pour nous espionner, et c'est dans la façon des serpents d'Iroquois d'essayer de me tuer comme tu viens de le faire. Thomas Savage ou Thomas French, tu vas parler, c'est moi qui te le dis.

Il se dirige vers le feu où chauffe toujours de l'eau pour les éclisses de cèdre. Il tire des braises un bout de bois et revient, droit sur le poteau de son prisonnier qui ne le perd pas des yeux. D'Iberville lui arrache son pagne.

- J'ai vêtu ceux qui étaient nus, ironise Thomas.

- Salut, roi des Juifs! dit l'autre, en lui enfonçant le tison entre les cuisses.

Les deux ne se quittent pas du regard. Ne bougent pas. Thomas commence à chanter : des sons de gorge. Sa tête peu à peu décrit des cercles. Elle se balance; elle se penche; elle se redresse. D'Iberville laisse le tison sous la verge. Le visage de Thomas se raffermi; ses traits se

durcissent et, poussé par une lente tension, tout à coup, il se met à haleter, mais ça ne dure pas. Il ferme les yeux.

- Pourquoi tu me brûles ?

- On brûle bien les livres, et il y en a toujours. Tu veux pas savoir si ta chair est plus forte que les livres ? Il y en aura toujours à brûler, pouce par pouce.

- Et pourquoi la chair brûlée des Sauvages, dans les forêts, fait mourir sans une plainte, sans un cri ? Pourquoi ? Pourquoi la chair et la peau clouées de votre pendu sur la croix en font un dieu, un esprit ? Et pourquoi lui, il s'est plaint ? Éli, Éli, lema sabacthani...

- Tu es en train de l'apprendre. Et n'oublie pas les chrétiens devant les lions, mon petit évangéliste. Ils chantaient, eux aussi.

Thomas se reprend par du mépris.

- Toi, tu mourras avant de savoir pourquoi tu vivais.

D'Iberville retire le tison, noirci, et le rejette dans les cendres. Le jeu ne l'intéresse plus. Il prend les dernières membrures qu'il a fait mollir dans l'eau et, en repassant près de Thomas, il lui lance à la cantonade, comme s'il quittait la scène d'un théâtre, de réfléchir pendant qu'il finira le canot.

Éloigné d'une centaine de pas, il entend un hurlement. Comme celui d'un loup. Il s'arrête, sans se retourner. Encore un cri. Il revient sur ses pas, s'approche du sapin écorché, mais s'arrête derrière Thomas.

- Tu reviens quand je crie.

Aucune réponse.

- Écoute-moi. Et après, je partirai. Tu ne me reverras plus.

- Tu vas dire enfin qui tu es ?

- Toi, tu es le fils de Charles Le Moyne, commence Thomas avec un ton de défi, et s'appeler d'Iberville, c'est chercher la Chine en Amérique, c'est voir la mer de l'Ouest dans l'Outaouais ou la voir s'ouvrir au beau milieu de la baie d'Hudson. Mais s'appeler d'Iberville, ça empêche de croire qu'une Kichesipirini, devenue iroquoise à Kanagaró, a attendu longtemps un homme blanc. Et un homme blanc est arrivé à Kanagaró, et elle l'a fait entrer, avec ses cheveux blonds, dans sa cabane. Ce n'est pas Descartes qu'elle a fait entrer, ajoute-t-il presque méprisant. Il n'avait plus de doigts, mais il avait de longues jambes à la chair blonde, il avait des yeux bleus, il parlait des langues étranges, il lisait comme les jésuites, et avec ses moignons après des jours et des nuits il arrivait près du feu à tracer des signes, et il faisait aussi nager les canots. Oui, les Mohawks se moquaient de lui, le faisaient travailler comme une femme, mais l'Iroquoise des Kichesi l'avait choisi.

Il ferme les yeux. Ses bras ont peu à peu glissé sur le tronc presque tout écorcé de l'épinette, et ses poignets sont maintenant appuyés contre sa tête.

- Moi, je suis Atonwa, laisse-t-il tomber, comme s'il se libérait d'un poids. Ils m'appelaient Atonwa. Je suis tombé sur la terre à Kanagaró, et je suis Atonwa, le fils de l'esclave iroquoise, fille des Kichesipirinis. Atonwa, le fils de l'homme blond, le prisonnier blanc des Munsee. Les Mohawks disaient qu'il était né d'un jésuite et d'une Anglaise de Boston. Un jour, j'avais deux ou trois ans, m'a dit un autre des prisonniers munsee, nous avons quitté Kanagaró durant la nuit, quand Tracy et Carignan avec des soldats qui parlaient comme Descartes sont venus venger leurs morts en attaquant les Iroquois. Ils les ont chassés des terres, des lacs, des

rivières parce qu'ils avaient tué des Français à Ville-Marie, parce qu'ils tuaient les Algonquins, les Outaouais, et le restant des Hurons qui apportaient des fourrures à Ville-Marie. Nous avons fui, la nuit, le jour. Nous avons campé sans cabane dans des forêts, sur des montagnes. Nous avons marché vers la mer, vers les grandes eaux, vers Amsterdam, disait mon père. Nous avons entendu, et même nous entendîmes - ça va, tu aimes ça *entendîmes* ? - des hommes qui parlaient comme les phrases dans la mémoire de mon père, des hommes qui parlaient comme les robes noires qui entouraient ma mère dans ses rêves, elle disait ses rêves des trois rivières, et mon père et ma mère ont suivi les hommes qui parlaient français, toujours vers la mer. Et nous avons eu des entretiens sous le soleil levant avec des tribus qui parlaient avec des Français, et je me souviens de ces entretiens, quand les Français voulaient parler iroquois ou algonquin avec les Abénakis, et que les Abénakis ne voulaient parler qu'en abénaki, et quand les Mohicans voulaient parler anglais avec les Français, et quand les Français pensaient que les Mohicans parlaient le huron; et quand les Français ont trouvé drôle que l'homme aux cheveux blonds, qui vivait la nuit avec une Iroquoise algonquine, récite du Descartes. Et je me souviens que mon père et ma mère les suivaient toujours, et quand il pleuvait, nous les avons perdus.

Thomas parlait de plus en plus bas, la tête toujours tirée vers l'arrière où Pierre se tenait immobile.

- Un jour, dans un village de wigwams, un jésuite a parlé à ma mère. Il y avait une mission où elle entendrait parler de dieu, le dieu de son enfance, le dieu de sa mère, sa mère qui était morte quand elle avait dix ans; il y avait une mission près d'une grande rivière, le Saint-Laurent, où

mon père trouverait des moulins pour faire du papier, trouverait des Français pour parler de Descartes; et ma mère a vu dans sa mémoire des images de rivières, elles étaient trois rivières, ma mère a écouté des paroles dans sa mémoire quand elle avait dix ans, des paroles de Dieu, elles étaient les paroles de sa mère des trois rivières, avant sa mort, elle disait que les Iroquois avaient tué son père, et ma mère, dans le village de wigwams, a vu un signe du ciel dans les paroles de la robe noire... L'homme qu'elle avait fait entrer dans sa cabane parlait la langue des hommes qui lui parleraient du dieu que sa mère adorait; Daniel parlait la langue des hommes qui la ramèneraient un jour dans l'île aux Allumettes, *irouanin-apoutch-enfransin*; des hommes parleraient avec Daniel, l'homme qui lui avait donné un enfant; il ne parlerait plus tout seul. Et ils ont suivi l'homme de dieu, l'homme qui vivait avec des hommes qui connaissaient Descartes et savaient ajouter des mots à ceux de Descartes; et Atonwa, le petit garçon Atonwa - c'était moi -, voulait rencontrer les Descartes de Ville-Marie, écouter et dire par coeur leurs discours, leurs méthodes. Mon père voulait cela que ma mère voulait, mais il n'a pas voulu rencontrer les hommes qui parlaient comme le livre de Descartes; il ne voulait pas entendre des mots qu'il n'avait pas lus.

Thomas avait quelquefois des sanglots dans la voix, mais son discours ressemblait de plus en plus à celui d'un automate au bout de son ressort, et il se reprenait par à-coups.

- Descartes avait quitté la France, que disait Daniel. Il fallait, comme Descartes, parler le français avec les gens des autres pays. Les amis de Daniel, des Iroquois baptisés, et ma mère ont commencé à le cacher; ils cachaient l'homme qui avait les mains hachées à coups de tomahawk. Il

parlait tout seul; il me traînait contre lui et me faisait répéter cela qu'il disait. J'ai appris l'Algonquin avec ma mère, l'Iroquois avec ma mère et avec les autres enfants, et j'apprenais par coeur le français de Descartes avec Daniel aux doigts coupées, mon père, l'homme qui parlait d'Amsterdam. Des jours, je ne savais plus dire le nom de l'original ou de la neige en iroquois, mais je savais répéter par coeur les phrases que mon père m'apprenait; des phrases qui ne servaient à rien, disait ma mère. Daniel ne voulait pas sortir de la *tchapelle*; il se cachait des hommes qui ne lisaient pas, et les hommes le cachaient, et les hommes ne l'amenaient pas à la foire des fourrures...

D'Iberville l'écoutait sans dire un mot et, tout à coup, il veut encore savoir de quoi le père de Thomas parlait avec les Sauvages de la rivière Hudson. Il est impossible qu'ils aient parlé de Descartes. Il veut savoir ce qu'ils disaient.

- Johannes et lui, comme tout le monde, ont dû les questionner sur les fleuves, les rivières qui coulent en Amérique, qui traversent l'Amérique et qui se déversent dans d'autres mers, mais on ne sait pas encore comment arriver dans ces golfes. Les Munsee, les Mohawks, tu as dit aussi les Mohicans, les Delaware, tous, ils connaissent d'autres Sauvages qui en savent plus que nous, et ils ne veulent rien dire. Les deux Hollandais, j'en suis sûr, tenaient des journaux de bord pour la Nouvelle-Amsterdam; ils prenaient des indices, ils relevaient ce que disaient les Sauvages pour en savoir plus que les Anglais, plus que nous, les Français, et arriver avant tout le monde en mer de Chine... Le passage... Il y a un passage! Dis-moi ce que les Sauvages disaient.

Thomas prend une longue respiration et, content que d'Iberville l'écoute, le questionne, il quitte sa voix essoufflée, éraillée, pour en prendre une plus sereine, oubliant qu'il est attaché, nu, à un arbre, en pleine forêt, à la merci d'un homme qui ne fait plus attention à lui, sauf pour l'interroger, et qui reste là, derrière lui, sur les bords d'une rivière où n'est passée âme qui vive depuis bientôt deux jours. C'était comme s'il récitait une leçon au meilleur précepteur qu'il n'avait jamais eu.

- Mon père ne voulait pas traverser l'Amérique pour se retrouver en Chine ou au Mexique; il leur enverrait un livre, aux gens de ces pays, qu'il disait. Daniel et Johannes voulaient bâtir, ou fonder, oui, fonder, que disait Daniel, une imprimerie et inventer l'Amérique, qu'il disait, dans un livre, malgré leurs parents, malgré les marchands de fourrure, malgré les marins ou les soldats de tous les empires. Ils voulaient aussi, que Daniel disait, être les vainqueurs de leur corps, vaincre leurs désirs pour acquérir de nouvelles pensées, de nouvelles paroles, et rendre meilleures les phrases qu'ils lisaient dans le livre et la mémoire de Descartes. C'est cela que mon père disait quand je lui demandais pourquoi quitter, non, pourquoi avoir quitté les maisons d'Amsterdam; et il répondait que dans les maisons d'Amsterdam les visages des ancêtres, sur les murs, regardent jour et nuit vivre les hommes et les femmes d'aujourd'hui comme les visages des saintes et des saints nous regardent dans les *tchapelles* des jésuites. Il ne voulait pas être regardé par les morts. Il voulait regarder, observer de nouveaux visages. Il aimait contempler le visage de Johannes, son visage qui s'éclairait quand il avait rempli une page de son écriture baroque, oui, il disait baroque, et quand il tournait la feuille contre une autre déjà noircie, sur la table que Daniel avait fabriquée. Et cela, jusqu'à la dernière

nuit d'hiver, en 1661, quand Johannes est mort avec une flèche dans un oeil.

- Tu disais qu'il l'avait reçue dans le cou. menteur!

- Non. C'était dans l'oeil. Je l'entends comme cela, tout à l'heure, dans ma mémoire... Et Johannes regardait l'homme au visage noir et rouge qui avait fracassé la porte, il regardait l'homme qui entrait, entouré d'autres Munsee, qui portaient des torches, et l'homme au visage noir et rouge a bandé son arc.

/ Thomas reconstruit toujours avec plus de détails, dans une langue devenue plus fluide, les faits et gestes des Hollandais et de l'Algonquien. Je suis conscient que dans mon écriture de sa langue, il y a force répétitions et qu'on a pu perdre le fil. Par ailleurs, si Thomas ne précisait rien ou s'il avait dit dès le début, presque de façon chronologique, l'histoire de ses père et mère, on aurait déjà tout oublié. Et surtout, on ne serait pas entré, malgré nous, dans cette confusion des langues, des sexes (?) et des accointances qui se créaient, se défaisaient, s'entremêlaient, autant dans l'esprit de Thomas, que dans cet univers « américain » des *Esprits* qui a longtemps mystifié la conception européenne du lucre qui aurait été sanctifiée grâce à une nature humaine, sauvée par un fils de dieu fait homme, et qui avait réussi à s'enrober de raison ou, du moins, d'un formalisme rationnel... Il y aurait, ici, matière à de nombreux colloques et diatribes /

D'Iberville (qui ne sait rien de mes propositions audacieuses ou de mon questionnement incertain) s'était assis par terre, le dos contre le **mai**. Il n'y a rien à faire. Il n'apprendra rien de plus sur le passage du nord-ouest. Et des torches dans une nuit d'hiver, il en a vu d'autres.

- On vient en Amérique pour s'enfermer dans des cabanes en bois rond, et on finit une flèche dans un oeil, ou dans le cou, et une torche dans le cul, dit-il d'un air sentencieux.

- Ou tu meurs étranglé en plein bois, rétorque l'homme que le soldat philosophe a ligoté à un tronc d'arbre.

- Je sais, reprend d'Iberville. Mais au moins, c'est en Amérique, à des lieues, à des centaines de rivières et à des milliers d'arpents de forêts de cette Europe avec ses murs et ses perruques.

- Le Christ avait-il une perruque ?

La question fait sourire Pierre Le Moyne, et il semble encore plus heureux de la réponse qu'il mijote et claironne, en se relevant.

- Je ne sais pas, monsieur le Christ des Sauvages, mais que diriez-vous d'une bonne crucifixion, avec des torches et de la poudre à canon, après le coucher du soleil ?

Il ramasse une racine qui traînait par terre et en frappe le corps nu attaché au poteau. Tout en continuant, plus par jeu que par conviction, il se rapproche du **mai** et, par derrière, met sa main libre sur les yeux de Thomas.

- Dis qui t'a frappé... Tu ne sais pas ? Il faut le dire, sinon tu auras cent coups.

Et il s'éloigne pour se donner plus d'espace et augmenter la précision et la force des coups qui commencent à pleuvoir, cette fois, de façon plus convaincante que ludique et qui arrachent un cri à cette bouche... Il s'arrête. La tête, malgré le licou, est tournée vers lui.

- Tu vois d'autres forêts, d'autres rivières à côté des vraies forêts et des vraies rivières que moi, je vois... Je ne sais pas lesquelles sont les vraies.

Mais tu ne les écris pas sur du papier, toi, c'est elles, les forêts, les rivières, qui te poussent en avant, sur d'autres rivières, vers d'autres visages...

Que dire après ce que d'aucuns jugeraient des insignifiances, et quelques lucides, des vérités ? Il est même gênant de continuer à battre le corps qui se nourrit de cette bouche... D'Iberville s'en tire par une pirouette.

- Tu comprends alors pourquoi j'interroge à qui mieux mieux quelqu'un ou un livre. Oui, un livre. Les livres peuvent servir à ça. Je veux lire un livre ou entendre quelqu'un qui me parle du passage, à l'ouest ou plus au nord, qui nous amènerait, toi et moi, en Chine, au pays de la soie, des épices et des dragons.

Et il enroulait la lanière autour du tronc, des poignets, des hanches et du sexe de moins en moins gonflé de Thomas qui cherche encore à tourner sa tête vers cet homme qui, il l'a dit, non ? l'amènerait en Chine. Il ne peut le voir; il est encore derrière lui. Alors, il se rabat sur Descartes.

- Descartes aurait dit de traverser les bois, de nager sur les rivières, et un beau jour, au soleil couchant, la mer de l'Ouest s'étalerait sous nos yeux.

Mais le sieur d'Iberville, depuis le temps qu'il en entend parler, est *tanné* du sieur philosophe et de ses apôtres néerlandais. Il croise une dernière fois les deux bouts de la racine autour du tronc de l'arbre et les attache en une belle épissure retombant le long du ventre et d'une cuisse, en disant que le vieux Descartes n'irait pas loin, en ligne droite, dans la forêt. Il tournerait en rond! Il fallait se guider sur le soleil, mais ne pas le suivre, parce qu'il bouge tout le temps.

- Quelqu'un arrive là où il veut, dit-il, les deux poings sur les hanches, s'il fait le point sur un autre lieu, que ce soit sur terre, sur mer ou dans le ciel...

- Si tu voyages la nuit, l'interrompt Thomas, les Ourses, comme vous dites, tournent aussi autour de l'étoile du nord, qui est fixe, ne bouge pas. En tout cas, je ne le pense pas. Alors, je la suis en ligne droite et j'aperçois, qui sait ? dans le brouillard du matin, une terre bleue comme les pierres des cascades sous l'eau, une terre qui bouge comme les rivières, ou une rivière large comme la terre, la dernière mer où se couche le soleil...

- Mais il faudrait voyager de nuit, répond Pierre.

Le dos tourné, dans cette lumière de fin d'après-midi, il regarde couler l'Outaouais.

- Et tu sais, reprend Thomas, même le jour, tu suis un ravin, le sommet des montagnes ou la découpe que font de grands pins ou des arbres morts dans une forêt de feuilles, et tu trouves une source, un ruisseau, une rivière, la mer...

Dans son immobilité forcée, la nuque, le dos, les fesses et les mollets collés aux lambeaux d'écorce du tronc, le fils de l'Algonquine kichesipirini ressemble à une statue de bronze, mais dès qu'il parle, c'est comme si délivré de son poids, le métal se recouvrait de chair et allait marcher.

- Oui, je sais, lui fait écho, comme dans un rêve, le fils de Français.

Lui, de son côté, il semble changé en pierre, tant son corps à demi nu et les muscles presque énormes de ses cuisses et de ses bras pèsent de tout

leur poids sur une terre qui a l'air de fuir comme emportée par le courant le long de la rivière.

- Oui, je sais, reprend-il en songeant peut-être à la baie d'Hudson, et à son commandant qu'il doit rejoindre. Mais d'autres suivent un pendu à sa croix, comme tu dis.

Pense-t-il en même temps que des hommes habillés ou non de robes noires et des femmes sans bijoux, sans perruque, avec des robes qui leur montent jusqu'au cou et des coiffes qui leur couvrent les cheveux décident au nom du Christ, pendu à sa croix, de quitter leurs livres, leurs champs, les ruelles d'ombre et de soleil de leur village, de leur bourg ou de Paris pour traverser l'Atlantique sur des bateaux à voiles qui savent où ils vont grâce aux marins, mais qui les amènent aussi dessus une horrible et fascinante montagne d'eau sans fond s'arrondissant à l'horizon, avant de les décharger de l'autre côté, ces femmes et ces hommes, sur des pontons où ils se mettent à courir Dieu sait où, à suivre des rivières qui vont du nord au sud ou de l'est à l'ouest, comme si elles coulaient à l'estime, et cela dans la ligne droite d'un ciel qu'ils n'ont jamais vu, mais qui répond à leurs prières et leur livre, souvent tout nus, les Sauvages qu'ils aspergeront d'eau bénite, couvriront de laine et de coton pour qu'ils oublient leur chair, leur corps, et se mettent à genoux, les persuadant qu'ils sont sur le chemin du ciel où les attend, dans sa gloire, le créateur auquel ils n'avaient jamais pensé, mais qui correspond, en vérité, à leur plus secrète nature.

Mais d'Iberville ne dit pas tout cela.

- Eh! oui, dit-il, ils nous font marcher à genoux, toujours du côté du ciel!

Les deux statues se reposent un moment, la prisonnière et l'autre, un peu stupéfaite, mais d'une stupéfaction qui, n'en doutons pas, n'en reste pas moins chrétienne.

Elles se réaniment dans cette fin d'après-midi, au printemps de 1686, et il est évident que ce climat, cette tension, ces longueurs ne peuvent plus durer.

- Il faut finir le canot, dit Thomas.

Le sous-lieutenant ne bouge pas.

- Je connais des arbres couverts de gomme, dit Thomas. Elle coule presque comme du miel.

- *...un pays ruisselant de lait et de miel...*, commente d'Iberville, toujours aussi biblique, ou perroquet.

- Ici, c'est la gomme, mais surtout la pluie, l'eau des rivières et la neige.

- Tu oublies les poissons, les sangliers, les orignaux, les canards...

- Tu as une femme, des enfants ? demande brusquement Thomas.

Le grand célibataire s'anime un peu. Il s'essuie les mains sur sa culotte, dénoue un ruban qui retient ses cheveux depuis un moment - nous ne l'avions pas remarqué - et les démêle avec ses doigts pour les rattacher à nouveau sur sa nuque.

- Tu as raison. Il faut trouver de la gomme.

- Je sais où il y en a.

- Moi aussi.

Il est déjà parti vers le bois de pins, mais revient dire que la crucifixion peut attendre à la nuit tombée.

- Ce sera plus tragique avec des sapins qui brûlent autour, ajoute-t-il en souriant.

Thomas cherche à le retenir. Il dit qu'il faudrait lui mettre les bras en croix, s'il veut le faire mourir.

- Je sais, oui. Il faudrait aussi un centurion romain pour vérifier si tu es bien mort.

Que répondra le fils de l'Algonquine ? L'esprit cartésien a tout de même, et grâce au père hollandais, fait son oeuvre. Il est plausible qu'il s'aperçoive du ridicule de sa situation. Et pour commencer à s'en tirer, du moins à nos yeux, il dénonce, à la façon de la vigie d'un navire, l'arrivée d'un canot. D'Iberville scrute l'horizon, un horizon qui, prétend-il, lui a toujours accordé un oeil aussi vif qu'aux Sauvages. Il ne voit rien venir, et demande à l'hypocrite s'il connaît la chanson du roi Renaud, *Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir.*

- Pourquoi?

- Pour rien. J'aime cette chanson. Et moi non plus, comme la soeur Anne, je ne vois rien venir. Et même si dix canots arrivaient en même temps, bourrés d'Iroquois...

Il se reprend.

- ... surtout s'ils étaient bourrés d'Iroquois, je te laisserais tout nu, attaché à ton bout de croix.

Toujours comme au théâtre, le sieur d'Iberville retourne à son canot en criant qu'il reviendra quand le condamné aura du sang autour du cou. Il faut saigner le cochon avant de le griller!

Il est parti et ne pense déjà plus à son métier de bourreau. Que ferait-on, en forêt, sans songer aux fourrures et aux postes de traite qu'il faut reprendre aux Anglais, tout en ayant la tête en Chine.

Le voilà sous les pins. Il remet son couteau dans sa ceinture, mais il s'arrête. Il a entendu un volier de canards. Nous l'apercevons, plus loin que les îles, qui survole l'autre rive, vers le nord. D'Iberville revient au pas de course, passe devant le minable Golgotha sans y jeter un regard et s'engouffre dans sa tente. Il en ressort avec un fusil et un cornet de poudre.

Les canards noirs volent trop bas, au-dessus des arbres qui l'entourent. Ils sont hors de portée. Mais deux autres voliers surgissent au midi. Son arme doit être déjà chargée d'une balle; il n'ajoute que de la poudre, et dans le temps de le dire, vise... Le coup ne part pas. Il se tourne vers Thomas qui fait comme s'il n'avait rien vu, mais en disant qu'il a un arc et des flèches dans son canot.

Le Moyne, affamé ou inconscient, jette son fusil sur une souche et d'un coup de couteau fait sauter les lanières qui liaient le cou et les mains du pauvre enfant.

- Détache tes pieds. Je reviens avec l'arc et les flèches.

Et il repart vers le bas de la falaise. Non, il remonte vers la pinède : ce sera plus court en sautant des rochers que par la grève.

Thomas, à force de les frotter sur l'écorce et les noeuds du tronc, réussit à casser les racines qui retenaient ses chevilles. Il se masse les poignets, se frotte le cou, ramasse le pagne, veut se l'attacher autour des reins, mais le jette au loin et file. Quand il sort de sous les pins et arrive au bord de la falaise, un canon de fusil la remonte, pointé vers lui! Mais le

chasseur tient l'arc et les flèches dans l'autre main, tout en s'agrippant comme il peut à des ronces pour ne pas basculer.

- C'est mon fusil, dit Thomas en tendant le bras pour le prendre.

- Confisqué, le fusil, rétorque d'Iberville, presque à bout de souffle, et d'un coup de rein il se hisse sur la falaise.

Il lui tend l'arc. Il le prend sans discuter, les yeux sur une volée d'autres canards, ajuste une flèche sur la lanière qu'il tend jusqu'à ce que la pointe touche le bois recourbé, et tire sur un des oiseaux de queue, qui s'abat plus loin au milieu de la clairière. Il agrippe une deuxième flèche des mains de Le Moyne, qui s'en allait cueillir la bête, et tente de viser, du même volier, le canard qui tarde au bout de la longue jambe du V qu'ils forment dans le ciel. Il le rate, s'enrage, veut arracher son fusil à...

- Non! Et ça ne servirait à rien, tu n'as pas de poudre. Essaie plutôt dans l'autre vol, derrière toi.

Il lui donne une troisième flèche.

C'est comme une invasion. D'immenses formations de canards traversent l'espace, de grands angles vivants avec, à leur pointe, un oiseau qui fend l'air et semble tirer à sa suite deux longues files qui s'évasent derrière lui, l'une où le rang est plus serré, où les grandes ailes battent dans le ciel au rythme de celles qui les devancent et de celles qui les suivent à une égale distance, et l'autre, plus sinueuse, qui s'allonge et se déforme, se reforme et s'attarde, avant que le canard de tête, qui a laissé sa place, vienne en fermer le vol et le redresser avec cet entêtement des muscles qu'il avait acquis à la flèche du volier.

Thomas les regarde se déplacer comme des morceaux de vent arrachés à une tempête, qui auraient pris les couleurs de la terre avec, dans le miroir

violet qui borde leurs ailes, le reflet sombre des lacs et des rivières qui se creusent entre les forêts.

- Qu'est-ce que tu fais ? lui crie d'Iberville. Tire!

- Je regarde les croix du ciel, répond Thomas.

Sa main gauche empoignant le bois de l'arc en son milieu, il fixe, avec les doigts de l'autre, la base de la flèche sur la lanière, fait décrire une courbe à son arme, du sol vers le ciel, allonge les deux bras, tend le fil armé jusqu'à ce que son poignet frôle sa paupière, et vise une de ces masses de plume qui s'élèvent de plus en plus haut, pour se tourner vers Pierre et tirer sur lui. La flèche passe à un cheveu de ses cheveux relevés... Est-ce un jeu ? Une autre tentative de le tuer ? D'Iberville n'a pas sourcillé. Insouciance ou prudence ? Et a-t-il vu venir le coup ? Il a encore dans ses mains, avec le fusil inutile, une autre flèche. Une seule. Thomas se rend vers lui et lui tend son arc.

Et il recule jusqu'au bord de la falaise.

- Tire. Tue-moi. Je voulais te tuer.

L'offensé, qui ne le semble pas le moins du monde, prend son temps, dépose le fusil, l'appuie contre sa jambe, vérifie la pointe métallique de la flèche, sort son couteau, la nettoie en la frottant du dos de la lame, l'affûte avec le tranchant, à moins qu'il ne s'en moque, lance le couteau qui va se fichier sur un des troncs de la première rangée de pins, reprend l'arc qu'il avait glissé sous son bras gauche, l'arme d'une flèche, ignore un autre volier de canards qui crient une mélodie sourde dans les heures douces de la fin de l'après-midi, sous des nuages gris qui commencent à couvrir le ciel.

Thomas est tombé à la renverse, frappé à la cuisse. La tête et un bras dans le vide, il ne bouge plus pendant un moment. La penne emplumée de la flèche fichée dans le muscle a l'air d'une bouture empoisonnée que le corps nu ne rejetterait jamais trop loin. Il se relève d'un coup, étouffant la douleur, de la rage dans les yeux. Il tire sur la tige, l'arrache, et les deux cornes de la pointe ressortent comme les crocs rougis d'un hameçon où se sont accrochés des morceaux de chair. Il la garde dans sa main et traînant sa jambe blessée, il marche sur le Blanc. Arrivé devant lui, il dépose la flèche à ses pieds et retourne au même endroit où, cette fois, il se met les bras en croix et, comme si c'était la meilleure façon de les observer, il regarde passer les derniers oiseaux noirs.

D'Iberville laisse glisser par terre le fusil, se baisse, prend le long dard souillé, le lance au loin, au-dessus de la rivière, et brise l'arc. Il reprend l'arme à feu de Thomas et va retirer son couteau, fiché dans le tronc de l'arbre, en disant qu'il veut finir le canot avant la nuit.

- Et au lieu de jouer à l'épouvantail, soigne-toi, et va relever le canard que tu as tué.

- C'est un travail de Blanc, un travail de femme, répond Thomas avec mépris.

Un éclat de rire, un grand, un franc éclat de rire lui répond.

- Aujourd'hui, c'est un travail de bernache.

Il disparaît dans le bois de pins et crie à Thomas que s'il trouve de la gomme d'épinette, ce ne serait pas de refus.

- D'ailleurs, ça fait un bon emplâtre. J'ai lu ça dans Descartes! ajoute-t-il, presque trop de bonne humeur.

L'écho répond ...cartes!

Arrivé près du canot, il se rend compte qu'il reste des varangues à installer pour raidir davantage et consolider les deux quilles. La lumière est plus douce... Il tourne autour de cette bouche informe, grande ouverte, inutile, sans dents ni langue, qu'on voudrait taper du pied tant elle paraît absurde sur la terre ferme. Il lui donne d'ailleurs un coup de pied, et... Il se ravise et court vers la clairière avec le couteau et le fusil.

Il retrouve des pièces de bois éparpillées près du mai. Un peu plus loin, il aperçoit les pattes orangées du canard noir tombé à quelques pas de sa tente. Il va le relever et le met en bonne place près du feu éteint. Une fois les membrures ramassées, il aperçoit un canot qui accoste.

C'est l'éclaté qui en débarque et le tire sur la grève. Il semble revenu à la raison. Il a mis un genre de haut-de-chausses étroit en cuir qui couvre ses cuisses, ses genoux, mais aussi ses jambes, jusqu'aux chevilles. Il s'avance. Presque un elfe dans sa façon de marcher sans trop s'appuyer sur son pied droit. Il tient d'une main sur sa tête un plat en bois plus large que long. Sans dire un mot, il le dépose aux pieds de Pierre et agrippe le canard par les pattes. Il retourne à la rivière, pour le saigner, le plumer, le vider.

Dans la cavité de l'auge en chêne, il y a de la gomme mélangée à une matière plus souple, comme de la graisse d'animal ou du blanc d'oeuf. Le maître des lieux sourit. Il fait quelques pas pour rejoindre Thomas, mais il monte plutôt vers le bois de pins, en emportant ses armes avec les éclisses de cèdre recourbées et le plat de chêne. Le soleil se rapproche du sommet des arbres, tout en haut de la colline.

Il laisse tout tomber par terre et revient sur ses pas. Il entre sous sa tente, en ressort avec une giberne, rattrape son fusil qui ne lui a rien valu à

la chasse aux canards, et veut reprendre en chemin les morceaux de bois, le plat de gomme, le couteau et l'autre fusil. Il n'y arrive pas. Il décide de transporter seulement les armes. Thomas semble n'avoir rien vu. Un des fusils ou le couteau ou les trois armes à la fois lui tombent des mains. Ça ne peut pas continuer comme ça. Il se voit forcé à tout porter, fusils, couteau et matériaux, parce que l'autre passe son temps à jouer avec la mort, la sienne ou celle des autres, et se contente de vider un canard. C'est ce qu'il se dit parce qu'il prend son air des grands jours, son allure de conquérant et, toutes voiles dehors, s'approche du jeune homme à la rivière.

- La prochaine fois que je tire sur toi, je ne me contenterai pas d'une jambe ou d'un bras. Et tiens! ce sera la première fois que je tuerai un homme à qui j'ai déjà parlé. Pour avoir tué, ça, oui, j'en ai tué, entre autres de ces Iroquois qui nous attaquent dans les champs. Mais je ne les connaissais pas.

- Moi, j'ai envie de tuer les gens que je connais, réplique Thomas de la façon la plus naturelle au monde.

- Pourquoi ?

- Quand ils ne m'écoutent pas. Quand ils ne comprennent pas que j'ai besoin de les sentir, de les toucher.

- D'où vient cette manie de vouloir toucher les gens ? Ça, tu as pris ça chez les gens de ta mère.

D'Iberville a les pieds dans l'eau, et regarde vers une île, qui semble former l'autre rive de la rivière.

- Avec eux, il faut faire l'accolade, se regarder dans les yeux, joue contre joue, s'asseoir, le cul par terre, ou s'accroupir, genou contre genou,

et les sentir nous parler, nous écraser le corps avec leurs paroles, et il faut répondre, trouver quelque chose à dire, et à redire. Et alors, voilà le pire, ils se glissent dans la bouche le tuyau graisseux d'un calumet, et quand ils l'ont bien imbibé de bave, de salive, ils te mettent la main sur l'épaule ou sur un bras, et t'ouvrent presque la bouche pour y pousser la pipe, et sur tes lèvres, sur ta langue, tu sens le froid gluant du jus de tabac. Il faut que tu aspiras ce mélange de tabac et de salive, il faut être plein de respect pour ce calumet qui a fourragé dans ces bouches ouvertes, ces bouches édentées, là devant toi, autour de toi, au milieu de la fumée, au milieu des flammes, de chaque côté. Tu les vois se détacher sur la nuit froide qui nous entoure, nous monte le long du dos...

Le canard n'a plus que les chicots sur la peau. Thomas dit qu'il faudrait penser à finir le canot, en ajoutant, pour en rajouter aux souffrances de la victime du calumet, qu'il a entendu dire que plus au sud, quand des tribus rencontrent des Blancs ou d'autres tribus, les hommes se frottent le ventre avec de grands gestes, se collent, poitrine contre poitrine, ventre contre ventre, en se passant les mains partout, et en faisant de longues pauses, et ils poussent des soupirs ou des cris avant de lever les mains au ciel et, bien sûr, de sortir le calumet de paix où vient de se poser le cul d'un oiseau ou la queue d'un chien.

- Je le croirai quand je le verrai.

- Les frères de ma mère sont allés chez les Oumas.

- Les Oumas ? Connais pas.

- C'est ça, dit Thomas avec hargne. Tu ne connais pas les Oumas, les Oumas n'existent pas. Et l'Amérique ? Elle n'existait pas non plus. Bien sûr que non ! Ces messieurs ne connaissaient que la Chine et le Japon. De

toute façon, tu ne les as jamais vus ces pays, donc la Chine et le Japon n'existent pas. Et pourtant, tu cherches une mer qui te ferait nager en mer de Chine par la magie des Manitous et des croix noires!

- Si je la cherche, c'est qu'il y en a une. Et tes Oumas, je ne dis pas qu'ils n'existent pas, je dis...

- Tu dis quoi ? demande-t-il en continuant à vider et à laver le canard dans le courant de la rivière.

- Je ne les connais pas, c'est tout. Je croirai à leur existence, quand je les verrai faire leurs salamalecs, c'est tout.

- Et la mer de l'ouest ? Tu ne l'as jamais vue, tu ne connais personne qui l'a vue, et pourtant tu y crois!

Il réfléchit à cette légère impasse, et déclare qu'il croit à la mer de l'ouest, parce que la terre est ronde, parce que le monde en a besoin. Si le monde en a besoin pour voyager, faire du commerce, il ne se peut pas qu'il n'y ait pas une autre mer qui rattache le Canada à la Chine et au Japon. Les mers et les fleuves sont faits pour ça.

- Comme une femme est faite pour avoir des enfants.

Pierre Le Moyne reste interloqué.

- Qu'est-ce que ça vient faire avec les Oumas et la mer de l'ouest ? C'est dans Descartes que tu as trouvé ça ?

Thomas ne répond pas tout de suite. Il s'est assis sur la berge, le canard frais lavé près de lui.

- Tu n'aimes pas être touché. Moi, ça dépend par qui. Toi, tu veux que personne te touche, ni moi ni les Sauvages, parce que nous ne servons à rien pour toi, ou presque à rien.

D'Iberville s'est remis à marcher au bord de l'eau. Thomas continue.

- Et je pense que tu ne touches pas les femmes, parce qu'elles non plus ne te servent à rien. Tu fais des canots pour vendre de la fourrure à des messieurs comme Descartes ou Elzevier. Tu traverses des mers parce que les mers portent tes voyages de fourrures. Tu commences avec les hommes, parce que les hommes le font, et voilà ce que je veux dire, tu dois acheter une femme parce que cela aussi, les hommes et les femmes le font sur la terre, dans les villes, dans les forêts...

- Et toi ? demande Le Moyne, en l'aspergeant d'eau à grands coups de pied dans l'Outaouais.

- Je dois rester avec ma mère.

- Tu es marié avec elle ?

- Elle veut que je vive avec mon peuple, les Kichesipirinis. Comme elle.

- Tu ne réponds pas. Où est ta femme, à toi, le Sauvage de Kanagaro ?

- Le fils d'un Blanc d'Amsterdam...

- Et Descartes, et les Kichesipirinis des Allumettes, oui, je sais. Mais tu ne réponds pas.

- Je te réponds. Si je suis venu ici avec ma mère, c'est aussi pour trouver quelqu'un..., quelqu'un qui...

- Un homme ?

- Quelqu'un qui ait la même méthode que moi.

- Et revoilà Descartes!

- Ma méthode! Quelqu'un qui se frotte à moi comme sur une pierre à feu, en bavant s'il le veut, pour que nos cadavres et notre peau arrêtent de pourrir sur des branches d'arbres, dans les bois des carcasses, des morts. Je ne veux plus manger de maïs. Je veux mourir, quand je le veux!

L'autre est sorti de l'eau. (Que peut-il dire après tout ça ?) Et il demande ce qu'il fait dans tout ça.

- Tu fais le mort. Tu n'aimes pas la bave des Sauvages, mais tu dis que tu vivras avec nous dans la paix et les canots d'écorce. Tu as de beaux cheveux, tu plais à tout le monde, mais tu veux partir le plus loin possible. Alors, par le même principe de contradiction, tu dois sûrement aimer la bave des Blanches, parce que tu dis que tu ne veux pas vivre avec elles.

- Tu es sûr de comprendre ce que tu dis ? demande Pierre en s'approchant et en passant même un bras autour de son cou ou disons, en s'appuyant encore une fois sur ses épaules.

Thomas se hérissé, se détend, se reprend pour enfin s'éloigner un peu.

- Tu vois ? J'essaie de me faire à tes manières, et tu me repousses.

- Est-ce que tu t'avançais vers moi en droite ligne, heureux, content ?

Comment dit-on encore ? Épanoui⁹ ?

Le fils du seigneur de Longueuil ne juge pas bon de relever les sarcasmes du sauvageon. Il se remet les poings sur les hanches, *en grand seigneur méchant homme* dirait Sganarelle, et lui confie d'un air débonnaire, et avec un ton de confesseur, qu'on juge un homme par ses actes et que, si on veut garder sa renommée dans ces temps difficiles, il est imprudent de trop montrer sa sympathie, et encore plus ces drôles de désirs - d'Iberville bégaie sur ce mot - d'un homme qui aurait besoin de..., qui chercherait à... Enfin nous nous comprenons, non ?

- Tu ne sais que parler.

- La parole ne vaut-elle pas mieux que les livres? lui rappelle l'homme qui sait qu'un coup porté à gauche ou à droite dans des embuscades vaut toujours mieux que se mettre à découvert.

- Tu mériterais que je t'enfonce la tête dans le cul du canard, lui jette Thomas.

Il l'a d'ailleurs dans les mains, ce canard de l'Outaouais, et il lui sert d'argument pour soutenir que s'il préfère les paroles aux livres, cela ne veut pas dire qu'il préfère les paroles aux actes; il n'y a pas que des paroles et des livres dans le monde; les livres sont des paroles mortes; tandis que les paroles qu'on répète, quand on les a apprises, restent vivantes parce qu'elles passent toujours par les lèvres et les dents d'hommes vivants; les paroles sont encore plus en vie quand elles sont dites et écoutées en même temps que l'être vivant bouge les bras, fait avancer ses jambes, en regardant par ses yeux, en dénichant les odeurs autour de son nez, en captant les bruits dans le tour de chair de ses oreilles, en touchant la chair qui respire ou qui meurt avec ses doigts ou le bout de sa langue; la parole est encore plus en vie, quand elle accompagne les mouvements du corps dans la forêt et les cabanes; la parole est comme la pagaie qui dirige le canot dans la mouvance de l'eau, et elle est comme le canard - nous y sommes enfin - qui est plus beau quand il est vivant et quand il vole, que le jour où il meurt; le canard vivant est comme la parole qui vole tandis que les livres s'enfoncent dans le papier et dans la tête des enfants...

Il n'y a pas moyen de l'arrêter.

Il dit aussi que le canard, quand il entre dans sa bouche et descend dans son ventre, avant de ressortir entre ses fesses avec ses mauvaises humeurs, il envahit son corps, se met à bouger avec lui et le vol léger du canard s'unit aux bruits des choses qui bougent dans son corps et le canard s'avance avec lui sur l'eau, dans la forêt.

D'Iberville s'était éloigné un peu plus. Il revient pour dire, presque en colère, que le canard a dû être tué avant qu'il le nourrisse, et que ses élucubrations ne tiennent pas debout. Si le canard en volant est comme une parole, il n'est plus qu'une parole morte, quand il le mange. Et qu'est-ce qui te dit, lui assène-t-il, que les paroles des livres que tu prétends mortes, ne ressortent pas de ta bouche mélangées aux mot vivants que tu dis ?

Le canard au bout du poing, Thomas se balance de gauche à droite. La bête morte ne dit rien. Les lèvres du jeune chasseur affamé font la moue, font la lippe, sucent l'air qui les frôle. Ses yeux se ferment, et la bouche s'ouvre, presque solennelle.

- Le canard doit être mangé. Les livres doivent être lus, et non fourrés de force dans la tête des enfants. Les paroles doivent être dites avec parcimonie, monsieur l'autocrate d'Iberville, et les actes sont préférables aux paroles, mais j'accepte ton bras sur mes épaules à la condition que tu parles des femmes de ta vie.

Sans attendre de réponse, il remonte vers les cendres toujours chaudes, nous le savons, grâce aux feux allumés pour chauffer, toujours au moment voulu, les éclisses de cèdre, et il redit, péremptoire, qu'il faut finir le canot. D'Iberville le suit et rendu à sa hauteur, l'entoure de son bras droit et lui demande s'il veut toujours l'étouffer ou le viser avec des flèches... Thomas ne le laisse pas terminer.

- Si tu me racontes une histoire, en mangeant le canard et en buvant...

Il s'interrompt.

- Tu sortiras ta bouteille ?

Il n'attend pas la réponse et ajoute qu'à cette condition, et jusqu'à la fin de l'histoire où doit apparaître une femme en vie, une femme qui parle, il ne portera pas atteinte à la vie du petit marquis d'Iberville.

- D'ailleurs, si tu n'a pas encore compris que je ne veux pas te voir mort, tu mériterais que le canard brûle, et devienne du charbon de bois.

- Tu ne le feras pas brûler, parce que je te surveille. Et pendant qu'il cuit, nous finirons le canot. Et oui, je sais des histoires. Je t'en dirai une avec une fille, et une autre avec des bateaux qui couvraient la mer.

/ c'est à se demander si d'Iberville n'est pas en train de retourner en enfance. Mais il y a des moments où nous prononçons des flots de paroles sans rime ni raison, que nous le voulions ou non, et tout à coup les choses se dénouent, les êtres se retrouvent sous un ciel plus vaste, dans une nouvelle lumière, et leurs relations prennent un tour différent sans que la volonté y ait joué le moindre rôle. Ce n'est qu'une façon de l'expliquer. D'autres considérations pourraient dénoncer cette interprétation, comme d'aussi nombreuses nous conforteraient dans notre sentiment. /

Il n'en reste pas moins que Thomas et Pierre se piochent un trou presque sous le feu avec des bouts de bois et y fourrent le canard déplumé. Ils le recouvrent de cendres et de bûches à demi brûlées qui continueront de se calciner, léchées par les flammes.

Comme si toute menace iroquoise était chose du passé, ils laissent les fusils là où d'Iberville les avait laissés tomber, avant de se rendre à la rivière, et ils montent vers la pinède. Selon les endroits où ils passent, selon le rythme de leur marche, le soleil apparaît ou se cache derrière le tronc des arbres, à l'ouest, là où demain matin le sous-lieutenant lancera la quille de son canot. Ce sera le vieux canot. Ils ne termineront pas celui qui

les attend avec son écorce toute fraîche, ses bosses ou ses renflements là où manque une varangue ou une membrure de cèdre. Mais à quoi bon le dire ? Le Moyne a inséré une éclisse recourbée à l'intérieur d'une des quilles et entreprend de l'attacher au cadre du bordé, avec une lanière; Savage a plongé les mains dans l'auge de bois pour malaxer la gomme, avant de l'appliquer sur les coutures, sur les joints.

Une vingtaine de Sauvages les encerclent, en silence. Ils se relèvent, se retournent. Partout, des hommes avec des fusils, des arcs, des tomahawks. Ils ne peuvent se défendre; ils ont les mains vides. Et la fuite est impossible.

Pourquoi fuir ? Les armes ne sont pas levées contre eux. On semble être à la parade, faire une démonstration de force. D'Iberville les salue avec quelques mots sauvages, et se remet à l'ouvrage. Cela crée un remous.

- Tu les a salués en langue huronne, dit Thomas. Ils sont des Kichesipirinis.

- Je ne sais pas votre langue.

On lui dit des mots de bienvenue, qu'il reprend sans se redresser, comme s'il pensait à autre chose. Quand il voit près de lui la crosse d'un fusil fichée en terre et les jambes nues d'un corps de lutteur, il se lève et refait les salutations de façon correcte ou du moins plus audible.

- Cela s'apprend, des mots algonquins, commente Thomas, resté figé depuis l'arrivée de ses congénères.

On s'observe. On se jauge.

- Tu les connais ?

- Ne parle pas français.

- You want me speak english? bougonne le fils de Normands.

Il est évident que les Kichesipirini n'entendent pas à rire. Il doit faire attention à ce qu'il dit, et ne semble pas en avoir l'habitude. Thomas lui réplique, peut-être en langue huronne, mais il ne finit pas sa phrase.

Une femme est apparue. Elle vient du côté de la falaise. Des cheveux longs. Qui sont gris. Les seins nus. Des seins encore fermes, très écartés l'un de l'autre. Elle porte autour de ses hanches une sorte de cape en peaux de fourrure rasée; elle en retient un pan, qu'elle a enroulé sur son bras gauche. À grandes enjambées qui soulèvent sa longue jupe et font apparaître des genoux, des mollets de jeune fille, elle marche sur son fils; elle ne peut être que sa mère. Elle parle; elle crie; elle injurie. Elle s'arrête à deux pas de lui. Elle fait un signe et deux des siens lient les mains de Thomas. (Le prendre en pitié, ou crier au ridicule de cette journée ?) Ils l'emmènent, plus haut, beaucoup plus haut, là où les pins se mêlent à des épinettes.

Tous disparaissent, sauf elle, et d'Iberville.

Elle reste avec cet homme, qui construit un canot avec son fils, Atonwa. Soudain, elle s'accroupit, et enfin elle s'assoit en arrangeant, en lissant sa cape de peaux rasées sous ses cuisses, sous ses fesses. Elle la relève un peu, et laisse apparaître un pied aussi fin que les jambes entrevues dans sa foulée orageuse. D'un geste, elle ordonne au Blanc de s'asseoir devant elle. Il a gardé dans sa main une pièce de bois. Elle la lui arrache et la jette dans le canot. Un bruit mas. Le croassement d'une corneille.

- Des paroles de femme kichesipirini avec toi, l'homme de Ville-Marie.

Et elle se tait.

Il commence une phrase... Elle se penche, tend un bras et presque à genoux lui met trois doigts sur les lèvres. Il a un mouvement de recul, l'air soupçonneux. Elle se rassoit.

- Une trinité de paroles, ici, dans la rivière des Algoumequins. Moi, Atonwa qui en dit beaucoup, et Daniel aux Enfers.

- Il est mort ?

Elle le regarde sans répondre et met trois doigts sur ses lèvres, avant de les pointer vers lui. De lassitude, il se croise les bras et attend, les épaules et la tête à demi tournées : il se tait sans en avoir le goût ni le temps. Nous entendons des coups, et des cris, au loin, comme étouffés.

- En vérité, en vérité, je te le dis, toi, tu es pareil à l'arbre. Tu n'as pas de grosses branches, mais quand je serai au ciel, l'arbre qui est toi, aura des branches et des feuilles près du ciel, très haut, loin des bêtes et des petits hommes, sauvages ou blancs...

J'ai parlé de toi, et *ni-tep-arimitagous*, j'ai assez parlé.

Je parle sur Atonwa.

- *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée...* Je sais des phrases de Descartes, des mots construits comme un longue-maison, bloc après bloc, sans pièges ni hameçons. J'ai le précepte de dire avec sa méthode la mort de Daniel, père d'Atonwa, et les déchirures d'Atonwa. Mais je ne suis pas Descartes. Je serai obscure.

Il y a presque cinq hivers, au Sault Saint-Louis, mission Saint-François-Xavier, Daniel sort de la cabane quand le soleil se lève. Il prend la main d'Atonwa. Il dit des paroles de Descartes, des paroles de Johannes quand il écrivait dans la vallée d'Esopus, sur les bords de l'Hudson, avant les deux flèches, dans son cou et dans son oeil; et il se tait. Il tourne en

rond devant la cabane. Il veut écouter des voix d'hommes et de femmes d'Amérique. Il veut traverser les forêts. Il veut tracer sur les écorces les paroles que pensent les tribus qui existent jusqu'au soleil du midi, jusqu'au soleil du soir. Il veut aussi trouver l'eau qui fera l'écorce douce comme les lacs.

...mais ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien.

Je sais les paroles du livre de Johannes, les histoires du dictionnaire. Je ne fais aucune prière. Je ne retiens pas Daniel. Il part dans sa traversée du désert. Il cherche l'eau qui fera l'écorce du papier douce comme les lacs avant la nuit. Il marche avec la main d'Atonwa dans sa main, sous le soleil levant. Ils sont deux, et ils marchent. Ils marchent sur le sentier qui mène au soleil du midi, à la rivière des Iroquois¹⁰. Daniel dit que les rapides de la grande rivière sont trop profonds, trop bas dans la terre. Ils sont un seul avec trois mains et deux têtes qui diminuent dans la lumière, disparaissent dans l'ombre des arbres. Il veut trouver de l'eau douce comme du papier. Il construit des moulins dans sa tête, seul avec son fils hollandais et algonquin, de la tribu des Kichesipirinis.

J'attends tout le jour et, dans la lumière du soleil qui se couche, je vois Atonwa. Il est seul, il revient seul, et il marche seul. Il me dit les dernières paroles de Daniel. Je veux marcher seul durant la nuit, traverser seul les rivières et les forêts en ligne droite et je trouverai la chute d'eau sous mes pieds avant que le soleil se lève.

Le premier jour, je suis assise. Je vois des canots partir de la mission, sur la grande rivière de Ville-Marie. Je vois des Iroquois baptisés partir et revenir en canot. Je vois arriver des Algonquins et des Hurons. Daniel ne

revient pas. Je suis dans la *tchapelle*, un jour, et l'autre jour, et le troisième jour. Les autres jours, je suis dans la cabane, je ne mange pas, je ne dors pas. Je déchire les papiers. Je jette un livre et des écorces dans la grande rivière. Je marche dans le sentier qui conduit à la rivière des Iroquois; Atonwa court derrière moi, m'agrippe, me jette par terre, me traîne... Je marche encore, mais je marche derrière Atonwa. Je marche vers la mission; je rentre dans la maison. Je rentre dans la *tchapelle*. Je pense à la rivière des Aloumequins. Les ancêtres, Tessouat, Pieskaret, me laissent seule avec mon fils. J'écoute. Je suis seule, et j'entends Tessouat, j'entends Pieskaret; ils m'appellent, ils appellent Atonwa pour planter des graines de maïs dans la grande île des Kichesipirinis, pour pêcher les poissons dans la rivière, pour chasser les bêtes à fourrure dans les forêts, faire sécher les peaux sur les falaises, sur les rochers, aux branches des pins. Et je décide. Je pars à la prochaine lune. Je veux dormir une nuit, quand un voyageur survient et frappe à la porte. Le survenant dit que près de la montagne, la montagne seule au milieu de la plaine, il trouve le Hollandais aux cheveux blonds, mort à côté d'un ruisseau qui tombe du très haut, qui se précipite, comme les âmes aux Enfers, sur une terre de sable qui brille au fond de l'eau.

Le survenant dit à moi, l'ancienne esclave des Iroquois, qu'il a fait un tombeau avec des pierres, et il me donne les longs cheveux de Daniel, et il traverse le fleuve. Je sors avec les cheveux blonds. Derrière la cabane, je frotte des pierres, et j'allume un feu au milieu des érables. Je prends les cheveux; Atonwa voit la tête de son père; il tire sur la tête; je le repousse; je jette les cheveux sur le feu. Atonwa se jette dans le feu, il prend les cheveux qui brûlent; je tire ses bras, ses pieds. Je jette les cheveux une

deuxième fois dans les flammes. Atonwa est comme un enfant; il agrippe ma robe, mes genoux, mon cou; il me tire en arrière. Je le frappe... Moi, l'esclave, je ne le frappe jamais! ...et j'ajoute une bûche d'érable sur les cheveux qui brûlent, et je regarde le feu mourir.

Elle se tourne la tête vers l'ouest, et elle attend. D'Iberville suit son regard. Thomas, les poings toujours liés derrière le dos, descend vers eux. Il est seul. Il s'avance à travers les pins, les épaules courbées. Quelquefois, il titube, se redresse, allonge le cou, fait deux ou trois pas, mais sa tête retombe. Il la relève, et fait encore deux ou trois pas, comme poussé par des mains invisibles. Arrivé près d'eux, il tombe à genoux et dévisage la femme qui l'a mis au monde, la femme qui l'a jeté sur la terre, qui vient de le faire fouetter au sang par les jeunes guerriers de la tribu qui reprend possession des grandes îles de la rivière des Algoumequins.

Elle ne le regarde pas. Elle observe Pierre Le Moyne. Elle se tourne vers son fils.

- Atonwa, ferme les yeux!

Thomas laisse ses yeux grands ouverts et la dévisage toujours.

- Atonwa! crie-t-elle, en frappant dans ses mains.

Il ne cède pas.

Elle se lève, remonte la robe de peaux sur ses épaules et lui tourne le dos en se croisant les bras. Ses jambes nues semblent encore plus frêles, de fines colonnes de...

- Moi, je n'ai jamais frappé Atonwa. Mais une seule fois. Atonwa est l'homme qui frappe Atonwa. Il veut entrer dans le royaume des cieux, attaché, cloué sur une croix.

Quand la neige disparaît, c'était il y a deux lunes, il se cache derrière les arbres, il agrippe les croix des Blancs... Il veut trouver avec son corps pourquoi Jésus, le guerrier blanc pendu à la croix, habite avec les Blancs, dans le cou des Blancs, dans les mains des Blancs, dans les maisons, sur les toits. Il veut trouver, avec son corps, pourquoi un homme, *irini*, pendu au poteau en croix est monté au ciel pour nous tirer des flammes de l'Enfer, du royaume des bêtes et des esprits. Il veut trouver pourquoi les Blancs et moi, sa mère, nous penchons la tête devant Jésus, pourquoi nous penchons la tête sous l'eau du baptême, l'eau versée par les robes noires, les robes qui portent un petit corps nu avec des clous et du sang sur la croix noire...

Thomas la coupe, en algonquin, avec hargne, avec dépit, en gémissant, en grognant.

- Parle sa langue, l'interrompt sa mère. Je veux qu'il te comprenne.

- Tu me détacheras ?

- Il décidera. Dis tes paroles.

Elle a toujours le dos tourné. Il se redresse, se met à genoux devant d'Iberville, et s'approche de lui, de son visage.

- Sens l'odeur... Respire mon sang.

Il laisse tomber sa tête sur la poitrine du Blanc qui ne recule pas, mais le repousse de ses deux mains, lentement, pendant que Thomas reprend son discours.

- Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Respire mon sang, mon beau seigneur. Il m'arrive, en dansant, la nuit, dans la nuit des feux des Kichesipirinis, de dire en chantant, en dansant, en tournant, des blasphèmes, des paroles contre nature, des paroles qui la rassurent, ma

mère, des paroles qui la consacrent comme le pain et le vin, le corps et le sang sauveur de son fils Atonwa, de son fils né pour mener sa mère au paradis. Écoute mon sang devenu aigre et doux; écoute mon corps, caché dans ma tête, et mon sang et mon corps, qui veut entrer dans le royaume du manitou, les mains clouées, les ongles arrachés, le crâne scalpé, et j'en reviendrai avec des plaies rouges, et je serai guéri.

Il s'allonge, face contre terre. Il reprend la parole, d'une voix étouffée, son bras contre sa bouche.

Je marcherai sur les eaux. J'irai délivrer les prisonniers de ma tribu, les Kichesipirinis. J'éteindrai les feux, je ferai tomber la neige sur les charbons ardents, je changerai en glace les haches rougies dans les flammes, je briserai les flèches, je mettrai mes doigts dans les trous des blessures.

Sur toutes les rivières, au milieu de tous les lacs, je vois avec les yeux de mon corps de sang qui sent mauvais, de longues files de canots. Les Kichesipirinis et les Iroquois et les Hurons et les Ojibwés débarqueront dans la vallée des Manitous. Les Abénakis et les Mohicans, les Munsee et les tribus du sud, les tribus de l'ouest et les tribus de la mer de l'ouest, à genoux devant moi dans la vallée des Manitous, diront Notre Père, *Credo in unum Deum*, et les esprits des morts entreront dans mon royaume après trois jours aux Enfers. Nous serons dans le royaume des cieux.

Thomas halète, tout à coup. Il salive, se tord, comme pour briser ses liens, qui démentent ses paroles, et comme si de rien n'était, il s'apaise.

- Je veux mourir chez les Blancs, dans les terres du crucifié.

La femme kichesipirini s'avance vers Atonwa, se penche, lui entoure les épaules et le tire un peu vers elle... Il se retourne, s'abandonne et laisse

tomber sa tête dans son giron. Elle lui embrasse le front. Sa cape tombe; elle est presque dénudée. Il cherche à éviter sa bouche, et ses mains qui entourent son visage. Elle l'appelle Daniel, elle lui parle en algonquin. Soudain, elle se redresse, se jette sur l'auge de chêne, près du canot, y plonge les mains. Elle veut enduire ses plaies de la gomme préparée pour l'écorce du canot. Pierre s'approche et, le prenant dans ses bras, le soulève et le retourne lentement sur la poitrine. Les poings liés forment un noeud insolent sur le dos tailladé, couvert de sang. Il sort son couteau de sa ceinture et coupe les liens... Un instant de surprise chez la mère. Thomas lance un cri de victoire ou un rugissement de vengeance, mais reste étendu sur le sol. Il remonte peu à peu ses bras, et les allonge de chaque côté de sa tête, pour enfin joindre les mains. Il ne bouge plus, pendant qu'elle applique de la résine sur les sillons que les faisceaux de lanières ou de branchages ont creusés dans sa chair. Et elle parle.

Des grives envahissent le bois, se répandent dans les arbres qui surplombent ces trois êtres prostrés, réticents, suppliants. Elles chanteront sans arrêt couvrant parfois la voix de la femme algonquine.

- Quand mon fils, ici, disparaît dans la forêt; quand mon fils, ici, Atonwa, allume des feux de l'autre côté de la rivière; quand mon fils parle ici du Hollandais à un homme blanc; quand Atonwa, mon fils, scalpe des écorces de bouleau; quand il ouvre des racines; quand il chauffe des morceaux de cèdre, je vois brûler des cheveux noirs avec des cheveux blonds, et j'entends un homme survenant dire à moi que son corps est mort, pendu sur une croix...

Elle se lève, tenant toujours les mains du Blanc.

- Vous n'amenez pas Atonwa avec vous!

- Il ne viendra pas. C'est impossible.

Atonwa se lève d'un bond et s'élançe droit vers la falaise. Pierre allonge le bras, lui empoigne une cheville, le fait tomber, le tire à lui.

- Je n'ai rien promis. C'est toi qui as promis d'écouter...

Thomas préfère temporiser. Il se moque du sieur d'Iberville qui lui raconte des histoires pour l'endormir, mais le sieur n'en a cure.

- Pourquoi voulais-tu t'échapper?

- Je ne voulais pas fuir. Je veux nager. Me laver.

- Nous allons d'abord finir le canot...

La mère reprend les mains de Pierre et lui demande de jurer sur la tête de son père qu'il laissera Atonwa avec elle.

D'Iberville sursaute.

- Mon père est mort cet hiver...

Elle prend un air impassible, et se redresse en ramenant sur ses épaules sa cape de peaux, retombée depuis un bon moment autour de ses hanches. Elle en croise les deux pans au plus près de son cou.

- Je le jure sur la croix que vous portez au cou. Il restera ici. Et ce soir, vous resterez avec nous. Quand nous aurons fini le canot, nous mangerons un canard... Nous l'avons tué durant la *relevée*¹¹.

- Non. Vous viendrez dans l'île. Avec Atonwa. Les Kichesipirinis aussi chassent les canards, beaucoup de canards, durant le jour.

D'Iberville hésite. De toute évidence, il ne sait comment refuser.

- Demain, je dois partir très tôt, avant le lever...

Elle l'interrompt.

- L'homme blanc ne termine pas le canot avant la nuit.

Elle fait entendre un son inconnu, comme un cri d'oiseau ou de bête, et les jeunes guerriers les entourent à nouveau. D'Iberville se lève. Il fait diversion. Il parle.

- Je... J'aimerais le mettre à l'eau avant la nuit. Mais si nous ne le finissons pas, je le laisserai ici. Thomas le terminera, et je le prendrai quand je repasserai.

- Avez-vous compris, ma mère ? Le sieur d'Iberville n'aime pas travailler avec les Sauvages...

Le sieur le coupe.

- Je dois travailler encore avec Thomas.

Il ajoute en regardant la mère dans les yeux que le nouveau gouverneur de Montréal veut défendre la terre des Kichesipirinis algonquins contre les Iroquois, qu'il fera monter des troupes dans l'île. Il aura besoin d'interprètes, et Atonwa...

Elle ne veut rien entendre. Elle regarde son fils, elle regarde Pierre et d'un geste, elle ordonne aux guerriers de s'emparer d'Atonwa. Mais lui s'est emparé, il y a longtemps ou sur les entrefaites, du couteau de d'Iberville et se jette sur elle.

Il égorge sa mère. Par deux fois.

Elle se raidit, ses mains serrent encore plus la robe de peaux autour de son cou d'où coule, et gicle le sang, et elle tombe à la renverse comme s'écroulent les longues pierres qui bordent quelquefois la rive de l'Outaouais.

Les hommes reculent, poussent des cris et s'évanouissent dans la forêt. Pierre, yeux et bouche grands ouverts, porte la main au front, puis dans ses cheveux.

Revenu de sa stupeur, il s'avance d'un bloc et demande avec le plus grand calme à Thomas de lui remettre le couteau, ce qu'il fait sans résister.

Le silence a tué le chant des grives.

Quand le manche poisseux touche sa paume ouverte, il perd son assurance, regarde où le poser, et c'est le meurtrier qui lui tend une pousse de pin qu'il vient d'arracher. Il la prend, les yeux rivés sur la lame souillée, le cuir noirâtre.

Le fils se penche sur sa mère qui tient serrés avec ses poings autour de son cou les bords de la cape. Il couvre ses jambes, les cache avec une pointe des peaux de fourrure. Un genou en terre, il la prend dans ses bras, se redresse d'un coup de rein. La tête se renverse; il arrondit son bras et place son coude sous sa nuque. Il relève cette tête, l'approche contre lui; elle tombe sur son épaule. Il regarde tout autour. Il marche vers la falaise. Mais il revient vers le canot. Les regards des deux hommes se croisent, et il retourne vers la falaise. Pierre, qui a essuyé le couteau et l'a remis dans sa ceinture, le suit avec le canot d'écorce, qu'il place au bord des rochers. Atonwa y dépose le cadavre de sa mère.

Les deux hommes sautent plus bas. Nous ne voyons plus que leur tête, puis leurs mains qui agrippent la tombe, la tirent, la soulèvent, et elle disparaît à nos yeux.

Nous nous avançons. Le canot sur les épaules, ils descendent vers la rivière. Plus loin, les Kichesipirinis qui allaient se rembarquer, se regroupent sur la berge; ils les observent. Deux d'entre eux, qui ont l'âge de Thomas, les visent avec une flèche. D'autres, plus âgés, frappent de leur pagaie le bois des canots. Quand le Métis et le Blanc arrivent devant eux, on se bouscule. Thomas, qui ouvrait la marche, se retourne pour

soulever le canot, et tous les deux le déposent sur le gravier de la rive. Quand ils se redressent, le cercle s'est refermé autour d'eux. On les menace, on les injurie.

Thomas lève le bras droit et après un temps assez long, les jeunes guerriers se taisent, et le laissent parler. Dans ses premières phrases le mot *iskoué* revient plusieurs fois, et il montre le sang qui coule des blessures. Mais les guerriers ne le laissent pas continuer. Ils l'arrêtent avec une question. Un des plus jeunes l'a posée, et tous la répètent avec des yeux menaçants. Il ne répond pas tout de suite. Il se rend à la tête du cadavre et quand il l'a eu bien regardée, il lance une accusation qui dégénère en discussion. Les mots *robe noire* sont prononcés au milieu de l'algonquin et provoquent l'hilarité. Ces mots reviennent de façon presque obsessionnelle.

Thomas cherche à obtenir le silence en levant et en agitant les bras. Ils se moquent de lui en l'imitant. Décontenancé, il se penche au-dessus du canot, il le prend à bras-le-corps par la quille, qu'il soulève, et il met le cercueil d'écorce debout avec son cadavre. Quand le corps glisse un peu, à peine, vers le bas la robe de peaux s'ouvre, et laisse voir le ventre, le pubis, les cuisses de sa mère.

Le groupe se tait et se reforme. Le meurtrier et le catafalque improvisé restent comme érigés l'un près de l'autre. Et il se met à parler. D'une voix sourde, en algonquin.

Ses paroles prennent vite l'allure d'un réquisitoire. Il y mêle des mots français, *robes noires*, *trois rivières*, *iroquois*, à Mohawks, Kanagaro, Amsterdam ou Munsee. Thomas raconte la vie de sa mère, et sa rencontre à Kanagaro avec le Hollandais. Et il répète le nom des Mohawks en y

ajoutant celui des Français, des Mohicans, des Abénakis, des Kichesipirinis. Nous marchons à nouveau avec lui sur la route de l'exil vers Ville-Marie, après les incursions du régiment de Carignan dans les territoires iroquois en 1666, et il dit ses chiffres, en regardant d'Iberville.

Tout à coup, il s'arrête. Il abaisse lentement le canot, ce pavois creux où se tasse le corps de sa mère, et il retire le bas-de-chausses qu'il porte depuis que d'Iberville et lui, avec leurs flèches, se sont pris pour cible; il le fait glisser sur ses jambes, ses chevilles et ses pieds tout en dévisageant de façon presque éhontée, tantôt les Kichesipirinis, tantôt Pierre Le Moyne qui, en retrait, a pris le parti de se taire, et d'écouter en jouant, d'un air absent, avec son couteau. Une fois nu, Thomas en un tour de main lui arrache son arme et se précipite au milieu des Sauvages qui aussitôt sur la défensive tendent leurs arcs, sortent leurs couteaux ou brandissent les haches, mais c'est contre lui-même que le Métis tourne la pointe de sa lame. Les jeunes guerriers reculent, et le laissent passer.

Il descend dans la rivière et il purifie d'abord l'arme avec laquelle il a tué sa mère; il l'élève par trois fois très haut au-dessus de sa tête, comme en offrande à des esprits vengeurs, et la plonge par trois fois dans les profondeurs de l'eau où enfin il s'enfonce jusqu'au cou. Il tourne la tête vers la rive où les hommes ont brisé le silence. Ils se sont reformés en petits groupes et jettent des yeux mauvais sur le Canadien, se demandant sans doute ce qu'il fait avec cette bernache d'assassin qui recommence d'une voix plus forte à les haranguer, avec dans sa main le couteau dont la lame, quelquefois, accroche les derniers rayons du soleil.

Il parle de Ville-Marie et du Hollandais, et quand il dit *français*, *kichesipirini* ou *mohawk*, il pourrait aussi bien s'agir de la langue que des

peuples, car il se montre du doigt en disant *français* et il indique la morte en disant *mohawk*. Mais quand il se rapproche du cadavre, dont il semble dénoncer la trahison - *koutachinagouat* dit-il par trois fois, et les réactions qu'il provoque font pressentir une abomination, un scandale -, et quand il mime une conversation entre sa mère, les Mohawks et les Kichesipirinis, il parle des tribus et de leurs terres, car les mots de *sipin* et de *minis* reviennent comme un leitmotiv; quand il les prononce, il tend un bras vengeur ou accusateur sur la rivière ou vers des îles en amont. Et lorsque un de ces vocables s'agglutine tout à coup en *Kichesipiriniouek-minis*, il n'y a pas de doute, il nomme l'île des Kichesipirinis, l'île aux Allumettes, quelques lieues plus haut sur l'Outaouais.

Il sort de l'eau en cachant le couteau derrière son dos, et il évoque avec de grands gestes de sa main libre comme une alliance éternelle entre lui-même, son moi, Niritam, sa mère, Ninga - et l'île, Kichesipiriniouek-minis.

De plus en plus il veut dissocier sa victime de son peuple : quand il dit et redit Mohawks, son couteau dénonce le cadavre. Tout le corps d'Atonwa, avec ses bras tendus, transforme cette femme assassinée en objet d'opprobre et de juste vengeance. La morte et les Mohawks seraient un seul et même ennemi! *Koutachinagouat*, répète-t-il encore. On reprend ce mot d'épouvante, autour de lui, et d'autres, plus bas, disent *mamistinga*, *mamistinga*, d'un air horrifié.

Atonwa s'approche du cadavre, jette le couteau par terre et reprend la quille à bras-le-corps. Il redresse la tombe d'écorce et la tenant de ses deux mains, répète ses accusations en français.

- Les Mohawks lui ont jeté un sort! Elle voulait leur victoire sur les Kichesipirinis!

Et il se tait. Le soleil disparaîtra bientôt. Les odeurs de l'eau et de la terre se sont répandues dans la chaleur du jour, et deviennent entêtantes.

Des guerriers se détournent, mais tout à coup, d'un groupe, un peu plus loin, on tire une flèche dans le cou du cadavre, et trois ou quatre autres logent un buisson de flèches aux pennes emplumés dans sa poitrine!

D'Iberville a un sursaut de colère. Il le réprime quand il les voit s'approcher du canot et, dans un geste profanateur, arracher et reprendre les plumes de couleurs qui ornaient leurs flèches. Ils entourent alors la tombe, la rabattent sur la grève, l'agrippent par le plat-bord et la font glisser dans l'eau.

Tant qu'ils gardent pied, ils la traînent le plus loin possible en suivant des fonds marins connus par eux seuls, presque jusqu'au milieu de leur rivière, où ils la laissent dériver au fil de l'eau. Thomas suit sa mère quelques minutes à la nage, avant de disparaître et de réapparaître à quelques pieds de la rive, là où les Kichesipirinis commencent à se rembarquer.

Il s'approche et les salue de la main. Certains regardent ailleurs, n'osent pas donner les premiers coups de pagaie qui les mèneraient au large. D'autres esquissent un geste d'adieu.

Quand les embarcations quittent le rivage, elles font cercle autour de lui, tout en freinant leur dérive et en tournoyant. Celui qui semble le plus âgé lui pose une question où nous entendons de nouveau le mot *minis*.

- *Kichesipiriniouek-minis* ? précise Thomas.

- *Kichesipiriniouek-minis*, répond l'homme.

- Oui, demain, j'y serai, dit-il en français, et il se reprend en algonquin.

Les Kichesipirinis attendaient cette assurance, et mettent aussitôt le cap sur une des îles, au milieu de la rivière, où ils devraient passer la nuit.

D'Iberville a repris son couteau et regarde Thomas sortir de l'eau. Dans la faible lumière que donnent le ciel encore clair et la rivière qui le reflète, ses yeux vont du miroir bleuté de l'arme au corps blessé et ruisselant qui s'avance avec un visage fermé, buté, qui se lance contre lui, empoigne sa main, celle qui tient le couteau, et le force à tracer sur sa poitrine les deux bras d'une croix. Il a tué sa mère dans un accès de rage, pour la livrer ensuite au mépris et à la trahison de ses guerriers, et de nouveau il poursuit cette obsession de se marquer de plaies, de signes chrétiens. Pierre n'a rien fait pour l'en empêcher. Thomas l'a rendu indifférent, à force de repousser les limites de ses hantises. Mais encore souillé de sang, il lui sourit et veut l'entourer... D'Iberville le repousse. Revient-il à la raison ?

Il laisse tomber le couteau, saisit l'assassin et le jette à la rivière. Quand il veut en ressortir, il saute sur lui, lui enfonce la tête dans l'eau, où il le retient trop longtemps pour que nous le revoyions vivant. Il lâche le corps, qui remonte à la surface, les épaules toujours déchirées, striées de coups; il commence à descendre le courant. D'Iberville est remonté sur la grève, et n'y fait même plus attention.

Le noyé surgit de l'eau comme un poisson qui happe un insecte. Il est en vie. Il retombe sur le dos, se laisse flotter quelques instants au fil de l'eau, et remonte le courant en faisant bouger à peine ses pieds, ses genoux, ses épaules. Quand il reprend pied, Pierre lui dit comme si de rien

n'était que le canard doit être prêt, et il prend le sentier de la rive pour retourner dans la clairière. Il n'y a plus rien à faire dans la pinède.

Thomas sort de l'eau, presque triomphant, et se rhabille, mais si peu.

De courtes vagues viennent se briser contre son vieux canot et mourir le long de la grève qui prend tantôt les couleurs de la roche, tantôt de la terre noire. L'Outaouais reflète encore la falaise et le sommet des pins qui y plongent leurs racines, et il y a une bande de ciel bleu à peine plus haute que le sommet des arbres sur l'autre rive qui, eux, deviennent sombres et verts comme ces odeurs qui rôdent quand, dans une forêt de sapins, nous nous plongeons la tête entre les plus grosses branches, que nous les écartons, la figure et les mains gommées et piquées par les aiguilles, et que nous regardons, à la fourche qu'elles forment avec le tronc, comment elles y sont plantées, fixées, et comment elles surgissent de cette écorce si lisse que nous n'avons de cesse de la frôler, la palper et en sentir les courbes sous nos doigts.

Thomas tire son canot sur la grève, le renverse au bas de la falaise et suit la rive pour rejoindre d'Iberville. Il le rencontre à mi-chemin; la chair du canard n'est pas encore assez tendre sous la pointe du couteau. C'est la brunante, ils auraient le temps d'aller en aval trouver les troncs secs de deux chênes déracinés, sans doute frappés par la foudre un ou deux ans auparavant; Thomas les avait découverts, la veille, tout ébranchés, sans doute par des Algonquins de passage.

- Non. C'est deux de nos hommes qui ont fait le travail, avant de décamper. Si jamais nous restions plus longtemps...

- Ils ont peut-être oublié de les reprendre.

- Peut-être. C'est pas trop loin ?

- Pas si long. Nous revenons avant la nuit.

Ils partent à leur recherche. Au pas de course. Quand ils les trouvent, un seul leur paraît suffisant. Ils le portent sur leurs épaules, le traînent quand le terrain le permet.

Pierre le débite à la hache en trois tronçons qu'il bûche, en deux temps trois mouvements, comme on dit, pour en faire des quartiers que Thomas corde non loin du feu. Et la hache, par précaution, retrouve le chemin de la tente.

Le canard est prêt. Ils le tirent des cendres, l'essuient tant bien que mal, mais la peau s'enlève rien qu'à y toucher. Ils le déposent sur du sapinage pour le découper, mais le couteau est inutile. Un tour de main, et la bête se défait en quatre morceaux.

Le jeune marchand n'a pas oublié la promesse qu'il a faite durant la journée, nous ne savons plus trop quand, et revient avec la bouteille de rhum. Le repas du soir est servi.

S'ils ont notre bénédiction pour dévorer ce pauvre canard et l'arroser d'une ou deux rations de rhum, nous aimerions leur poser quelques questions. Comment ces deux hommes, dont l'un a tué sa mère et l'autre, tout marchand de pelleterie qu'il soit, n'en est pas moins à cette époque sous les ordres d'un officier du roi de France en Canada, peuvent-ils manger à pleines dents du canard sauvage et boire de fortes lampées de rhum au goulot d'une bouteille qu'ils se passent à toutes les minutes, et une minute n'attend pas l'autre, en jetant à mesure, pour ne pas dire à satiété, des quartiers de bois dans un brasier transformé peu à peu en feu de joie, faute d'être le bûcher du parricide, où les flammes, grâce aux éclisses taillées à la hache dans les bouleaux qu'ils ont écorcés pour le canot, projettent dans un air qui embaume toutes les nuances du bleu mêlées à des clartés et à des ardeurs tantôt plus orangées, tantôt plus rouges. et cela, sans craindre la justice en pays sauvage, ni celle du Roi en pays conquis, et sans avoir la moindre parole sur la haine et l'amour qui

marquent à jamais, depuis que le monde est monde, la vie et le destin des mères et des fils ?

Thomas en est à rire aux larmes, à chaudes larmes et bientôt à toutes les larmes de son corps, tandis que Pierre, le sieur d'Iberville, en a après le bréchet de l'oiseau qui lui glisse entre ses doigts gras, jusqu'à ce que l'assassin le saisisse et le lui tende pour qu'ils le rompent, et comme de fait, c'est lui qui l'emporte!

Dans les parages d'un feu de bois, les humains sont soumis à des humeurs mystérieuses qui provoquent des réactions inattendues. La chaleur les prend dans ses rets et ils retombent, sans pour autant perdre la raison, dans la bienheureuse et pure inconscience de l'enfance. Leurs yeux, à un certain signal inaudible, se mettent à chevaucher les mouvements des flammes et en prétendant gouverner les gerbes de leurs couleurs ils se prennent à suivre leurs arabesques. C'est dans cet état de servitude hébétée que Pierre Le Moyne, qui n'a pas l'air plus saoul que la veille, dit tout à coup, les yeux rivés sur les braises galopantes et dévorantes d'un quartier de bois à moitié brûlé, qu'il ne pourrait jamais tuer sa mère, même s'il a souvent désiré sa mort. Un jésuite lui aurait dit un jour, sans doute après la lecture d'une tragédie grecque, que les enfants manifestent à une époque ou l'autre de leur jeunesse, et surtout les garçons, le désir d'en finir avec le père ou la mère; cette tentation serait réprimée en pensant aux peines de l'Enfer et aux bontés de Dieu le Père pour son Fils, mais il n'en reste pas moins, disait le jésuite, que l'idée effleure l'esprit d'un jeune homme, et d'Iberville reconnaît qu'il peut en témoigner. Eh! oui, il n'est pas ivre. Il revoit ce désir de mort dans la progression même des flammes tout autour des bûches incandescentes où

des tisons jaune safran et rubiconds se creusent sous des dentelles de cubes et de pyramides tronquées qui s'effritent en cendres blanches. Ce désir l'a enflammé de façon sournoise, mais combien sinistre, durant quelques jours de sa prime adolescence.

Thomas, qui a tué sa mère, ne semble pas vouloir s'interroger sur ces désirs latents, qui de toute façon seraient satisfaits. Il juge plutôt improbable qu'un jésuite ait émis une telle opinion. Son objection, qu'il n'a pu développer, est rejetée du revers de la main par l'autre qui fait la remarque, comme en aparté, qu'il n'avait jamais dit à son père, même pas en blague quand il était plus vieux, que lui aussi, quelquefois, il aurait aimé qu'il meure, et sur les entrefaites il se rend compte que durant sa courte vie, il a conversé plus souvent avec des jésuites qu'avec ses parents!.

- Dans les familles, personne ne parle à personne, dit-il. Les femmes parlent entre elles, ou avec les robes noires, sans oublier les grises, les religieuses, et pendant ce temps les pères disent aux autres pères de famille et à leurs fils aînés, parce qu'ils lui parlent à lui, le fils aîné...

Thomas a l'air de somnoler, plutôt que d'écouter, mais Pierre, le troisième fils de la grande famille des Lemoyne, n'est plus *arrêtable*. Il se perd dans les fleuves de ses phrases ou il morcelle les pavés de sa pensée en fragments insignifiants, tout en se levant pour aller remplir sa timbale à la bouteille qu'il a placée depuis peu, assez loin, dans un creux du terrain, pour se garder d'exagérer. Et il revient s'accroupir sur les talons, s'asseoir ou s'étendre près du feu pour continuer sa palabre, quitte à recommencer son manège au bout de quelque temps.

- ...parce que moi, monsieur Descartes, j'ai un frère aîné! Oui, monsieur. Il a quatre ans et demi de plus que moi, s'appelle le sieur Charles de Longueuil et, dit-il en ricanant, il a tout eu, il a tout vu, il a tout entendu et décide de tout et de rien, mais il ne connaît rien à rien. Voilà ce que c'est, qu'un frère aîné. Et son père, Charles Dieu le Père, disait à mon frère, Charles, comme aux autres pères qui se trouvaient dans le cabaret de Bouat ou de qui tu voudras, qu'il ne comprenait pas ses autres fils. Nous sommes d'un monde qu'il voudrait ne pas avoir connu, qu'il dit. Nous sommes des hypocrites! Oui, monsieur. Oh! pas de mauvais hypocrites, mais des *sépulcres blanchis*, parce que mon père, il connaissait ses évangiles. Il a appris l'iroquois en lisant l'évangile aux Hurons et en disant avec eux le Notre père qui êtes aux cieux. Il enseignait toutes les nations, mon père, mais il est aux cieux depuis l'an dernier. Il est monté aux cieux, je ne sais plus quel jour de février 1685. Il disait, au cabaret, que nous étions des *sépulcres blanchis*, et des *sépulcres*, ça ne parle pas comme les fils des hommes qui se sont embarqués à Dieppe, à Brest, à Saint-Malo, priez pour nous, à La Rochelle ou même à Bordeaux. Il nommait les ports de mer comme s'il les avait tous visités, et sa grosse voix faisait virer les voiliers bondés de paysans quand ils arrivaient au bout de la jetée des grands ports de mer du Canada, entre le phare et la côte, et les navires disparaissaient de nouveau en plein ciel, en plein océan, dans le plein désert du déluge qu'il disait. Et que font les *sépulcres blanchis* en pleine forêt ? Que font les fils des conquérants de peaux de castor ? Ils passent leur jeunesse, les filles comme les garçons, à se regarder le nombril, la touffe d'écureuil ou la queue de castor rasé qui leur pendouille entre les cuisses ou à les reluquer sous le pagne des Sauvages ou le *brayet* des

filles. Et après, qu'est-ce qu'ils font ces gringalets de sépulcres, qu'est-ce qu'ils font les fils qui ne sont pas son fils aîné, notre père qui êtes aux cieus, que font-ils de leur belle jeunesse ? Ils passent leur temps à regarder les femmes. Pourquoi vont-ils glaner aux champs, le corps raide comme une croix de cimetièrre ? Pour reluquer. Pourquoi vont-ils aux fraises et aux framboises ? Pour reluquer. Pourquoi ils ne gardent pas le nez dans leur assiette ? Pour reluquer les créatures de Dieu qui se penchent autour de la table, au-dessus des chaudrons. Et quoi encore? Quand elles sont au poulailler pour y chercher des oeufs, ou dans l'écurie pour traire les vaches, qu'est-ce que je vois ? Des efflanqués, des fantômes maigres comme des poulets qui longent les clôtures, qui reluquent entre les fentes des murs de grange avec des airs de saints martyrs, mais qui n'ont jamais pensé à mourir pour la foi, et encore moins pour le roi de France.

D'Iberville retourne à sa bouteille. Avec les deux timbales. Quand il revient, elles sont pleines à ras bord; il les porte dans une seule main, et dans l'autre, il rapporte la bouteille. Il a pour idée que la mettre non loin du feu, la réchauffera du mieux que cela pourra, et le rhum chaud aurait des vertus curatives pour les humeurs qu'il énumère, en homme savant et ami des jésuites, comme étant la bile jaune, la bile noire ou l'atrabile, le flegme et le sang, humeurs qui bien plus que l'alcool alourdiraient les sens, et l'esprit. Derechef, il défend les sépulcres blanchis contre les préjugés de son père qui est aux cieus.

- Comme si c'était toujours les femmes qui travaillent, et que nous n'aurions qu'à les regarder faire! Quand j'étais jeune, c'est nous qu'elles envoyaient sous la pluie ou dans la neige visiter les poules ou traire les vaches. Et quand il s'agissait de faire du bois à cinq heures du matin

quand personne n'avait vu, la veille, qu'il n'y avait plus de bois dans la boîte à bois, qui coupait du bois ? Moi ? Mais non! Pas possible! Je passe mon temps, disait mon père, à faire semblant de m'agiter, pour disparaître le plus tôt possible! C'est ce qu'il disait encore au jour de l'An avec je ne sais plus quelle vieille femme. J'aurais passé mon temps à me battre avec les garçons des sauvages, avec les militaires cantonnés dans le village, et avec mes frères, et avec mes cousins, et vive la compagnie! Et lui qui savait parler avec les Sauvages, il disait à mon frère, le seigneur de Longueuil, que nous ne savions plus parler! Non, monsieur Descartes! Nous baragouinons, et nous n'avons pas de coeur! Il ne sert à rien de se demander si nous avons du coeur, nous en avons ni à l'ouvrage ni pour la conversion des Sauvages que lui, l'enfant des jésuites, il appelle les infidèles. Ça, je ne l'invente pas, il le dit. Non, il ne le dit plus, il est mort. Il le disait donc aux jésuites à chaque fois qu'il en rencontrait un à la maison, et pour couronner le tout, mon cher Descartes... Tu es encore là ?

Oui, malgré le rhum, Thomas est toujours là, enroulé dans la couverture blanche. Il a demandé une chemise à d'Iberville parce que la laine frottait sur ses plaies, que tout était gommé, taché de sang. Le bon sieur d'Iberville s'en est montré ennuyé pendant quelques minutes, mais le rhum aidant, avec le ronronnement des flammes, il n'y pense plus.

- Et là, c'est le bouquet! Il dit un jour à ma mère, j'avais 11 ou 12 ans, que si je n'ai pas voulu entrer au séminaire de Québec - parce qu'ils se sont imaginé un soir de mai que j'allais devenir curé! que dans une famille qui se respecte, le troisième des garçons doit entrer dans les ordres -, eh! bien alors, le bon Dieu me punirait, et je deviendrais voleur de grand chemin. Même pas capable de devenir pirate ou boucanier des îles, qu'il a

dit. À force de me fourrer les mains, qu'il disait, oui, il disait ça, dans les fesses de tous les enfants que je rencontrais, je finirais par me retrouver la tête et les deux mains dans un pilori, à Québec, sur la place du marché. Oui, je l'ai entendu qui le disait à ma mère.

Il jette une autre bûche dans le feu de camp. Un son sec, suivi d'écroulements qui font pisser des trajets de flèches rouges, des flammèches dorées dans le noir et la fumée, et tout ça se remet à brûler de plus belle avec des flammes toujours plus hautes se transformant peu à peu en un brasier qui se consume plus lentement tout en formant des fruits et des fleurs en fusion couverts de sirop et de pierres précieuses qui, avant de s'entre-dévorer, se froissent comme les soieries que garde en réserve la mer de l'ouest. Le monde se terminera dans un bûcher et les yeux des humains sont ravis de voir qu'ils l'ont allumé et nourri de leurs propres mains avec les bûches qu'ils ont eux-mêmes coupées et fendues en quatre.

D'Iberville, dans son hébétude heureuse, jouit à l'avance de la mort devant la liquéfaction et l'effritement sous hautes températures des forêts d'Amérique, et il se sert une autre timbale de rhum en continuant à faire ce qu'il déteste tant chez les Sauvages, à palabrer.

- C'est peut-être la seule fois que je les ai entendus parler de choses sérieuses. Ils étaient dans le jardin, en arrière, et moi, j'étais couché sous les combles, tout juste après le souper. J'avais passé trois mois en bateau, et depuis trois jours je dormais debout. Ce soir-là, je n'arrivais pas à dormir, il faisait trop chaud, et je les ai entendus dire que je n'avais jamais fait grand chose de bon. Pourtant, ma mère, elle savait qu'avant de partir en mer, je travaillais comme n'importe qui, oui, je travaillais avec mon oncle Le Ber, je le suivais dans ses magasins, sur les quais, dans les cales

de bateaux, mais ma mère, ça la fatiguait que je sois toujours avec lui, elle l'aime bien le mari de Jeanne - la soeur de mon père -, mais elle m'a toujours eu à l'oeil. Ça l'arrangeait que le père ne trouve pas mon travail à son goût, pour que je débarrasse le plancher...

Thomas et lui croient entendre... Ce seraient des canots sur la rivière. Mais c'est passé, déjà. Ce n'était rien.

- Il y a que ces jours-là, depuis que j'étais revenu, j'essayais de faire marcher mon frère, François-Marie. Pour elle, c'était une punition du bon Dieu que François-Marie, à trois ans, ne marche pas comme tout le monde; elle aimait mieux le laisser dans son coin.

- Qu'est-ce qu'il avait ?

- Tudieu! Il est infirme François-Marie. Il n'est pas comme tout le monde, François-Marie! Elle le cache. Deux ans après lui, elle avait eu encore un garçon, et celui-là. il est mort à sa naissance. Alors, tu vois les conséquences ? Elle a toujours pensé que c'était une punition de Dieu. Ça crevait les yeux, rien qu'à la voir nous dire d'aller jouer ailleurs, si on avait le malheur de lui demander où s'en allaient les bébés morts en naissant...

Il lance une autre bûche, sur les quatre ou cinq qu'il vient tout juste, tout en parlant, de corder dans le feu.

- ...et ma mère, quand mon père a dit que je finirais mal, elle n'a rien dit. Elle a raconté avec son ton de soeur grise qu'elle m'avait toujours fait prier Dieu et ses saints, qu'elle m'envoyait faire des commissions à l'Hôtel-Dieu pour Jeanne Mance, ou encore aider aux fondations de la chapelle de Marguerite Bourgeoys - les ouvriers ne finissaient pas de la finir, cette *tchapelle* -, que je devais aussi porter des biscuits aux malades,

m'habituer aux souffrances des pauvres pécheurs. J'ai tout fait pour qu'il devienne un enfant de chœur, qu'elle a dit. Mais à la fin, pour elle, je serais toujours sournois. J'allais briser leurs rêves comme j'avais brisé les fusils et les bateaux en bois de mes frères.

Il se tait, épuisé de baragouiner.

La bouteille est vide. C'était fatal. Depuis un bon moment, il remplissait sa timbale aussitôt qu'elle était vide, et n'en offrait même plus à Thomas, qui ne s'en rendait plus compte.

Bouche bée, il regarde les étoiles, et autour de lui. Il se lève brusquement et se croise les bras en ajoutant que depuis ce jour-là il ne lui est même pas venu à l'idée de parler à sa mère, et encore moins à son père. Ne trouvant pas de travail sur un bateau, il a passé l'automne à Longueuil comme apprenti-menuisier, pendant la construction du manoir. Il avait eu douze ans, en juillet. Le 20 juillet. C'était en 73. Son père était dans les bonnes grâces de Frontenac, en ce temps-là.

- Tu connais le fort Cataracoui ?

- Où c'est Cata..., Catara... ?

- Cataracoui.

- Où c'est, ton fort ?

- Sur la rive nord du premier des grands lacs. Tout juste après le fleuve, ou avant, si tu le descends. Mon père est allé par là-bas, à Cataracoui, pour dire aux Iroquois ce que Frontenac voulait leur faire savoir et peut-être, au retour, pour dire à Frontenac ce que ne lui avaient pas dit les Iroquois...

Son visage s'illumine tout à coup, et ce n'est pas devant une nouvelle flambée.

- C'est la même année, que les gens d'Amsterdam ont repris leur ville aux Anglais!

- Oui, je sais, balbutie Thomas. Pour quelques jours...

- J'opinerais même pour quelques semaines.

Thomas n'a pas le coeur à discuter.

- J'avais neuf ans, en 73. Je crois que nous étions encore à la mission de la Madeleine, dans la prairie.

Pierre s'accroupit, plus près du feu. Il a déjà oublié 73, Frontenac, la Nouvelle-Amsterdam.

- Si quelquefois, dit-il, je voulais qu'elle meure, c'est peut-être que je ne savais pas quoi lui dire.

Il s'étend sur le dos.

- Tu as vu les étoiles ?

Thomas le regarde, et jette au feu l'os de canard qu'il suçotait de temps en temps. Il s'essuie la bouche du revers de la main et, en prenant son temps comme si chaque mot comptait plus que le précédent ou comme s'il lui pesait de les prononcer ou, peut-être, parce que l'alcool le rend plus solennel que d'ordinaire, il dit qu'il n'a jamais, jamais pensé à cela, mais qu'il n'a jamais parlé, jamais vraiment parlé avec sa mère. Quand elle parlait, il se taisait. Quand il se décidait à lui parler en algonquin, elle lui répondait en mohawk, et s'il passait à l'iroquois, elle continuait à parler comme s'il n'avait rien dit ou répondait qu'elle avait du travail. Elle n'avait pas le temps de lui parler; les hommes avaient toujours raison. Elle avait sa cabane à s'occuper; et lui, il devait se rendre à la *tchapelle* pour aider la robe noire.

Et Pierre recommence à palabrer.

- Chez ma mère... Je dis chez ma mère, parce que mon père n'y était jamais. Chez ma mère, il arrivait un bébé à tous les deux ans; on recevait à souper le gouverneur ou l'évêque une fois par année; on palabrait avec un Sauvage au moins une fois par mois; et tous les jours que le bon Dieu amenait, on écoutait les progrès mystiques d'un saint homme ou d'une sainte femme qui avaient traversé les mers pour nous convertir.

Il se verse du rhum... Il a oublié que la bouteille est vide. Il ne reste plus qu'à parler.

- Ils m'ont appelé Pierre parce que le père de mon père s'appelait Pierre. Je ne l'ai jamais vu. Mon frère aîné, ils l'ont appelé Charles parce que mon père s'appelait Charles. Le deuxième, je pense qu'ils l'ont appelé Jacques à cause de celui que ma mère aime bien, mon oncle Le Ber, le mari de Jeanne, la soeur de mon père... C'est mêlant ces noms de famille, les oncles, les maris, les tantes, les beaux-frères, les belles-soeurs... Mais les soeurs de qui ? les frères de qui ? De toute façon, c'est le mari de la soeur de mon père, c'est Jacques Le Ber qui nous a élevés, parce que Charles premier n'était jamais à la maison, et moi, j'ai le prénom d'un grand-père inconnu qui tient peut-être encore une auberge à Dieppe. S'il vit encore, il serait bien vieux. Voilà pourquoi j'aime le rhum! Mais il y a aussi ceci. En tout cas, je pense qu'il y a ceci et cela. Si je ne montrais pas le signe d'une vocation, il arrivait ceci qu'il fallait me trouver une destinée, et cela, c'est parce que j'ai le prénom du père de mon père qu'ils ont décidé de mon destin. Je serais fils et petit-fils de marchand. Le marchand de la famille. L'héritier des marchandises! Tu ne veux pas aller au séminaire de Québec ? Tu ne veux pas aller aux cours de l'abbé Suart ? Tu ne veux pas entendre raconter comment Ville-Marie a vu le jour et

grandi grâce aux écus des pieux dévots, les écus du Saint-Sacrement, les écus de Notre-Dame ? Alors, tu seras commis dans les magasins de ton oncle et de ton père. Je ne veux pas, que je leur ai dit, m'enfermer dans les magasins. Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? qu'ils répondaient. Et ils me racontaient les Iroquois, la commune, la terre de Montréal, celle de Lachine, celle de Pointe Saint-Charles, et leurs magasins et leurs maisons de pierre jusqu'à Québec, et le manoir de Longueuil. Il a eu toutes les terres qu'il a voulues, mon père. Elles étaient là, qu'il disait, pour ses enfants. Moi, je n'en voulais pas, je voulais voir la mer de l'ouest et la naviguer jusqu'en... Dans la maison, tout le monde s'est arrêté de parler, même le chef huron qui parlait en iroquois avec mon père. Ma mère a répété ce que j'avais dit, et ils sont partis à rire. Nous ne sommes pas partis de la Normandie pour aborder en Chine, mon enfant; nous n'avons pas fondé une famille pour la voir s'éparpiller aux quatre coins du monde, mon enfant; nous ne sommes pas venus évangéliser les infidèles pour qu'un de nos enfants décide que ce n'est pas son affaire à lui de continuer à mériter les miracles que Dieu et la Vierge ont faits pour nous! Tu veux voyager ? a demandé mon père, les marchands voyagent aussi, mon garçon, et ils voyagent tout le temps. Je veux partir ailleurs, plus loin! J'veux pas revenir dans un vieux magasin ou dans une foire de fous, que je lui ai dit. Des voyageurs, il y en a au point de ne plus savoir quoi en faire, a dit ma mère. Elle parlait des coureurs de bois. Ce n'est pas dans les bois que je finirai ma vie, je veux la faire ailleurs que dans une cabane de bois rond. Ce n'est pas une cabane, que la maison où nous vivons, a dit le frère aîné qui partait pour l'Europe ou en revenait. Je ne t'ai rien demandé, que je lui ai dit. Commence par savoir écrire ton nom comme du monde, a dit

mon autre frère aîné, le deuxième. Je lui ai sauté à la gorge. Ils nous ont laissés nous battre, et quand nous avons arrêté, ma mère a dit que mon frère avait raison, ne pas savoir écrire son nom à douze ans, quand on est un fils de Charles Le Moyne, c'était une honte. Je me suis accroupi dans un coin, enragé. Mon père avait continué à fumer sa pipe avec le chef huron ou peut-être même la pipe elle-même du chef huron, et le Sauvage est venu vers moi et a voulu me faire fumer son calumet pour signer la paix avec mon frère. Mon père riait. Je ne voulais pas, mais ma mère m'a mis le tuyau mouillé de la pipe du Huron sur les lèvres et me l'a fourré dans la bouche. Je vois encore mes frères Paul et François se moquer de moi en arrière du grand chef. Je l'ai fumée, sa pipe, et j'ai été malade comme un chien. Je suis allé vomir dans la cour, et mon père qui m'avait suivi m'a dit, quand j'ai été soulagé, que pour voyager, il fallait connaître les navires. En travaillant pour mon oncle et pour lui, je verrais enfin que voyager sur les bateaux, ce n'était pas le paradis, et ils m'ont jeté dans tous les bateaux qu'ils pouvaient trouver, et quand tu es sur un bateau, tu ne dors pas, tu travailles pour un des marins, parce qu'il y a toujours un marin qui joue au capitaine avec un plus jeune que lui, et les marins ne pensent qu'à cela, te faire passer par là où ils ont passé, surtout quand tu es fils de marchand. De toute façon, je ne veux pas parler de marine ni de marins.

- C'est pour ça que tu souhaitais la mort de ta mère, se décide à dire Thomas.

- Je n'ai jamais souhaité la mort de ma mère, s'emporte d'Iberville.

Il se lève et va pisser en titubant dans les fourrés, toujours les mêmes, où la veille il a dissimulé son canot. Thomas réplique que tout à l'heure, c'est bien ce qu'il a dit.

Un temps mort. La nuit noire, autour du feu.

- J'ai dit que je n'ai jamais voulu la tuer, mais que j'aurais aimé mieux la voir morte. Nuance!

Il revient et s'arrête de l'autre côté des étincelles qui traversent la fumée comme des flèches. Thomas, toujours affalé, le pointe du doigt.

- Tu voulais qu'elle meure. Aimer mieux ou souhaiter, c'est du pareil au même.

- Peut-être en algonquin, en huron ou en iroquois, mais en français, il y a une... nuance.

- Le huron et l'iroquois, c'est pareil.

- Pas toujours. Nuance!

Il est arrivé devant sa tente et en y entrant il arrache presque un pan de la toile. Il ressort avec une chemise. Il se reprend à trois ou quatre fois avant de trouver les manches et disparaît à nouveau dans le noir épais qui les entoure.

Thomas regarde les yeux d'une bête qui le fixent du côté de la rivière. Elle grogne. Il lui jette la carcasse du canard qui traînait à ses pieds. Elle la happe et s'enfuit.

Les pieds de Pierre font des taches claires dans la pénombre au ras du sol; il la franchit avec dans les mains une autre bouteille qu'il a déjà débouchée. Ses yeux rougis se perdent et se reforment dans les volutes de la fumée. Arrivé près du feu, il s'accroupit près de l'assassin qui lui tend son gobelet. Il y verse du rhum, comme dans le sien, et il le vide, pour le

remplir aussitôt, et il reprend leur discussion comme si elle n'avait jamais été interrompue.

- La nuance, c'est que j'aime ma mère. Mais il y a aussi que si elle était morte, je serais en France en train de préparer une expédition.

- Vers la mer de l'ouest ?

- Oui. Ou contre les colonies du sud. Contre les Anglais.

- Tu peux le faire ici.

- C'est en France que ça se passe. Ils apprennent peut-être à danser, à parler grec ou latin, mais après, ils se font écouter.

Thomas s'est rallongé sur le dos. Son gobelet est vide.

- Je crois que tu parles déjà grec ou latin, dit-il en le tendant à Pierre Le Moyne, qui le remplit plus lentement cette fois, et rebouche la bouteille. Tu as d'abord dit *je ne pourrais jamais tuer ma mère, mais j'ai souvent désiré sa mort*; et un jésuite a dit que les enfants désirent en finir avec leurs parents; puis tu regardes les étoiles, et tu ne savais pas quoi dire à ta mère, et tu voulais peut-être qu'elle meure; et tu as dit avant la deuxième bouteille, *je n'ai jamais voulu la tuer*, mais tu aurais aimé mieux la voir morte; et maintenant, si elle était morte, tu serais en France, sur la mer de l'ouest, en guerre contre les colonies, mais tu aimes ta mère.

Il sourit, content de son exploit, comme s'il apprenait par coeur même en somnolant!

- Ouvre la bouche, dit l'homme à la bouteille.

Thomas ouvre la bouche. La bouteille s'avance au bout du bras de l'homme qui la tient à la hauteur de l'épaule et la penche au-dessus des lèvres et des dents qui forment l'entrée d'un puits rouge et caverneux où le rhum coule avec le bruit d'une mince chute d'eau sur des pierres ou d'un

chien qui pisse dans un caniveau ou d'une petite fille qui urine accroupie dans l'herbe. Thomas avale du mieux qu'il peut et, ravi, se remet à sourire, mais il s'étouffe, se redresse, tousse et crache pendant que Pierre, le goulot à la bouche, se verse une lampée, l'air satisfait. L'autre retombe à son côté, éclate de rire, s'allonge comme un chat et, le front contre la cuisse de l'échanson, commence à pleurer ou du moins à parler comme s'il avait des larmes dans la voix.

- Pourquoi j'ai fait ça ? Je me voyais en train de le faire, je devais le faire. J'obéissais à quelqu'un qui ne disait rien, j'ai levé mon bras parce qu'il était là, dans mon bras, il le tirait par en-haut, l'abattait et poussait le couteau dans le cou.

Il s'arrête, se retourne sur le dos et cette fois renverse sa tête contre le genou de Pierre qui cale la bouteille contre une pierre et laisse retomber sa main sur l'épaule découverte de Thomas qui continue sa confession.

- J'essaie d'avouer ma faute *fort franchement* comme dit Descartes.

- Tu parles encore de Descartes, marmonne le confesseur aussi aviné qu'ennuyé. Je ne connais pas ce Descartes. Il n'est jamais monté sur un navire. J'en suis sûr!

- Moi, je suis embarqué dans un canot, et je suis ma mère jusqu'ici pour trouver ma langue, et je ne veux plus lire de livres. Je veux rencontrer des Blancs qui ne lisent pas, des Blancs qui quittent leur pays avec des croix qui saignent. Je veux savoir ce qui me crie là, dans le ventre.

Il se redresse, se retourne vers Pierre et reste à genoux.

- C'est pour cela que je l'ai frappée! Elle m'a fait arrêter par des Kichesipirini, m'a fait attacher les mains devant toi, et dans ma tête, ça

disait *Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Le couteau est entré dans sa gorge parce qu'elle m'empêchait de te suivre.

D'Iberville se lève tout d'un bloc. Il semble dégrisé. Est-ce l'idée de s'en débarrasser ou d'avoir affaire à un fou ?

Savage, sans paraître surpris, se rassoit et lui demande, entêté, s'il peut partir avec lui. Le sous-lieutenant avance d'un pas et le tenant dans son ombre lui débite des menaces en phrases hachées. Le numéro du justicier. En se versant, et en lui versant du rhum.

- C'est impossible. Je te l'ai dit. Et tu sais ce que fait la justice ? La justice du roi ? À des enfants comme toi ? Des enfants qui tuent leur mère ? On les brûle. On les pend. On les étrangle. On leur coupe la tête. On la met sur le bout d'une pique. Jusqu'à ce qu'elle pourrisse.

- Pourquoi vous ne les crucifiez pas ?

- Toi, on devrait t'empaler.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Te mettre le cul sur la pointe d'une pique jusqu'à ce que ton corps, en pesant dessus, la fasse glisser dans ton cul, toujours plus haut, jusqu'au milieu de tes tripes. Et comme tu pèses pas lourd, ça serait plus jouissif, non ?

- Pour toi qui regarderait ou pour moi ?

- Les deux, trou du cul!

- En algonquin, on dit...

- Je ne veux pas le savoir. Et pas plus en iroquois. Demain, je pars seul. Et ça vaut mieux pour toi. De toute façon, demain matin, je t'attache au **mai** et te détachera qui pourra. Je laisserai une enseigne avec, écrit dessus, il a tué sa mère.

- Et tu signeras, celui qui veut tuer sa mère.

D'Iberville lui donne un coup de pied.

- Ne dis pas de bêtises. C'est une chance que je te donne. Tes amis algonquins vont demander de tes nouvelles quand je passerai devant l'île aux Allumettes, et je leur dirai où tu es. Ça te laissera au moins quelques heures de plaisir à t'imaginer le Christ d-es Algonquins. Je pourrais même t'attacher tout en haut de ceux qui sont tombés.

- Ils sont tombés tout en bas, et pour de bon.

- Ça se relève. Avec toi, attaché dans le bouquet de sapins, tout en haut.

Le Moyne se tait. Il recule, se tourne vers sa tente, mais il revient.

- Encore une chose.

Il est coupé par l'assassin qui veut savoir s'ils vont passer la nuit attachés ensemble.

- Peut-être. Mais qu'est-ce que tu dirais qu'avec deux bons cordages j'amarre ton canot à un arbre de chaque rive et que tu passes la nuit attaché dedans au beau milieu de la rivière ?

- Je passerai la nuit où tu veux, mais demain des voyageurs peuvent descendre ou remonter l'Outaouais, et ils me verront...

Le Moyne, heureux de l'idée, s'assoit ou plutôt se jette à califourchon sur les jambes de Thomas.

- Voilà qui me ferait plaisir, monsieur Descartes. En t'apercevant au bout du **mai** avec mon écriteau autour du cou, je ne sais pas s'ils croiront à mon accusation, mais je connais assez les coureurs de bois et les Sauvages du coin pour savoir qu'ils raconteront tout au premier venu.

- Tu veux surtout qu'ils en parlent... Tu t'en fous que j'aie tué ma mère!

- C'est tes affaires, et c'est aussi les affaires des Algonquins. Je ne m'en mêle pas, et je ne m'en suis pas mêlé.

- Alors, pourquoi me laisser au bout d'une épinette ?

- Pour sauver ta peau, tu as fait une jolie palabre à tes frères algonquins; je n'y ai pas compris grand chose, mais elle a été efficace. Alors, tu feras la même chose... Moi, je ne suis pas féru de palabrer. Quand j'essaie, ça ne produit pas d'effet, et je m'ennuie moi-même. Je préfère prêcher par l'exemple, comme disent les jésuites. Si on te voit ligoté sur ton chicot d'épinette, dans un morceau de ciel, ils voudront savoir qui t'a emmanché sur la plus longue échasse jamais plantée en Amérique, et ils finiront par savoir que c'était moi.

- Je ne dirai rien.

- Oh! tu le leur diras, je te connais, et ils le sauront bien assez vite par tes Kichesipirinis ou par nous, quand nous repasserons dans quatre ou cinq mois.

D'Iberville était toujours assis à califourchon sur les jambes de Thomas; il s'était même posé les coudes sur ses épaules et lui parlait dans la figure depuis un bon moment, sans avoir l'air de s'en rendre compte. Tout à coup, il recule, pris d'une gêne subite, et quitte cette position devenue aussi inconfortable pour l'un que pour l'autre.

- Et apprends, jeune homme, dit-il en se relevant, d'un ton grave, que moi aussi, j'ai besoin de la justice... Et si je veux qu'on me fasse justice, eh! bien, je dois me montrer capable de la faire aux autres.

- Tu as tué ta mère ? demande Thomas, presque complice.

Le Moyne le gifle par deux fois.

- Grand butor de bernache! Je ne veux plus entendre parler de cette histoire. Jamais. Mais ce qu'il y a, c'est que j'ai engrossé une fille.

- Ah! ton histoire de femme...

- Oui, la voilà, dit-il en s'allongeant sur le dos à côté de lui, la tête vers le feu.

- Tes cheveux!

- Qu'est-ce qu'ils ont mes cheveux ?

Il se dresse, et voit plein de tisons, tout près. Il se rapproche du Métis qui glisse aussitôt ses pieds sous son épaule. Il n'en fait pas de cas. Il place ses mains sous sa nuque et fait tomber la bouteille de rhum, la dernière. Elle est vide. Ils l'ont bue, comme ça, sans y penser, et leurs paroles ont perdu de leur poids. Qui voudrait les croire?

- Tu veux du rhum ?

- Oui.

- Il n'y en a plus.

Un temps de silence et des flammes jaunes, soudaines, éclairent un peu la nuit. D'Iberville raconte que ce soir-là, il aurait voulu boire jusqu'à plus soif. Il avait passé l'après-midi à Lachine avec le gros Pierre Bonne, l'imbécile de paysan d'engagé que sa mère devait garder, parce qu'elle avait signé un contrat, et parce qu'elle en avait pitié, même s'il travaillait mal et même si deux mois avant, c'était Pierre Bonne en personne qui voulait les quitter. Si sa mère en avait pitié, lui, l'engagé le faisait enrager.

Ils avaient travaillé ensemble tout l'après-midi à remettre à neuf les lucarnes des chambres dans la maison de Lachine parce que sa mère, depuis que Callières, le nouveau gouverneur, habitait dans leur maison de la rue Saint-Joseph, au coin de Saint-Paul pour tout dire, en attendant de s'en faire construire une sur la pointe, sa mère pensait à déménager toute la famille à Lachine, ils étaient au moins dix avec elle dans une autre maison de Montréal qu'elle n'aimait pas, souvent il y en avait qui couchaient chez l'oncle le Ber, mais elles les voulaient tous autour d'elle tout à coup, même si depuis la mort du père elle avait pris goût aux affaires, elle voulait s'occuper de ses enfants, qu'elle disait, ils n'avaient plus qu'elle au monde, au Canada, bien sûr, parce qu'en France, tous les parents connus étaient passés pour morts ou ne savaient pas écrire ou les regardaient, en Amérique, comme des dégénérés ou des mystiques déjà du côté de la mort avec des Sauvages tout nus qui jouaient aux démons de l'enfer ou avec des saints martyrs qui se faisaient brûler pour le ciel. Il n'était pas question pour elle d'aller à Longueuil dans le manoir que le

père a donné à son Charles, un an avant de mourir, celui-là, il ne l'a pas laissé avec rien dans les mains.

- Alors, j'avais travaillé tout l'après-midi avec le gros Pierre Bonne et *j'étions* donc, comme il dit, *retroussé* chemin avec lui sur les eaux grossies du fleuve par une tempête d'eau que nous *n'avonssions*, encore comme il dit, jamais vu ni entendu dire et encore moins chanter, la rivière avait tellement monté que les rapides avaient presque disparu, notre canot glissait dans l'*ieau*, à la façon d'un navire qui aurait eu des ailes et qui n'aurait *attouché* le courant que par le carré d'un petit mouchoir. Le Saint-Laurent était comme de la mélasse d'argent avec des reflets de bouteille verte, c'était qu'il était bientôt sept heures du soir, et j'avais dit à Nicolas Desrochers...

- Le sieur d'Iberville a trop bu.

Thomas, le jeune sieur et assassin, sortait de sa torpeur ou du sommeil pour rompre le charme.

- J'ai bu, mais je ne parle pas plus que d'habitude, réplique Pierre, imperturbable. Je t'ai écouté, non ? À mon tour de te laisser savoir que j'avais dit à Nicolas Desrochers de m'attendre devant les champs de la commune, je devais monter à Québec le lendemain sur la barque de mon oncle et le soir on devait trinquer chez Bouat, je voulais en savoir plus sur les Outaouais, il me disait qu'il avait rencontré des Sauvages qui avaient parlé d'une rivière, mais j'en savais pas plus, il devait m'en parler ce soir-là et seulement là, parce que moi je partais pour une semaine et que lui depuis que son père était mort il avait charge de famille, il ne sortait plus, ou presque jamais, mais qu'est-ce que j'*apercevions*, comme disait le gros Bonne, sur le quai de la commune ? Pas Desrochers, mais les fils Dumets

avec les deux filles Jetté, Catherine et Marie-Barbe, qui *étions* avec ma cousine, la fille d'Anne, Anne qui est l'autre soeur de mon père, je devrais dire c'était sa soeur parce que mon père était mort à ce moment où je surgissions avec le gros Bonne des flots de la grande rivière qui débordaient sur le quai au point que nous *pouvassions*...

- Comme disait le gros Bonne.

- En effet, mais c'est moi qui parle, au point que nous *pouvassions* atterrir de sur l'eau, qui était si haute, seulement en chutant jusqu'en bas où nous attendait le quai, qui est de la pierre, au lieu d'atterrir, comme normal, en contrebas, à côté de la terre ferme... Des puissances diaboliques nous faisaient voler dans les airs, et tout à coup elles nous faisaient atterrir comme des diables sortis de l'enfer! J'ai oublié de dire qu'il faisait aussi grand vent avec un beau et grand soleil, c'était la raison pour laquelle tout ce beau monde se trouvait sur le quai quand nous avons réussi à nous amarrer, et ils avaient pour moi la nouvelle que Nicolas Desrochers, mon coureur de bois qui ne l'était plus depuis la mort de son père, ne se pointerait pas parce qu'un de ses frères s'était abîmé un pied avec une hache en fendant du bois et qu'il devait rester chez lui pour reconduire une soeur infirmière, mais il se pourrait qu'il nous retrouve à l'auberge de Bouat, rue Notre-Dame. C'est alors que j'ai donné une taloche au gros Bonne qui restait là, sur le quai presque sous l'eau, avec sa pagaie, comme accroché à la hampe d'un drapeau ou au mât d'une goélette. Monsieur ne voulait pas rentrer le canot! À la maison, que je lui ai dit, et laisse-le dans la remise en arrière de la rallonge. C'était une des filles Jetté qui le subjuguait et le laissait pantois, mais pas question. À la maison! que je lui ai dit. Me voilà donc en chemin vers l'auberge avec les fils Dumets, les

filles Jetté, et ma cousine, quand Marie-Barbe voit venir dans le vent la petite Picoté, Geneviève qu'elle s'appelle, depuis que son père est mort, elle est à la charge de sa tante ou de son oncle, je ne peux et je ne veux pas tout savoir, et la Geneviève, elle nous dit que notre engagé, le gros Bonne, en l'embrassant deux jours avant derrière l'Hôtel-Dieu en face des fenêtres de Marguerite Bourgeoys, lui a dit, parce qu'elle ne voulait pas se faire toucher sous ses jupes qu'il relevait avec ses grosses mains, que la Marie-Barbe, elle, ne dirait pas non! Ah! la, la! la petite Jetté a piqué du nez, toutes voiles dehors, contre la petite ordure de Picoté de Belestre, qui n'a de beauté que de gros seins, et elles allaient s'arracher les cheveux, que je suis intervenu, je dois toujours intervenir, ça les calme, elles savent que je pourrais les lancer dix pieds plus loin d'une chiquenaude, et j'ai glissé les mains dans le petit entre-deux qu'il y avait entre leurs corps, je l'ai élargi et les ai accrochées à mes bras, je les ai touées, comme nous pourrions dire sur un vaisseau, jusqu'à l'auberge où il y avait aussi les enfants de Mathurin Lorion et la petite Robutel avec Gabriel La Forest. Faut croire que c'était le vent qui les avait tous amenés, au point que nous chantonnions ou *chantassions*, comme dirait...

- Le gros Bonne...

- En effet, mais c'est moi qui chante, et je *chantassais* alors V'là l'bon vent, v'là l'joli vent, v'là le bon vent, ma mie m'attends...

- Je me suis toujours demandé, dit Thomas en s'appuyant sur les coudes, ce qui fait chanter les Blancs comme s'ils dansaient et les Sauvages comme si le coeur leur battait dans la gorge ou comme des manitous en colère.

- Ah! ça, répond d'Iberville qui se tourne sur le côté et ranime le feu, ce n'est pas chez Bouat que tu trouveras la réponse, et je t'assure que Geneviève Picoté ne chantait pas. Elle s'était assise au coin d'une table, elle ne voulait pas boire, son oncle ou sa tante ne lui aurait jamais pardonné ça, mais le nez dans le verre de Gabriel La Forest elle me regardait comme une apparition, et quand l'engagé de Bouat a sorti son violon, elle a fait mine de rien et elle s'est trouvée amarrée à mes rubans, les rubans qui tenaient mes cheveux. Et ce qu'elle les dénouait, et ce qu'elle les renouait avec des mines de religieuses qui auraient voulu fonder des Ville-Marie jusque dans le passage du nord-ouest, et ce qui est prodigieux, c'est qu'elle me disait à l'oreille qu'elle connaissait une rivière qui nageait le long du fleuve, puis le long de l'Outaouais, avant de se jeter dans la mer de l'ouest... Bien sûr, je ne la croyais pas, je voyais bien qu'elle inventait pour me donner des illusions, pour m'aveugler, mais elle m'a dit que les voyageurs qui revenaient du Saguenay, et ceux qui revenaient de Sault Sainte-Marie ou d'encore de plus loin que le lac Supérieur, ne contaient à personne, mais rien qu'aux filles, les découvertes qu'ils avaient faites, avant de les annoncer au gouverneur ou d'aller en France chercher les navires du roi avec les marchandises qu'il fallait pour traverser cette rivière secrète, elle voulait même me montrer l'endroit de la palissade, celle qu'ils ont construite l'été dernier, où un voyageur avait gravé au couteau, juste pour elle, disait-elle, une carte qu'elle ne comprenait pas. Elle avait pour son dire, que je pourrais la lire, et elle m'a dit, à moi qui ne la croyais pas, mais jamais je ne laisserais passer une occasion de débusquer une nouvelle qui me ferait aller plus loin que le manoir de Longueuil, elle m'a dit de la suivre à la fin de la veillée

jusqu'en arrière de l'église et de là, elle me conduirait à la carte gravée sur un pieu de la palissade de Gédéon. Gédéon, celui qui l'a construite, il est avec nous, c'est Gédéon de Catalogne, notre cartographe.

Thomas ne semble plus l'écouter, mais bien dormir.

- Aïe! Tu dors.

- Je ne dors pas. J'attends que tu l'enfiles, que tu l'engrosses, que ça finisse.

Et Thomas, sans bouger, continue à lui parler en chuchotant, mais nous ne l'entendons plus.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Rien qui vaille, qu'il répond à pleine voix tout en faisant de grands roulements d'yeux et en imitant avec sa main les mouvements sinueux d'un serpent le long de sa cuisse, et il ajoute, plus bas, clairement cette fois, qu'un canot aborde la rive, là, à quelques pas.

D'Iberville, qui a compris ou non, continue sur sa lancée, ce qui est, de toute façon, la chose à faire, pendant que le corps de Thomas disparaît dans le noir, se met à ramper autour du feu, comme un serpent, tournant la tête à droite et à gauche, et nous nous rappelons que c'est dans les alentours que Le Moyne a laissé tomber les deux fusils dans son empressement à emporter trop de choses à la fois.

- Alors, nous avons dansé deux ou trois cotillons, fait d'Iberville tout en se levant et en s'étirant, toujours comme s'il ne se doutait de rien. Elle a quitté l'auberge en disant qu'elle devait acheter des quartiers de bois pour le déjeuner du lendemain, qu'elle irait les chercher chez le troisième ou le quatrième voisin.

Thomas met enfin la main sur un des fusils. Mais où sont les cornets de poudre ? Et il pense au feu de camp.

- Il faut l'éteindre ou remettre du bois ? demande-t-il plus bas.

Il n'attend pas la réponse. Il glisse le fusil sous lui, allonge le bras et prend une bûche que de loin il jette au milieu du feu. D'Iberville, toujours aussi naturel, dit qu'il est allé attendre Geneviève Picoté sous les fenêtres du séminaire, ne sachant pas du tout ce qui l'attendait, mais il ajoute, plus bas, qu'il vaut mieux remettre du bois et lance deux bûches, du bouleau ou du sapin, nous ne savons plus, et nous voyons mal. Ce qui était sûr, c'était que la Picoté a surgi aussitôt qu'il s'est trouvé sous le porche qui donne du côté du fleuve, et en disant le mot fleuve, il jette un coup d'oeil sur la rivière et voit bien que le canot qui allait aborder, n'aborde pas et vire de bord pour remonter le courant. Thomas qui était debout, le fusil plus ou moins dissimulé entre son bras et sa hanche, a fait la même constatation, et il tourne le dos à l'Outaouais comme s'il ne craignait plus d'être attaqué.

- La Picoté était seule, elle aussi, dit Pierre Le Moyne.

Il ajoute plus bas qu'il n'y a qu'un homme dans le canot.

- Et comme ça, tout s'est passé sous les fenêtres des sulpiciens ? demande Thomas, en s'appuyant carrément sur le canon du fusil.

- Non, grand butor. Mais elle a cherché à m'embrasser. Je me suis étonné, et elle s'est mise à rire. Elle a dit que ce serait donc vrai ce que les gens racontent sur moi.

- Qu'est-ce que les gens racontent ? demande Thomas en s'avançant carrément vers le rivage.

- Ce que toi, tu pensais aussi, que je n'aimais pas les femmes, parce que je suis toujours seul.

- Ou avec des soldats, des voyageurs, des coureurs de bois... et des Sauvages, ajoute le Métis qui revient vers nous devant le feu pour dire à d'Iberville que l'Algonquin, dans le canot, c'est le chef des Kichesipirinis, dans l'île aux Allumettes.

- Je ne vois pas d'arme dans son canot.

- Tes yeux voient à travers l'écorce, monsieur d'Iberville ?

- L'arc ou le fusil seraient sur ses genoux, contre lui.

De toute façon, Thomas Savage sait que son heure est arrivée.

- Il n'a jamais aimé que je parle avec les Blancs.

- Ton père était un Blanc.

- Il ne l'a jamais vu, et dans l'île, il protégeait ma mère. Et alors ?

Cette fille, tu l'as embrassée, tu t'es couché sur elle, tu as prouvé que...

- Je ne voulais rien prouver. Il va aborder, cette fois.

- Mais cette fille ?

- Elle s'est mise à courir jusqu'à la palissade, et je l'ai suivie.

- En courant ?

- Bien sûr, en courant. Quand je suis arrivé, elle était étendue dans de la terre boueuse. Elle avait relevé ses jupes...

Il s'arrête. Il ne comprend pas ce que veut le guerrier algonquin. Il n'a pas encore abordé.

- Il n'a peut-être pas de tomahawk, mais il s'est mataché le front et les joues.

- Elle aussi, elle avait du rouge sur les joues ? demande Thomas, accroupi assez loin des flammes avec son fusil.

- Elle n'avait pas de culotte, pas de bas. Je ne sais pas où elle s'était débarrassée de ses souliers. À l'auberge, elle avait des souliers rouges.

- Le canot revient, dit Thomas.

- Oui, j'ai vu. Comme j'ai vu qu'elle avait de longues jambes, très fines. Aux chevilles, c'était aussi fin et aussi blanc que les pieds du Christ sur les croix.

- Tu voulais lui percer les pieds ? demande l'autre, d'une façon qui paraît si sérieuse.

- Tu sais, cet homme n'a rien contre toi, dit Pierre, en regardant vers le sol. Si tes amis algonquins voulaient venger ta mère, ils reviendraient avec une escouade.

- Oui, mais le chef doit vouloir que je le suive, et si je le suis, je les reverrai tous, et alors...

- Je ne sais pas. Pourquoi les Sauvages attendent toujours si longtemps pour dire ce qu'ils veulent ? Mais fais comme lui, attends, toi aussi. Il ne faut jamais se précipiter comme j'ai fait avec cette fille. Je suis tombé à ses côtés de tout mon long.

- Pourquoi pas sur elle ?

- Je ne voulais pas l'écraser.

- C'est ce qu'elle voulait.

- Je tombe sur les hommes qui m'attaquent, mais pas sur les filles.

- Quand une fille attaque, il faut tomber sur elle.

- Qu'est-ce que tu en sais ? s'emporte Pierre Le Moyne qui, d'un air décidé, s'approche de la rive avec Thomas.

Ils sont fatigués du manège, et veulent en avoir le coeur net.

- Alors, tu es tombé à côté d'elle. Amen. Et après ?

- Elle a tiré sur les boutons du haut-de-chausses. Je n'avais pas de culottes, elle était à genoux...

- Il est venu dans mon canot. Il aborde cette fois.

- Il y a un tomahawk dans ton canot.

- Avec un arc. Et qu'est-ce qu'elle a fait, à genoux ?

- Avec le bout de sa langue, avec ses lèvres, elle a commencé à...

- Elle fourrageait autour de ta queue ?

- C'est du Descartes ?

- Mon père n'a jamais lu de pages sur la queue de Descartes.

L'homme qui débarque, se montre pacifique.

- Il lève la main, remarque Thomas. Il ne veut pas la guerre. Est-ce qu'elle t'a sucé le maïs ?

- Quand c'est devenu comme un épi, elle s'est rejetée sur le dos, les jambes écartées, m'a accroché les hanches et m'a fait tomber sur elle. J'ai senti comme une autre bouche, qui était fermée, et qui s'ouvrait toute seule.

- Moi, je ne sens ni épi de maïs ni une bouche ouverte. J'ai tué, ils le savent, et c'est fini.

Le chef kichsipirini s'avance, la paume d'une main tournée vers eux, mais sa hache de guerre dans l'autre; il la tient contre sa cuisse et il dit trois mots, entrecoupés de silences.

- Qu'est-ce qu'il dit ?

- Et toi, qu'est-ce que tu as fait dans cette bouche ouverte ?

- Ce que les hommes font quand ils se sentent des bouches par tout le corps.

Le corps de Thomas se dresse tout à coup, et se ferme. Ses yeux regardent un abîme, ou la foudre.

- L'homme est une flèche, dit-il. Il tombe en ligne droite dans la bouche de la terre.

Il l'a dit avec une autre voix, une voix qu'il faut museler, si l'on veut voir encore la terre, les rivières.

L'Algonquin s'approche encore et répète les trois mots.

- Il dit que j'ai tué ma mère.

- Oui, je suis l'homme qui dit le tueur de sa mère, commence le vieil homme.

Il s'est arrêté devant Thomas.

- Il parle français, s'étonne Pierre.

- Moi, je suis l'homme qui parle français quand je marche devant les hommes des grandes eaux, et vous, vous êtes deux hommes qui sont des roches de sable.

- Ma mère est de ta race, réplique le jeune Métis.

Du plat de son tomahawk, le chef le frappe à la tempe. Il s'écroule. D'Iberville a-t-il eu le réflexe de se porter à son secours ? Mais il se tient encore plus droit, la main appuyée sur le canon de son fusil; il avait buté sur lui en avançant vers la rivière.

- Je l'ai vu frapper sa mère devant vos guerriers, et vos guerriers n'ont pas plus bougé qu'une roche devant un loup, et mes mains, comme leurs mains, n'ont rien fait, dit d'Iberville dans ce curieux langage.

- Toi, tu es l'homme qui mange avec un tueur de mère.

- Une louve ne peut donner naissance qu'à un loup.

Le chef des Kichesipirinis n'aime pas cette esquivé fleurie, ou cette pirouette. D'un geste, il le fait taire, et met un genou en terre auprès de l'assassin, inanimé. En levant son tomahawk au-dessus de sa tête, il

empoigne et tord de l'autre main les cheveux d'Atonwa sous le noeud qui les retient.

- Mets ton genou près de la tête et dis à ta main de planter en terre son menton comme un arbre.

D'Iberville hésite.

- Vous n'allez pas le...

Et il met le vieillard en joue.

Le marteau de la hache lui retombe sur le pied, et le chef sauvage lance le fusil dans la rivière.

- Moi, je suis l'homme qui dit à toi de tenir sa bouche avec ta main sur la terre.

Il agrippe de nouveau les cheveux et tirant la tête sur une pierre plate au ras du sol, il les tranche d'un coup de tomahawk qui emporte une partie du cuir chevelu. Il se relève et va les jeter au feu.

- J'ai tranché des scalps de guerriers ennemis, dit-il en revenant, j'ai tranché des scalps d'hommes tués par moi, mais ce fils tueur n'est pas un guerrier. Il est un chat tueur d'oiseaux, un arbre pourri qui n'avait que des feuilles. Il mourra sans cheveux, et j'ai jeté son scalp.

Il retourne le corps flasque, face contre terre. De la ceinture de son pagne, il tire un couteau et lacère les chausses du garçon. Il en prend des lambeaux, les déchire, les coupe en lanières et lui attache les poignets au bas du dos. Il se penche, passe ses mains sous son ventre, le prend à bras-le-corps, le soulève et d'un coup de rein le renverse sur son épaule.

Nous les suivons jusque sur la grève. Le Sauvage, devenu paternel, le porte maintenant dans ses bras; la tête, une plaie sanglante avec quelques pousses de cheveux, est retombée contre son cou. Arrivé près du canot, il

s'arrête, dit quelques mots en algonquin, regarde le Blanc, puis, un genou en terre, dépose le corps au fond sur les varangues. Il tire vers lui les épaules d'Atonwa pour lui redresser le torse et l'asseoir, mais la tête tombe, s'abat contre le bâti, puis contre les genoux. Il le laisse ainsi. Il met une pagaie dans le canot, et le fait glisser dans la rivière en y entrant jusqu'à la taille. Il asperge d'eau le visage d'Atonwa. La barque vire avec le courant. La tête bouge; elle regarde autour d'elle. Les reflets des flammes sont de moins en moins vifs. Il y a le noir de jais liquide de l'Outaouais, la pointe d'une île, et l'autre rive plus massive, comme une menace, avec les sommets des arbres, si noirs, qui se profilent sur un ciel aux couleurs d'ardoise.

Les jambes d'Atonwa se raidissent, ses coudes se tordent contre la force misérable de ses poignets liés, ses yeux s'arrêtent sur Pierre, les yeux de Pierre se portent sur ceux du Kichesipirini qui regarde l'eau qui coule, l'eau qui charrie une branche morte, l'eau qui s'éclaire et s'assombrit, l'eau qui emporte un canot et un homme, le crâne écorché de la nuque au front, avec des lambeaux sanglants de cuir chevelu, les mains attachées dans le dos, vers les bouches des remous et des rapides qui guettent, s'ouvrent et se referment plus bas dans le fracas des roches vivantes. Aucun cri. L'Outaouais, assourdissant, a mis en branle ses moulins.

éléments pour l'histoire de Thomas Savage

DANIEL, LE HOLLANDAIS
1640 - Naissance à Amsterdam

L'ALGONQUINE

1640 - Avant la fondation de Montréal, des Algonquins chrétiens descendent l'Outaouais, le Saint-Laurent, et *cabanent* à Trois-Rivières (cf. site internet de Lee Stulzmann (Algonkin History et Iroquois History - <http://www.tolatsga.org/iro.html>);

1644

Naissance de l'Algonquine, tribu des Kichesiperini

1647

Les Mohawks les attaquent (6 mars 1647, selon Peter Hessel, *The Algonkin Tribe*, 1987) : on tue le père et on amène la mère et la fille en Iroquoisie, à Kanagaro; la mère est donnée à un Iroquois; selon Hessel, la quarantaine de prisonniers auraient été repris aux Iroquois, et pour cette femme, mon roman serait alors vraiment de la fiction; mais on dit aussi que deux groupes de Mohawk ont attaqué Trois-Rivières, en 1647, et alors ma fiction concernerait le groupe d'attaquants dont on ne sait rien...;

1660 - il s'établit sur l'Hudson, dans la vallée Esopus, avec Johannes rencontré dans une imprimerie d'Amsterdam, pour fonder une imprimerie;

1661 - fin de l'hiver, une attaque des Munsee; Johannes est tué, Daniel est prisonnier des Munsee, ennemis des Hollandais et des Mohawks; je greffe à tout cela, des réactions négatives des tribus au texte imprimé, la fille du chef Munsee et une vengeance des Munsee, qui écrasent les doigts de Daniel;

1663 - les Mohawks attaquent la cabane où se trouve Daniel (cheveux blonds), 23 ans; ils l'amènent avec eux; il rencontre alors, à Kanagaro, l'Algonquine qui a 19 ans;

1664 - naissance de Thomas Savage; il est appelé Atonwa par les Mohawks;

1666 - Tracy et son régiment, 600 soldats et 600 hommes miliciens, mettent en fuite les Mohawks de Kanagaro;

1667 - le couple et Thomas, 3 ans, se retrouvent en exil avec des Algonquins de la Nouvelle-Angleterre (ou des Mohicans) - je n'ai rien trouvé là-dessus dans l'histoire des Algonquins de Stulzmann, mais il en parle dans son histoire des Iroquois -;

vers 1670 - la mère ayant été baptisée aux trois rivières, à sa naissance, on les retrouve à la mission jésuite de la Prairie-de-la-Madeleine, rive sud du Saint-Laurent;

vers 1674 - ils sont plus à l'ouest, à la mission Saint-François-Xavier, au Sault Saint-Louis (cf. lac Saint-Louis, et Caughnawaga, actuellement); le père, Daniel, de plus en plus, rejeté par les membres de la mission et habité par ses projets de moulin à papier et d'imprimerie, part un bon matin vers la rivière Richelieu, avec Thomas qui reviendra, seul;

vers 1682 - Thomas, à 18 ans, suit sa mère dans l'habitat d'origine des Kichesiperini qui serait selon certains la grande île des Allumettes, selon d'autres, la petite île Morrison, cf. Peter Hessel, op. cit., pp.24 et 37;

1686 - rencontre fictive de Thomas Savage et Pierre Le Moyne d'Iberville.

références

¹ les extraits du Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, en 1686 seront cités dans le roman d'après l'édition de l'abbé Ivanhoe Caron, parue à Beauceville, en 1918, et en respectant l'orthographe de l'auteur;

² traduction de Paul Mazon, collection des Universités de France;

³ les textes en algonquin sont tirés tels quels de, ou traduits correctement ou non (!) d'après la grammaire algonquine (1672-1674?) de Louis Nicolas, jésuite, dans l'édition de Diane Daviault, *L'algonquin au XVIIe siècle*, une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas, Presses de l'Université du Québec, 1994, 542pp.;

⁴ l'emplacement de ce village iroquois était au sud-est de Rochester, dans l'état de New York, aux environs de Victor, Bloomfield, Holcomb Villages, cf. le site internet (Home Page) de John S. Allen : <http://www.bikexpert.com/map/>;

⁵ pour potron-minet;

⁶ à Amsterdam, comme à Leyde, à partir de 1580 et pendant tout le XVIIe siècle les Elzevier ont été de célèbres relieurs, typographes, imprimeurs et libraires; les plus connus ont été Abraham et son oncle Bonaventure, morts en 1652; le père de Thomas Savage devrait avoir été employé par leurs successeurs, leurs frères ou neveux;

⁷ Thomas est né en 1664, chez les Mohawks, à Kanagaro; ce serait donc vers 1670, qu'il a eu six ans; au printemps 1686, il a 22 ans; d'Iberville aura 25 ans en juillet;

⁸ ce passage se trouve dans les dernières pages de la troisième partie, après les paragraphes sur les maximes (à la page 61 de l'édition des classiques Garnier, de 1960);

⁹ premier emploi écrit, en 1671;

¹⁰ le Richelieu;

¹¹ l'après-midi, cf. textes notariés; cardinal de Retz; *Lexis* de Larousse; à **1.relever**;